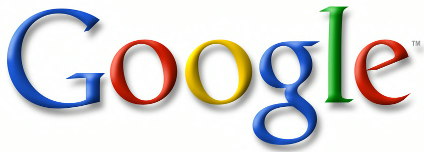




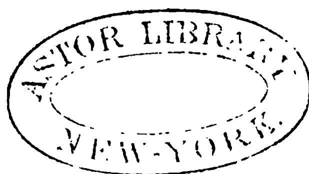


YLB

ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

TOME IIe.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848–54. 3 forts vol. in-12................ 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtements, de sortiléges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 1854. 1 vol. grand in-18.......................... 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, enseignant les moyens d'entrer en extase à toute personne, à volonté. 1 fort vol. in-12. 1850......... 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de la société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris*, traitant des faits les plus curieux d'apparitions, de possessions, de questions psychologiques, etc., etc., sous la gérance de l'auteur, formant environ 2 vol. grand in-8. 1849–51................. 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Epuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-12. 1851 .... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-12. 1851................ 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, traitant spécialement de faits PSYCHOLOGIQUES, MAGIE-MAGNÉTIQUE, SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE, MAGIE–CÉLESTE, etc., 1 fort vol., in-18, tome 1er, 1854–1855 .... 4 fr.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIXe siècle..... 5 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853................ 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L. A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18.......................... 3 fr. 50 c.

(*Ajouter* 1 *fr. au prix coté de chaque volume pour la Province.*)

Paris.— Imp. Blondeau, rue du Petit-Carreau, 26.

Magnétisme.

ENCYCLOPÉDIE
MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE FAITS PSYCHOLOGIQUES, MAGIE MAGNÉTIQUE
SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE,
MAGIE CÉLESTE, ETC.

Par L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés,* etc., etc.

TOME II.

CHEZ L'AUTEUR,
PORTE SAINT-GERMAIN, ROUTE DE BEZONS, A ARGENTEUIL,
ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS.

1856

INTRODUCTION.

Nous commençons notre cinquième année d'existence et le quatrième volume de notre œuvre. Nous aurions désiré pouvoir continuer la publication d'ouvrages, comme nous l'avons fait à l'égard de la *Magie magnétique*, et des *Merveilles du ciel et de l'enfer* d'Emmanuel Swedenborg ; mais le cadre restreint que ces publications réservaient à la question du magnétisme, du somnambulisme et des faits de toute nature, ayant trait à nos études, était trop exigu pour donner connaissance à nos lecteurs de tous ceux que nous avons en portefeuille : nous avons donc préféré consacrer entièrement nos 72 pages à traiter spécialement de ces faits, pensant que nous serons plus agréablement lu.

Nous donnerons connaissance en temps opportun, de la mise sous presse d'ouvrages auxquels nous travaillons en ce jour, ouvrages qui ne pourront que gagner à être lus, sans ces longs intervalles de trois mois que nous étions forcé d'observer par le mode de publication que nous avions choisi. Nous désirons offrir un plus ample répertoire à l'amateur, de tout ce qui s'est passé de plus nouveau et de plus curieux en fait de ma-

gnétisme dans ces trimestres. Nous pensons que sur l'échantillon que nous présentons en ce jour au lecteur, nous conserverons sa confiance, ainsi que nous entretiendrons son besoin de nous lire. Nous prions à nouveau tous ceux qui s'intéressent au succès de nos études, de nous aider dans cette pénible et *coûteuse* tâche, en nous procurant des abonnés dans le groupe de leurs amis et connaissances, c'est comptant sur ce concours dont nous avons le plus grand besoin, que nous ouvrons ce volume et que nous pensons le fermer avec le même succès que les précédents.

Tout nouvel abonné pourra se procurer, soit chez M. Germer-Baillière, libraire, 17, rue de l'École de Médecine, ou à notre domicile, tout ce qui est paru jusqu'à ce jour de l'*Encyclopédie*, au prix de 4 fr. pour Paris et de 5 fr. pour la province. La *Magie magnétique* reste toujours cotée à 7 fr. et les *Merveilles du ciel et de l'enfer* à 5 fr. Nous avons fait cette diminution sur l'*Encyclopédie*, afin d'en faciliter l'acquisition au lecteur et de pouvoir compléter cet ouvrage facilement.

Nous renouvelons à nos Abonnés notre prière de nous envoyer leur abonnement sans retard, s'ils ne veulent pas voir suspendre l'envoi de cette publication.

ALP. CAHAGNET.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

APPARITION

PAR M. LE COMTE AGENOR DE GASPARIN.

Le 29 septembre 1855, nous eûmes une deuxième visite de M. le comte Agénor de Gasparin, qui nous était adressé par notre bon ami M. l'abbé Almignana ; n'étant point à notre domicile à la première visite de M. Gasparin, nous ne pûmes satisfaire qu'à sa deuxième demande. Il s'agissait d'une apparition ou d'un fait de lucidité quelconque, que ce monsieur désirait obtenir.

M. Gasparin était accompagné d'une dame, qui nous parut être fort religieuse et fort instruite. Un autre monsieur était aussi avec M. le comte. Nous eûmes une courte conversation avant d'entrer en séance, elle roula sur la question que nous allions traiter. Je fis à ce monsieur un court historique de mes études passées et présentes, ainsi que des convictions qui en découlaient. Lorsque

je touchai à la partie religieuse, M. Gasparin me dit qu'il n'avait lu, jusqu'à ce jour, aucune de mes publications ; mais que plusieurs comptes-rendus d'elles lui avaient passé sous les yeux. Comptes-rendus par lesquels il avait vu que mes opinions religieuses n'étaient pas d'accord avec la chrétienté, qu'il respectait chez autrui ; ce qu'il désirait voir respecter chez lui. Par conséquent, quoique dévoué au christianisme, *basé sur les Evangiles*, je n'avais pas devant moi un antagoniste malveillant, mais un homme qui voulait voir des faits et les apprécier. Je contai à ce monsieur combien les questions que j'avais abordées sur l'immortalité de l'âme humaine, avaient soulevé d'arguments contre, de la part d'hommes instruits, qui ne devaient voir en elles que des moyens de consolation pour la masse des hommes, par conséquent plus dignes de leur silence que de leurs déclamations passionnées. La dame qui accompagnait M. le comte, dit que l'homme véritablement instruit et dévoué à l'espèce humaine, ne devait point admettre de demi-vérité, vu que toute erreur portait en elle des conséquences très-fâcheuses, qui retombaient sur la conscience de celui qui la propageait. La vérité, au contraire, ajouta cette dame, ne fait peser ses conséquences que sur la conscience de Dieu.

J'admets votre opinion, dis-je à cette dame,

mais j'admets également qu'il existe des erreurs bien plus préjudiciables au bonheur des hommes les unes que les autres. Celle que j'enseigne, si c'en est une, ne porte en elle aucune de ces conséquences fâcheuses, vu que ceux qui l'auront admise ne m'accuseront jamais pour avoir séché leurs larmes, et fait rentrer l'espoir en leur cœur. Si l'âme humaine n'est pas immortelle, elle n'élèvera pas la voix contre moi d'outre-tombe, pour m'accuser de lui avoir aidé à supporter les angoisses de l'état terrestre avec plus de force. Si, au contraire, elle est immortelle comme cela m'a été prouvé, comme je le crois et comme je l'enseigne de bonne foi, j'aurai bien mérité de mes frères.

Que, d'ailleurs, cet enseignement de ma part reposait sur des faits précis et non sur des propositions mystérieuses à l'exemple du catholicisme, qui ne peut prouver aucun des siens par le secours de l'étude. Cette dame se joignit à M. Gasparin, pour regarder les Évangiles comme un livre digne de leur foi. Je n'insistai pas, pour n'être pas en retour du respect que M. le comte m'avait montré, en commençant ce petit entretien, envers les opinions religieuses de chacun. Mais je changeai de thèse, en disant à M. Gasparin que j'attachais peu de prix aux diatribles qui avaient été publiées contre mes études, vu qu'il ne s'était pas encore présenté depuis 10 années, un *écrivain*, *élevé* et

consciencieux, qui eût touché à un seul des arguments physico-métaphysiques, dont je me servais en faveur de mes propositions. Que je proposais à ce même *écrivain élevé* (la France n'en manque pas) d'ouvrir une discussion sérieuse sur ces propositions, discussion que nous publierions à frais communs ou à mes seuls frais, afin d'éclairer la conscience publique sur la véracité ou l'erreur qu'elles contiennent. Que nous prierions le lecteur d'envoyer son adhésion pour ou contre, entre les mains du libraire chargé de la vente, adhésions qui seraient sans réplique ma condamnation ou celle de mon antagoniste. La plus grande publicité serait donnée à ces adhésions par la voie des journaux. Que je m'engageais pour ma part à remercier l'opinion publique qui m'aurait rappelé à de meilleures études, ou m'aurait engagé à poursuivre les miennes. Qu'enfin, si je trouvais cet homme, *homme d'autorité littéraire*, je me trouverais le plus heureux des hommes, dis-je, avec intention, à M. Gasparin, en ce qu'étudiant de bonne foi avec une grande pureté de conscience, je ne voudrais pas, pour tout au monde, semer l'erreur dans le cœur de mes frères.

M. le comte ne répondit rien à cette proposition. Nous entrâmes en séance. Adèle étant endormie, on lui proposa d'appeler une personne décédée. Une personne se présenta, mais ce n'é-

tait pas celle demandée. Un deuxième appel fut fait. Le signalement de celle qui vint présenta d'exact l'âge, les cheveux, sourcils, yeux, mais le reste ne fut qu'erreur. M. Gasparin parut y mettre de la complaisance, en ce qu'il engagea Adèle à tendre mieux sa lucidité; mais cette dernière ne voulut rien rabattre du signalement, ainsi que des particularités qu'elle venait de citer, ce qui prouva à M. le comte qu'il n'était pas devant une lucide, lisant dans la pensée, ou assez rusée pour : 1° puiser dans lui ce qu'elle ne voyait pas ailleurs ; 2° pouvoir profiter de quelques renseignements qu'on lui donnait pour corriger avec un peu d'adresse les erreurs de sa vue ; 3° ou combattre les fausses créations qui se présentaient à elle.

M. le comte voulait recommencer une troisième apparition, mais Adèle ne le voulut pas, en disant que si elle ne voyait pas juste en ce moment *c'est qu'elle ne devait pas voir*. M. Gasparin soumit à la lucide plusieurs propositions de vues, afin d'avoir un fait, disait-il, à enregistrer ; mais Adèle n'ayant que la spécialité presque assurée des apparitions et de traiter des causes des maladies ne pouvait user que de ses facultés ; on la pria de visiter la dame qui était présente, ce qu'elle fit avec les mêmes erreurs que dans les apparitions précédentes. Par conséquent, nous dûmes ne pas continuer, d'ailleurs Adèle était con-

trariée et n'y mit pas sa complaisance ordinaire, je ne savais pourquoi.

Je dis à M. Gasparin : Hélas! monsieur, vous cherchez après un fait somnambulique. Il n'est au pouvoir d'aucun magnétiste de le produire à volonté, dans les conditions qui lui sont pos ées ; mais il est possible à tout magnétiste de produire accidentellement des faits qu'il voudrait pour beaucoup voir connus d'un plus grand cercle que celui qui l'entoure fort souvent présentement. C'est pourquoi je vous conseille de vous faire magnétiste, de commencer cette étude, comme vous avez commencé toutes celles que vous avez pu faire jusqu'à ce jour.

Vous savez mieux que moi qu'en chimie, il n'y a pas de distillation possible aux fourneaux sans feu, cornues, matras, etc. Une opération faite en chimie n'est pas toutes celles qui se font en cette science, mais elle est le commencement de la manipulation et conduit à une appréciation des travaux, beaucoup plus détaillée et démonstrative que tout ce qui est écrit sur cette question. Mettez donc en magnétisme la même somme de persévérance que l'on met en toute étude. Magnétisez toute personne de confiance et vous ne tarderez pas à produire beaucoup plus de faits, que vous ne sauriez en obtenir par toutes voies étrangères.

Si vous avez besoin de ma faible assistance en

ce genre, je me propose de ne pas vous quitter que vous n'ayez produit vous-même tout ce que les magnétistes produisent ; *j'en prends l'engagement formel.* Si, en plus, vous daignez traiter de la question de l'*immortalité individualisée* de l'âme humaine avec moi, je me fais fort de vous prouver cette immortalité, sans le secours de notre atelier *psycologico-nécromantique*, mais d'après les lois *physiques, officiellement reconnues.* Je ne vous proposerai aucune question d'étude, mais j'accepterai toutes celles que vous me présenterez. Je quitte Paris aujourd'hui, me répondit M. le comte. Nous correspondrons ensemble si vous le désirez, répliquai-je. Je ne reçus pas de réponse. Ma demande était indiscrète, je l'ai senti ; mais je pense que M. Gasparin m'excusera en faveur de mon grand amour de la vérité ; et (il ne m'est pas coûteux de l'avouer) de mon peu de savoir-vivre.

M. Gasparin voulut récompenser Adèle du dérangement qu'il nous avait causé, malgré *mon opposition obstinée*, vu que nous n'eussions mérité cette marque de bienveillance, qu'ayant réussi dans l'étude que nous tentions de faire. Ce monsieur nous quitta avec la même amabilité qu'il nous avait abordé.

J'avais oublié de réveiller Adèle, au moment de le faire je lui demandai quelle pouvait être la cause de ce non succès et surtout de son peu de com-

plaisance dans cette étude. Elle me dit que l'étude aurait été meilleure, s'il y avait eu des dispositions meilleures ; que pour elle la deuxième personne apparue était bien celle demandée ; et qu'elle avait refusé d'en vouloir demander une troisième, parce que celle présente lui avait fait signe d'en rester là. S'il n'y avait eu que M. Gasparin, ajouta-t-elle, j'aurais rencontré moins de résistance ; mais il y avait là des influences qui m'auraient rendue folle, si je n'avais pas cessé. Pourquoi n'as-tu pas vu mieux la position de santé de cette dame ?... Ce que j'ai vu est exact, et je n'ai pas voulu dire tout par un sentiment de bienveillance, pour ne pas blesser, ou faire de la peine à cette dame. Tu sais que je fais rarement des erreurs en ce genre, et sois assuré que ma lumière était aussi bonne que d'habitude. Je réveillai Adèle plus fatiguée après quinze minutes de sommeil, qu'après certaines séances qui durent deux heures. Ayant l'habitude de publier nos succès, je ne dois point dédaigner celle de publier également nos revers.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

Nous extrayons de notre correspondance, sans observer l'ordre des dates, les faits suivants, que l'exiguïté de la partie que nous avions consacrée précédemment à ce genre de publication nous avait forcé de garder en portefeuille.

SPIRITUALISATION DE MONSIEUR D...

Rambouillet, le 6 novembre 1854.

Monsieur Cahagnet,

Je vous transmets le fait suivant afin que vous en fassiez l'usage que vous voudrez.....

La maladie de M. D... commença dix jours avant son décès ; le dimanche, 26 octobre dernier, il demanda l'heure vers six heures du matin et dit qu'à cette heure il devait mourir. Effectivement, à six heures, il lui prit une crise qui fit croire qu'il était expiré; le lendemain lundi on lui donna les derniers sacrements un peu avant six heures du matin; à peine l'heure avait sonné qu'il éprouva une même crise que la veille; enfin, le mardi, il annonça que la crise qui aurait lieu à six heures du matin serait la dernière; il fit ses adieux à sa famille, et à six heures juste il se spiritualisait. Pendant les trois jours précédents, quoique assoupi, il marmottait et parlait comme à des êtres présents. Cet état est l'extase qui précède souvent la spiritualisation des hommes terrestres, état que l'on nomme agonie.

Le lendemain où l'on mit le corps matériel de M. D... en terre, le soir vers dix heures, je fis l'évocation de son esprit au moyen de mon disque.

Il frappa. Je lui demandai s'il voulait connaître et parler au bon Swedenborg, dont je l'avais souvent entretenu pendant sa vie matérielle. Il frappa, preuve de son assentiment. Je me recueillis un moment, puis j'évoquai le bon esprit Swedenborg. Il frappa de suite ; je lui demandai (notez que toujours mes demandes sont faites mentalement ; il serait trop long ici de placer le pourquoi) s'il voulait avoir la bonté de parler et de donner des avis utiles à l'esprit D... nouvellement arrivé au monde des Esprits. Il frappa. Je me tins tranquille un quart d'heure, puis je priai les deux esprits de frapper s'ils parlaient ensemble ; ma pensée était à peine émise que deux coups retentirent ensemble. Je posai mon disque à côté de moi et m'endormis. Le lendemain soir, j'évoquai l'esprit D... ; il frappa. Je lui demandai s'il avait trouvé les raisons du bon Swedenborg de son goût et s'il les avait suivies. Mon disque ne frappa aucun coup. J'évoquai Swedenborg lui-même, et je lui demandai si l'esprit D... avait accédé à ses conseils. Je n'entendis aucun coup ; mais cet esprit, par une communication de pensée qui m'est particulière, me révéla que l'esprit D... était allé se réunir librement avec des parents et des amis décédés avant lui, ainsi qu'à une Société catholique qui se trouve entre l'ouest et le sud de la terre des Esprits, société vers laquelle je fus conduit une

fois, et où j'assistai à une partie de messe célébrée par un des oncles de l'esprit D...

Voilà, mon bon frère et ami, le récit pur et simple que je vous avais promis.

Je vous serre cordialement la main, etc.

C. RENARD.
ex-libraire à Rambouillet.

FAIT DE MUTISME ANNULÉ DANS L'ÉTAT SOMNAMBULIQUE.

Cher monsieur Cahagnet,

. . . . . . J'ai endormi dernièrement une dame qui est muette depuis quatre à cinq mois, à la suite d'un traitement de maladie de matrice. Cette dame tomba au bout de dix minutes à peu près en somnambulisme magnétique et parla tout le temps de la séance; malheureusement au réveil la parole a cessé. Endormie de nouveau, elle parla instantanément; je lui ouvris les yeux, et dans cet état elle conversa avec madame sa mère, ainsi qu'avec moi pendant une heure. N'étant pas de Rouen, elle se trouva dans l'impossibilité d'entreprendre un traitement convenable, épuisée par le temps qu'elle a passé dans le traitement du docteur, dont les visites et les remèdes ont coûté énormément.

Ce fait vient à l'appui de tout ce qui a été prou-

vé jusqu'à ce jour sur la divine puissance que possède le magnétisme et que ne possède pas la médecine.

Je vous dirai que j'ai guéri un paralytique âgé de cinquante-cinq ans. Chaque jour amenait un changement sensible. Il avait en plus la goutte dans tout le côté malade.

Votre tout dévoué et ami,

CHERUEL,

14, rue Bassesse, à Rouen.

Le 8 septembre 1855.

VISIONS D'UNE LEVRETTE. — SENSIBILITÉ DES CHEVAUX A L'ACTION MAGNÉTIQUE.

Caurel, 8 octobre 1855.

Monsieur Cahagnet,

. . . . . Encore un mot, monsieur. La vision d'une chienne rapportée dans votre dernier cahier n'a rien qui m'étonne, car depuis douze ans que j'élève de ces fidèles animaux la même chose arrive souvent, et j'ai été à même de le remarquer ainsi qu'une personne de Caurel à laquelle j'avais donné une de ces petites bêtes, qui, de temps à autre, s'obstinait à ne pas quitter la maison, se tenant renfermée dans une grange sur le foin, s'imaginant probablement qu'elle avait des petits à soigner; cette petite chienne n'a jamais fait de petits,

et elle avait l'habitude de voyager toute l'année, appartenant à un messager ; mais quand l'époque arrivait, il était impossible de la faire partir. J'ai une petite levrette, maintenant âgée d'un an ; sa mère ayant fait des chiens, ma petite levrette en prit un à sa mère, le plaça sous elle, le lécha ; enfin, on eût dit que c'était sa progéniture ; c'était la misère pour les séparer ; je ne laisse point faire de chiens à ma petite levrette.

J'ai lu aussi votre article au sujet d'envoûtement de chevaux. Comme vous le dites, monsieur, *le cheval est un des animaux le plus sensible entre tous* à l'ACTION MAGNÉTIQUE ; j'ai été bien des fois à même de le remarquer. Depuis onze ans j'habite Caurel, pays où tous les gros cultivateurs sont marchands de chevaux ; un de mes voisins, vieux maquignon, m'a montré une foule d'expériences sans se douter qu'il faisait du magnétisme ; j'ai retenu l'art de dompter un cheval fougueux, et de donner des jambes à une rosse au point de passer avant les chevaux de race, essais que j'ai faits cent fois moi-même depuis onze ans. Il n'est pas un propriétaire ici qui hésiterait à me confier le poulain le plus rétif. On sait que les guides de la main gauche et le fouet de l'autre, pas un cheval ne me résiste ; ils prennent parfois le mors aux dents, mais bientôt ils tomberaient épuisés si je voulais ; mais il ne faut pas perdre la tête ; il faut conser-

ver sa présence d'esprit en lançant le fluide à la tête du cheval par la main qui tient les guides avec une ferme volonté de le terrasser; alors il tremblera sur ses jambes et s'arrêtera épuisé. Si vous aviez peur, le cheval l'emporterait sur vous et, courant longtemps, vous seriez perdu, brisé. Si tous les conducteurs de chevaux étaient bien persuadés de la force que leur présence d'esprit leur donne sur le cheval, il arriverait rarement des accidents lorsqu'un cheval s'emporte. D'ailleurs, un homme peut toujours arrêter un cheval emporté en lui présentant, dans la direction de la tête, le bout des doigts étendus. Hier encore, j'étais dans les champs avec quelqu'un qui fauchait une voiture d'herbe; le cheval qui avait faim s'avançait au tas d'herbe pour en manger; je l'arrêtai rien qu'en lui présentant le bout des doigts vis-à-vis des yeux, chose qu'il ne pouvait soutenir du regard sans branler la tête. Je ne finirais pas, monsieur, si je voulais vous raconter toutes les histoires que je connais au sujet du cheval. Si vous étiez assez aimable pour nous venir voir un jour à Caurel, je vous prouverais ce que j'avance; je vous montrerais mon savoir-faire au sujet des chevaux, et ce serait un véritable bonheur pour moi, car ayant conduit la charrue jusqu'à vingt ans, je me crois à mes belles et jeunes années quand je manie un cheval, et j'oublie mes quarante ans; j'oublie aussi, mon-

sieur, que vous n'avez pas le temps de me lire; je vous en demande pardon, vous priant encore de me rappeler au souvenir de ces dames, et pour vous, monsieur, croyez à l'assurance de mon profond respect.

ALEXANDRINE PERGANT.

Institutrice libre, à Caurel, près Reims (Marne).

PROGRÈS DES TABLES TOURNANTES.

Mon cher ami,

Un incident inattendu nous ayant mis dans l'impossibilité de pouvoir nous rendre chez vous jeudi prochain, je m'empresse de vous le faire connaître, pour que vous ne nous attendiez pas ce jour-là. Par une autre lettre, je vous ferai savoir le moment où notre séance pourra avoir lieu.

LES TABLES SE MEUVENT !

Les tables répondent, non pas en frappant du pied, mais par des coups électriques invisibles et sans les toucher. J'ai pris part à cette expérience avec le comte d'Ourches, la semaine dernière, dans une maison de Paris. *Où allons-nous ?* Voilà les esprits agissant sur la matière inerte sans l'intermédiaire de l'homme.

Vos folies deviennent des vérités mathématiques.

Quelle honte pour vos adversaires !

Tout à vous,

ALMIGNANA.

Batignolles, le 3 juillet 1853.

APPARITION ET VISIONS.

Mon cher monsieur Cahagnet,

Peut-être avez-vous le droit de me taxer d'un peu de paresse, d'avoir tardé jusqu'à ce jour pour vous écrire, mais soyez bien persuadé que dans ma pensée je n'ai jamais hésité à vous rendre satisfaction de la séance magnétique dont vous avez bien voulu m'honorer. A peine étais-je de retour de mon voyage, que les travaux de la moisson ont commencé, et quelles que soient les préoccupations de l'esprit, vous savez que, pour le cultivateur comme pour le prolétaire, la vie terrestre a des exigences impérieuses auxquelles on ne peut manquer impunément. Je puis même vous avouer que je serais peiné de ne pas continuer mes relations avec vous, si toutefois elle ne vous sont pas trop désagréables ; tout en évitant de vous être importun. Oui, cher monsieur, je reconnais que madame Adèle m'a donné des détails très-exacts et très-circonstanciés, sur la personne décidée, qu'à mon désir vous avez bien voulu évoquer. Comme je crois avoir remarqué en vous, ainsi que

dans tous vos ouvrages, un ardent et sincère amour de la vérité (et il n'en saurait être autrement dans le genre d'études auxquels vous vous livrez, sans être, comme vous le dites fort bien, un charlatan de la pire espèce et le dernier des hommes). Je dois donc dire, pour rendre hommage à cette même vérité, qu'il y a eu erreur sur la corpulence dans les détails donnés, erreur que je regrette et qui cependant me prouve à priori que la lucide ne lisait point dans ma pensée, quand d'un autre côté elle me rappela telle et telle circonstances de la plus minutieuse exactitude et auxquelles j'étais loin de penser.

Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, que je ne relate point ces différents détails, qui étaient presque tous d'intimité, comme vous pouvez en avoir souvenir.

L'enfant sur laquelle Mme Adèle m'a donné des détails très-vrais, a passé ses vacances à la maison. Ainsi que nous en étions convenus; je l'ai magnétisée, j'en ai remarqué des effets très-sensibles, mais soit inexactitude (forcée), soit inexpérience de ma part en toute autre circonstance, je n'ai point produit le sommeil; c'est une partie remise mais non abandonnée.

Cher monsieur, veuillez me permettre quelques observations auxquelles il vous sera loisible de répondre si bon vous semble. Il est dit dans vos Ar-

canes que l'âme au sortir du corps, comparaît devant Dieu pour subir un jugement, ete. ; il y est dit aussi que des esprits s'emparent de l'âme pour l'introduire dans des groupes de société, etc. ; il est dit encore que MM. Pirlot et Cahagnet, votre père, avaient peine à croire que leurs conditions fussent changées, etc. Ces différents rapports semblent des anomalies difficiles à concilier.

J'aurai bien aussi quelque chose à formuler touchant le libre et non libre arbitre ; mais cette question est si vaste, si profonde, si grandiose, renferme tant de pensées qui semblent contradictoires, que mon pauvre esprit s'arrête stupéfait devant tant de grandeurs ! ! !

Semblable au voyageur voulant continuer sa route au milieu d'une nuit sombre, qui bientôt s'égare, sa marche incertaine est forcément arrêtée par une barrière infranchissable, c'est une montagne à pic, inaccessible en cet endroit, même aux plus expérimentés ; cherchant de tous côtés, et ne voyant que d'épaisses ténèbres, il se résigne dans le silence à attendre que la lumière se fasse pour guider ses pas.

Cher monsieur, voici une petite anecdote dans toute sa simplicité, et dont je puis vous garantir l'authenticité la plus exacte. C'est une vision qu'eut ma sœur aînée à son lit de mort et qu'elle m'a racontée elle-même dans un moment où la

fièvre lui avait donné un peu de répit ; je crois encore entendre sa voix dont le timbre me frappait si sensiblement, il y a de cela 32 à 35 ans. Je voyais mon père dans l'eau, me disait-elle, et un taureau furieux cherchait à le saisir de ses cornes ; je suis accourue à son secours, je l'ai pris dans mes bras et l'ai enlevé aux cieux. » Deux ou trois jours après ce récit, ma sœur n'était plus de ce monde. Une année n'était pas écoulée, et mon père avait rejoint ma sœur. Je dois vous dire que peu de temps avant cette époque, mon père avait conclu un marché ruineux, à l'instigation et par l'astuce d'un propriétaire avare. Cette même sœur me disait encore à son lit de mort. « Comme c'est singulier, c'est comme si ce n'était pas moi qui fût malade, il me semble en voir un autre à ma place. » J'ai éprouvé par moi-même dans une maladie sérieuse, le même effet ; je n'y attachais aucune observation, et cependant je m'en rappelle comme si c'eût été aujourd'hui même.

Je vous accuse réception de la dernière livraison de l'*Encyclopédie magnétique*, je désire continuer de recevoir cet ouvrage ; mais ne me rappelant plus les conditions de la souscription, vous voudrez bien avoir l'obligeance de m'en dire un mot. Je vous prie d'être indulgent sur ma manière d'écrire ; si je pouvais apporter ma pierre à l'œuvre, je le ferais avec plaisir ; mais chacun son

rôle, tous ceux qui entrent dans la lice ne peuvent pas remporter le prix, et il n'est même pas donné à tous d'y entrer.

Cher monsieur, veuillez recevoir mes salutations fraternelles, ainsi que madame Adèle et M. Lejeune.

Votre frère en Dieu,

DENIZET,

Cultivateur, à Perrollet, commune de Villeneuve-sur-Come, Loiret.

P. S. Je ne vous parle point du miroir galvanique, parce que jusqu'à ce jour je ne suis encore parvenu qu'à me procurer le mal de tête.

J'ai vu que vous aviez changé de domicile; mais ayant oublié d'en prendre note, et ayant porté l'*Encyclopédie* chez le relieur, je suis forcé de vous faire passer cette lettre à votre adresse antérieure.

RÉPONSE A M. DENIZET.

Je voudrais, cher monsieur, pouvoir satisfaire à votre demande, en vous affirmant, qu'à la spiritualisation, l'âme humaine paraît devant Dieu, pour rendre compte de ses fautes, tel me l'a fait entrevoir Binet, mon premier extatique; mais pour affirmer il faut être convaincu, et je ne le suis nullement sur cette question. Les études que

j'ai faites depuis ce temps, par le même secours d'extatiques, m'ont enseigné quelque chose de semblable à peu près, mais non d'identique. Ce qui me paraît ressortir de plus exact et de plus admissible de ces révélations, est que l'âme de l'homme a son entrée dans l'état spirituel, est réellement mise en mesure de connaître sa nouvelle position, tant par des visions qu'elle a d'esprits supérieurs, que de parents ou amis spiritualisés avant elle, qui viennent lui conter son départ de la terre, ainsi que lui rappeler sa dépendance de la justice divine; mais que selon ses dispositions tant au repentir qu'à la jouissance de cette nouvelle existence, elle prenait ces apparitions pour des écarts de son imagination, pour des démonstrations trompeuses, ou qu'elle les acceptait comme vraies. Selon sa décision se dessine son sort futur; elle court droit à ses affections, si elle préfère les bonnes plaines labourées de son cher département terrestre, elle reprend ses lourds sabots et les parcourt à son aise. Si au contraire elle préfère les plaines éthérées du monde spirituel, elle se laisse guider dans ces immensités par les cicérones commis à cet effet. Ce qui m'est assuré, et ce que je crois pouvoir affirmer, est que beaucoup d'entre nous ne croient pas avoir quitté la terre, très-longtemps après leur spiritualisation. J'ai expliqué le pourquoi de

cette erreur, et je le maintiens jusqu'à plus ample démonstration du contraire. Vous connaîtrez de nouveaux détails (tome IVe des *Arcanes*, que je me propose de publier sous peu), concernant l'entrée de l'âme au monde spirituel, ses premières sensations et ses occupations.

C'est parce que les révélations contenues dans les *Arcanes*, contiennent des anomalies, que je continue avec persévérance l'étude de l'importante question de la vie future, afin d'offrir à mes frères, non des vérités mathématiques sur cette existence mystérieuse, mais des probalités dignes de leur méditation. Un seul livre ne contient que des vérités exemptes de tout contrôle, c'est celui que renferme le sanctuaire divin; les hommes n'ont et n'auront sans doute jamais la clef de ce riche sanctuaire.

Pour ce qui concerne la question du libre et non libre arbitre, je vous prie de relire ce que j'en ai dit dans l'*Abrégé des Merveilles du ciel et de l'enfer*, d'Emmanuel Swedenborg : c'est tout ce que j'ai cru pouvoir mieux dire, sauf si c'est ce qui est le mieux dit sur cet écueil de l'observation humaine.

Recevez, cher monsieur, mes salutations fraternelles,

ALP. CAHAGNET.

PROCÈS-VERBAUX DE SOMNAMBULISME D'APPARITIONS, ETC.

Séance de mai 1854.

Un de nos cousins de Seuil était de passage chez nous pour la première fois; il partait pour l'Afrique; nous étions réunis une petite société à la maison; on parlait voyages, on parla de tout; il se trouva que les deux bagues magnétisées que je portais s'échappèrent de mes doigts : Zénaïde en ramassa une et Mlle B... qui était présente se baissa pour prendre l'autre. — Ne les mettez pas, leur dis-je; elles vous feraient dormir. (Mlle B... est somnambule comme ma sœur et se trouvait à la maison). Mon cousin se mit à rire; il ne savait pas que nous nous occupions de magnétisme, étant éloigné de Lavannes et n'ayant pas de rapports avec nous depuis longtemps. Il était très-incrédule sur ces choses; je lui proposai quelques expériences, lui disant qu'il adressera les questions lui-même sur ses parents morts ou vivants, sur ses amis et connaissances; il accepta, tout en refusant de croire.

Pendant ces débats, Zénaïde était entrée en sommeil, ce qui lui arrivait quand elle se servait de la bague magnétisée à cet effet pour nos expériences. Le cousin lui adresse quelques paroles;

elle monte au spiritualisme, et le portrait qu'elle fait, les détails qu'elle donne de plusieurs personnes mortes sont reconnus très-exacts. En présence de ces vérités, le cousin ne sait plus que dire, ni où il est. Parler aux morts est une chose si étonnante pour ceux qui n'ont rien lu du magnétisme spiritualiste ! Et pour les matérialistes donc, c'est bien autre chose ! . . .

— Dites-moi si je crois au magnétisme maintenant ? demanda le cousin. — Pas précisément ; vous avez encore des doutes, mais vous finirez par croire.

Le cousin n'avait pas parlé de son père à Zénaïde, pensant qu'elle le connaissait. Il désira consulter Mlle B. . . que je mis de suite en sommeil ; alors le cousin lui adressa les questions suivantes :

— Pouvez-vous aller chez nous voir ce que fait mon père ? — Votre père n'est point chez vous ; il est mort. Tenez, le voici à ma droite ; il n'est pas très-content de vous ; il vous fait des reproches. — Quels sont ces reproches ? — Vous devez le savoir ; c'est sur votre conduite qu'il vous fait ces réprimandes. — Eh bien ! ne craignez rien ; dites-moi ce que vous voyez. — Non, je ne veux pas vous faire rougir. — Est-ce que j'ai fait tort à quelqu'un ? — Non, vous n'en avez fait qu'à vous-même. — Parlez ; ne craignez pas de me faire rougir ; il n'y a personne de trop ici ; dites ce que vous

voyez. — Vous avez fait le libertin ; vous vous êtes mis en concubinage avec une *particulière* un peu plus âgée que vous. — Oui, vous dites juste. — Vous vous y prenez bien jeune. — Quel âge me donnez-vous ? Vous avez dix-sept ans. — C'est vrai. — Pourriez-vous me dire si je fais un long voyage ? — Vous allez en Afrique ; mais prenez garde de n'en pas revenir, vous attraperez les fièvres. — Mon père sait-il que je fais ce voyage ? demandez-le lui ? Oui, il le sait ; il voit toutes vos actions bonnes ou mauvaises. — Faites-moi son signalement. (Elle le fait et le portrait est reconnu très-exact.)

Quelles étaient ses occupations sur la terre ? — Je lui vois plusieurs petits outils ; il travaillait dans le fer, mais pas toujours ; il avait plusieurs états ; il s'occupait de beaucoup de choses, car il était très-industrieux. — Quelle fut sa maladie ? — Il est mort enflé. — A quel âge ? — A quarante-quatre ans. — Y a-t-il longtemps ? — Non. — Ma mère est-elle remariée ? allez la voir ! — Non, elle n'est pas remariée ; il vaudrait mieux qu'elle le fût, ce serait plus honorant pour elle, car elle est avec un homme ; c'est un grand brun, beau de figure. — A-t-il des enfants, cet homme ? — Je vois deux petits garçons, mais il n'y en a qu'un à lui. — Cet homme a-t-il sa femme ? — Oui, ils sont ensemble avec votre mère. — Quelle est la pro-

fession de ma mère? — Elle va souvent devant le monde, mais je ne sais pas quoi précisément; on dirait aussi qu'elle vend quelque chose; elle ne paraît pas regretter votre père; ce n'est point une femme vertueuse; elle n'avait pas d'amitié pour votre père. — Le traitait-elle bien pendant sa maladie? — Très-médiocrement; elle n'était point sensible à ses souffrances; elle désirait plutôt sa mort que sa guérison. —Voyez-vous encore autre chose? — Votre mère vous a fait tort à la mort de votre père.

Le cousin se dit convaincu; il nous assura de la vérité de toutes ces choses, et nous demanda une séance pour le lendemain avant son départ; plusieurs personnes, des voisins, des voisines étaient là et peuvent attester ces faits.

CLÉONIE BERNIER, de Lavannes.

DEUXIÈME PROCÈS-VERBAL.

Je ne sais, monsieur, comment vous arriverez à lire la première partie, écrite sur du papier si léger; je vous en demande pardon. Voici une seconde séance copiée sur les cahiers que j'ai ici à M. Cléonie Bernier; il m'a fait dire, monsieur, de vous envoyer quelques séances; j'obéis:

Lavannes, 15 octobre 1851.

M. Grison, ouvrier couvreur, se trouvait à travailler ici lorsque, témoin de mes expériences somnambuliques, il me pria d'interroger Zénaïde au sujet d'un neveu que nous ne connaissions point à Lavannes. — Je vois un militaire, dit Zénaïde ; il pleure. — Pourquoi pleure-t-il? — C'est parce qu'il regrette la terre. — Fais-moi son portrait. (Elle le fait, et ce signalement est reconnu exact par M. Grison). — Comment est-il mort? — Il est mort dans l'eau ; il s'est noyé involontairement, en se baignant avec deux de ses camarades ; il a perdu pied et il ne put se sauver. — Ses camarades se sont-ils aperçu qu'il se noyait? — Non, pas aussitôt, mais seulement en sortant de l'eau ; l'un des deux se met aussitôt à sa recherche et retrouve son camarade, mais sans vie, au fond de l'eau qui était profonde et rapide. — Cet infortuné ne savait donc pas nager? — Pas aussi bien que ses camarades. — A-t-il beaucoup souffert pour mourir? — Il me dit que je ne lui parle pas de sa mort parce qu'il éprouve de la peine. — Il n'est donc pas heureux au ciel pour regretter la terre? — Il est placé dans une belle lumière; il est heureux, mais il le serait plus encore s'il n'était pas attaché à quelqu'un de la terre qu'il affectionne beaucoup? — Quel est ce quel-

qu'un ? — Il ne veut pas me le dire maintenant. — Pense-t-il souvent à ses parents ? — Oui, il se plaît à les visiter, pas tous cependant. — Etait-ce une demoiselle qu'il aimait sur la terre ? — On ne répond pas à ta demande ; il se remet à pleurer comme tout à l'heure... il me montre dans ce moment un billet sur lequel il y a écrit en gros caractères : *Je vais souvent la voir...* je ne le vois plus. — Où va-t-il ? — Dans le ciel. — Quelles sont ses occupations ; aime-t-il la société ? — Non, il cherche la solitude ; il se trouve plus libre pour penser aux personnes qu'il aimait ; aucune distraction ne peut l'en détourner jusqu'à présent ; mais cet état n'aura qu'un temps ; il jouira bientôt du bonheur que procure le ciel et se familiarisera avec les bons esprits, car s'il s'en éloigne aujourd'hui, c'est parce qu'il vient de quitter la terre et ne pense encore qu'aux choses terrestres. — Vois-tu combien de temps il a été au service ? — Il n'y a pas été vingt jours. — De quel endroit est cette personne qui le tient encore attaché à la terre ? — C'est une demoiselle née dans les environs de Paris ; elle reste en ce moment à Château-Porcien.

Le tout ayant été reconnu très-exact par M. Grison, il n'y avait aucun doute sur l'apparition de ce jeune militaire. Nous avons écrit ces notes en présence de témoins.

CLÉONIE BERNIER.

TABLES ET CORBEILLES ANIMÉES. — BIBLIOGRAPHIE AMÉRICAINE.

Notre vénérable et studieux correspondant, M. Salgues d'Angers, nous a honoré de la curieuse correspondance qui suit, correspondance dont nous donnons connaissance avec empressement à nos lecteurs. La première partie, concernant la réponse adressée à M. l'abbé Almignana sur certaines assertions contenues dans la dernière brochure de ce libre penseur, lui a été communiquée par nous. M. Almignana nous a autorisé à déclarer qu'il avait erré sur cette question et qu'il se rendait à l'opinion de M. Salgues. Combien d'autres n'ont pas cette franchise et cette humble justice que possède notre vénérable ami ! C'est un exemple à suivre, surtout en nos jours et dans ces questions si pleines d'obscurité, malgré la lumière qui les éclaire.

M. Salgues opère d'une manière toute neuve avec les corbeilles pour obtenir des esprits, les communications que l'on va lire, ce n'est pas par le secours d'un seul opérant que le crayon écrit mais bien lorsqu'il y a trois et quatre personnes posant leurs mains sur une vaste corbeille au centre de laquelle est attaché un crayon, que personne ne voit fonctionner. Cette manière d'opérer enlève toute idée de conduire soi-même cette corbeille avec un peu d'adresse, comme on l'a prétendu

antérieurement : ce qu'une personne voudrait écrire ainsi, occultement, n'étant pas connu de ses aides, par conséquent trouvant de la résistance chez des personnes qui ne veulent pas être victimes de quelque fraude, elle ne pourrait, disons-nous, opérer sans leur secours.

M. Salgues, érudit littérateur, nous a également traduit, d'ouvrages américains, les passages les plus en rapport avec les *Arcanes de la vie future dévoilés*. A eux seuls, ils suffisent pour prouver que notre folie a été contagieuse, et que son meilleur remède est d'en étudier les accès, avant de prononcer sur elle.

ALP. CAHAGNET.

A M. CAHAGNET.

RÉPONSE A LA BROCHURE DE M. L'ABBÉ ALMIGNANA.

Dans sa brochure intitulée : *Du Somnambulisme, des Tables tournantes et des Médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique*, le loyal abbé Almignana nous prouve qu'il ne veut ni nous tromper ni se tromper lui-même, et manifeste le désir de s'éclairer sur les phénomènes spirituels, là où il peut y avoir encore de l'obscurité pour lui. Or, lorsque, page 20, il demande à l'esprit qui lui répond, quelles sont,

en définitive, les langues que les esprits nous parlent. — Cet esprit répond : « *celles* des *consultants* et *pas d'autres*. » Il en résulte que M. l'abbé Almignana est resté convaincu que les esprits ne savent que les langues que nous connaissons, qu'ils ne nous écrivent dans des langues étrangères qu'autant que nous sommes en état de les comprendre. On pourrait citer mille exemples pour prouver que le correspondant spirituel de M. Almignana a abusé de sa bonne foi ; mais, pour moi, je me bornerai à produire ceux qui suivent.

— On trouve dans l'ouvrage américain intitulé : « *Spirit. manifestations*, page 253, M. F..., instituteur, ne connaissant *aucune langue étrangère*, est tombé sous l'influence d'esprits appartenant à d'*autres* nations, et *parle leur langue familièrement*, sans avoir la *moindre idée* de ce qu'il *dit*. Deux personnes de la compagnie, présentes à la séance, et connaissant les idiômes indiens, donnèrent des éloges à son énonciation, et constatèrent l'éloquence de ses discours. Il chanta des chansons indiennes, et écrivit en *chinois*, en *arabe* et en *hébreu*, et l'on crût reconnaître un style de l'ordre le plus élevé.

» L'écrit hébreu retrace un grand caractère, dont le nom est mentionné dans les Écritures.

» Le manuscrit arabe a pour sujet un homme plein de l'amour de la nature.

» Enfin, ce qui fut écrit en chinois est le produit d'un brillant génie, d'une riche érudition, qui passe pour avoir marché au premier rang des poètes et dans la littérature, et que le médium dût annoncer pour le philosophe chinois *Ho-men-yong*, qui vivait il y a mille ans. »

— Dans le même ouvrage, page 252 : Le docteur Buchanan, de Cincinnati, dit, dans son journal : « Décidemment, le fait le plus étonnant de la puissance des esprits, qui soit à ma connaissance, est de faire parler aux médiums des langues *étrangères*, qui sont entièrement INCONNUES à ces derniers. » Il cite une femme qu'un esprit fit parler en *francais*, qu'elle *ignorait* complétement, et qu'elle prononçait mal.

— On trouve dans *la Magie au* XIXe *siècle*, page 205 : « Un esprit dit à un jeune garçon, qui tenait un crayon dans ses doigts « laisse-moi faire tes devoirs, et je te réponds que tu seras toujours le premier de ta classe. » — Le père, très-septique et présent, lui dit : Eh bien ! puisque tu es si savant, traduis-moi ce passage, et il ouvrit, au hasard, un livre grec, que le jeune homme n'avait pas encore expliqué. Le crayon écrivit la traduction *exacte*, sans *hésitation* et *rapidement*, ce qu'un professeur seul, peut-être, eût pu faire ; et le père,

il paraît, était militaire. Cet esprit connaissait *très-bien* ce que le fils et peut-être le père, ne connaissaient qu'imparfaitement. »

— On trouve dans une brochure de M. Gougenot des Mousseaux, sur les tables parlantes, les détails qui suivent. Parlant à un esprit, il dit : « Ce que tu fais, est-ce de la magie? — *Betymno* — Ce mot a-t-il un sens? (pas de réponse.) A quelle puissance es-tu soumis? — *Aiku.* — Que signifie Betymno? — *Lucifer.* — Est-ce dans une langue des hommes? — *Oui, hébraïque.* — Que signifie Aiku? — *Efomedeh.* — Tu mens? — *Oui.* — Aiku est-il le petit ou le grand Esprit? — *Le grand.* — Quelle est l'heure où tu souffres le plus? — *Nemitoeif.* — Sont-ce là plusieurs mots en un et de l'hébreu? — *Oui.* »

Un traducteur appelé dit : « *Betymno, Bé themma*, traduction : C'est par l'immonde. *Aiku* : *aikou* j'obéis. — *Efomedeh ; ef hou medeh* : aussi lui grand. — Ces mots, qui sont effectivement de la même langue qu'*Aiku*, ne peuvent en rendre le sens. »

C'est donc en *bon hébreu* que cet esprit avait conversé avec des gens qui n'ont *jamais sû cette langue*, remarque fort *importante*; car devant ce seul fait s'*écroule* une théorie tout entière. Comment mon esprit, me répondant par l'entremise d'une table, parlerait-il une langue que j'*ignore*,

(dit M. des Mousseaux) aussi bien que *tous* les spectateurs, si elle ne devait dire que ce que nous pourrions dire nous-mêmes ? »

L'abbé Lacordaire, qui s'est beaucoup occupé du phénomène des tables, dit qu'il a obtenu, avec un enfant, qui faisait mouvoir une table sans la toucher, des sentences *écrites en hébreu*, avec le crayon, que *ni lui ni l'enfant ne comprenaient*, et qu'il a dû faire traduire par un Rabbin.

LES ESPRITS PARLENT DES LANGUES INCONNUES AUX HOMMES ET NE PEUVENT PAS TOUJOURS LEUR PARLER DANS DES LANGUES CONNUES DE CEUX A QUI ILS PARLENT.

Pour finir cette réponse à M. l'abbé Almignana, je ferai une dernière citation. Je rappellerai une séance que j'ai envoyée à M. Cahagnet, et qu'il a insérée dans son *Encyclopédie magnétique*. C'est un Esprit espagnol qui nous a répondu, et qui a signé HIDALGO Y ALBANIL (noble et maçon). C'était à la chute du jour ; il nous a donné six grandes pages, sans que nous eussions l'idée qu'il écrivait une langue étrangère, que quand il fut à la troisième page. Je reconnus qu'il écrivait en espagnol en m'approchant de la fenêtre. Je lui proposai en vain, par rapport aux deux dames qui opéraient avec moi, d'écrire en

français ; il voulut cependant s'essayer, et ne fit rien de bon, écrivant : « Remembrez souvent vous. » Ce spécimen de son savoir en français me fit seulement connaître qu'il datait du XVe ou XVIe siècle. Je lui proposai aussi inutilement de nous écrire en anglais ou en italien. Enfin je dois confesser que l'espagnol m'est assez familier pour que j'aie pu lire ce qu'il nous a écrit, moins deux mots, que j'ai dû chercher dans le dictionnaire ; mais, suivant l'esprit qui a trompé M. Almignaga, cet Espagnol n'aurait pas dû employer des termes dont il savait que j'ignorais la signification.

UN MÉDIUM IGNORANT ÉCRIT EN NEUF LANGUES. — *Sights and Sounds by* Spicer, p. 163.

Sir Bush, professeur de langues, cite comme le fait le plus extraordinaire qu'il soit possible de signaler, que sir F...., qui n'a aucune connaissance de langues étrangères, ait écrit, à l'état de médium, parfaitement en hébreux, en arabe, en sanscrit, en bengali, en persan, en malais, en chinois, en français, en espagnol, ainsi que ce professeur a pu le constater.

Il résulte donc de ce qui précède, qu'il n'est pas vrai que les Esprits ne peuvent nous répondre que dans les langues que nous connaissons ; qu'il ne serait pas exact de dire qu'ils savent toutes les

langues, et que M. Almignana a eu affaire à un esprit menteur.

MANIFESTATION AU MOYEN D'UNE CORBEILLE D'UN ESPRIT, EX-CAPORAL.

Dans une de mes propres expériences, j'ai eu la visite d'un ex-caporal, et j'offre à M. Cahagnet le résultat de cette séance du 24 mai 1855. J'attache beaucoup de prix à des enseignements religieux de haute portée, à des sentences que les Esprits peuvent nous écrire ; mais si nous n'obtenions jamais que de pareils résultats de nos communications pneumatiques, nous aurions la pensée que les Esprits sont une création qui n'a rien de commun avec la nôtre ; nous ne pourrions pas nous persuader que nous sommes appelés à être un jour exactement comme eux. Au contraire, le langage familier, un style vulgaire, des locutions de troupier, des expressions de carrefour, qui sonnent à nos oreilles à notre passage dans la rue, nous attestent la présence dans le vide et devant nous d'êtres que nous avons vus, qui ont frôlé nos vêtements en passant, qui ont été dans les mêmes conditions physiques et intellectuelles que nous, et nous nous disons alors avec confiance et plaisir : Ce langage atteste la présence d'un homme sorti des rangs humains ; et, puisque des

hommes comme ceux qui nous parlent un langage grotesque, peuvent être des habitants invisibles de notre atmosphère; il n'y a pas de raison pour que nous n'ayons pas notre tour à planer dans l'espace pour voyager, visiter les villes, pénétrer par les interstices des murs pour correspondre avec ceux que nous aurions laissés sur la terre. Qui n'est pas convaincu de la vie, de la présence et de l'action des esprits après la lecture de cette séance, est de nature à ne rien comprendre, à résister à tout. C'est alors l'entêtement de l'âne. La raison se brise sur leur tête, et ne peut y entrer.

Séance du 24 mai 1855.

Quel est le nom de l'esprit qui va nous répondre ? — Le père La Joie.

Sur une question que je ne me rappelle pas, nous sentons à notre corbeille des mouvements étranges et tout à fait insolites, et un travail de longue durée, qui nous fatigue. Enfin elle s'arrêta ; nous la levons avec curiosité, et trouvons le plan ci-après, de l'étendue de la corbeille.

Point de dép. *A*.
Point de ret. *B*.

Qu'en remarque bien que l'Esprit a très-bien assemblé ces deux points où nous ne voyions rien, sous la corbeille.

— Je lui dis : mais vous avez fait là une ceinture de ville de guerre ancienne ? — Oui.

— Quel est donc le nom de cette ville ? — Cadoul.

— Dans quelle nation ou contrée ? — En Algérie.

— Quelle province ? — Oran.

— Est-ce que vous a vez été militaire ? — Oui.

— Étiez-vous général ? — Caporal. (Il écrit ce mot extrêmement fin.)

— Quel était le nom de votre général ? — Moreau.

— Etes-vous mort sur le champ de bataille ? — Dans mon lit.

— Quand êtes-vous mort ? — A Toulon, en 1848.

— Quelle est la maladie qui vous a tué ? — C'est le bon vin.

— En buvez-vous où vous êtes ? — Oui, et qui n'est pas cher.

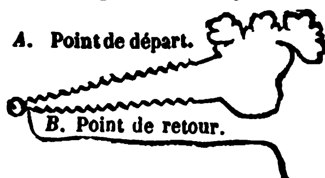
— Et que mangez-vous là ? — Tout ce que je veux.

— Il me semble que vous avez écrit : Tout ce que je veux ? — Vous y êtes.

— Que faites-vous où vous êtes maintenant ?

Pour toute réponse, il nous fait sentir un très-petit mouvement de zig-zag et très-prolongé, la corbeille avançant lentement, puis un mouvement

plus étendu changeant de direction, puis un mouvement rotatif, et enfin, après un trait allongé, de nouveaux zig-zags terminés par un petit rond ; là, la corbeille s'est arrêtée ; dessous, nous avons trouvé le dessin reproduit ci-après :



Nous lui avons demandé ce qu'il avait voulu représenter. — Une pipe arabe.

Ainsi ses occupations au ciel sont des pipes arabes.

— Les esprits nous voient-ils comme nous nous voyons entre nous ; voient-ils nos villes, nos progrès — Un peu ; tu le verras quand tu viendras.

— Dans quel coin de l'espace êtes-vous logé ?— Auprès de ton Maître.

— Voit-on beaucoup de jolies femmes au ciel? — Oui; mais on les voit, et puis c'est tout.

— S'y marie-t-on ? — Ceux qui peuvent.

— Combien de temps le caporal met-il à venir de sa demeure à Angers ?— Moins que toi *de* me le demander.

— Où va notre âme à notre mort ? — Vers ton Juge.

— Brûle-t-on en enfer? — Non, il n'y a pas de bois.

— Que font nos âmes dans l'autre monde? — Elles voyagent.

— Comment êtes-vous venu ici? — Pas à cheval, mais à pied, le sac sur le dos.

— Etes-vous heureux où vous êtes? — (un oui gigantesque).

— Voyez-vous notre ex-curé Bédeau? — Non, je n'aime que le rouge.

— Que pense-t-on là-haut de la V... immac...? — Les charlatans sont de mode.

— Que pensez-vous de notre Empereur? — C'est un dur à cuire.

Dans le langage d'un troupier, c'est un homme ferme, qui ne se laisse pas mener, ce qui est précieux dans un homme d'Etat.

— Que pensez-vous, non pas de ceux qui croient qu'il y a au ciel de méchants esprits comme il y a ici-bas des hommes méchants, mais des cagots qui ne voient que des démons dans tous les esprits? — Ils ne sont pas si noirs que leurs nez craignent leurs encensoirs. (Les Esprits ne sont pas si diables qu'ils aient à craindre l'encensoir qui chasse le démon de l'autel).

— Voulez-vous donner une autre séance? — Oui, si je n'ai pas la goutte.

— Si vous venez la semaine prochaine, que ce

ne soit qu'à la fin, si vous voulez bien, car j'irai à Nantes au commencement.— Et moi j'irai au bal.

— Eh bien ! la semaine suivante. — Vous me prendrez quand vous me verrez ; est-ce clair?

— Par suite de la guerre actuelle, que deviendront les Polonais ? — Ils joueront *de* la boule et râcleront les Russes ; cela ne sera pas long.

— Que pensez-vous de M. B...ky ici présent? — Brave major.

— Et de Mme T...on ? — Très-douce.

— Et de Mme S...g...s? — Bonne, douce.

— Et de M. S...g...s? — Honneur et vertueux (*sic*), mais très-vif. (1).

(Ici va venir Chopin, fils d'un Français marié en Pologne, qui dirigeait les concerts chez Louis-Philippe).

CHOPIN, COMPOSITEUR DE MUSIQUE.

Séance du 8 *mars* 1855.

— Quelle nationalité? — Polonais.

— Lieu de naissance? — Varsovie.

(1) J'appelle l'attention sur les deux dessins du caporal, qui ont nécessairement un commencement et une fin ; et cependant, le tout est si bien assemblé qu'on ne saurait voir ni l'un ni l'autre. Ceux qui, par un entêtement asinique, repoussent la presence et l'action des esprits, diront-ils que, sous notre corbeille où nous ne pouvions rien voir, nous avons imaginé ces dessins, que nous les avons tracés, et que nous avons eu l'habileté de bien fondre, en aveugles, ce commencement et cette fin.

— Quel nom ? — Chopin.

— Quelle profession ? — Artiste lyrique.

— Quel instrument principal ? — Piano.

— Vous aviez des sœurs ; où sont-elles ? — Vers Dieu.

— Quelle est celle qui est morte la première ? — La cadette (exact).

— Quel était son instrument. — La harpe (exact).

— Quel est le motif qui vous a attiré ici. — Voir un compatriote.

— Vous avez, sans doute, assisté au concert donné le 5 de ce mois chez la princesse Anna Czartoriska. — Oui, avec bonheur.

— Vous y avez vu Mlle Théodosia Br...ky ; pensez-vous qu'elle fasse des progrès ? — Elle sera très-forte.

— Où est maintenant l'empereur Nicolas ? — En purgatoire.

— Est-ce le purgatoire au point de vue catholique ? — Non.

— Il n'est donc point dans les flammes ? — Non.

— Quelle est la plus grande douleur qu'on y éprouve ? — La privation de Dieu.

— Dans quel but ont lieu les manifestations spirituelles ? — Vous détromper.

— A l'égard de quoi ? — De la religion.

— Quelle est notre erreur? — Mal comprendre les punitions célestes.

— Qu'est-ce que Dieu fait des méchants? — Il ne les brûle pas.

— Le lieu de douleurs réservé au méchant comprend-il plusieurs parties, plusieurs classes, où les peines soient proportionnées aux fautes? — Oui.

— Combien compte-t-on ainsi de classes? — Six.

— Est-ce là ce qui compose le purgatoire où vous mettez Nicolas? — Oui.

— Dans quelle classe est-il? — Première.

— Est-ce là que sont les peines les moins sensibles? — Non.

— Le ciel comporte-t-il plusieurs classes? — Oui.

— Combien? — Sept.

— Quelle autre erreur commettons-nous en religion. — La c..c..p..t..on

— Que pensez-vous de la c....? — Absurde.

— Comment passe-t-on son temps au ciel? — Comme on veut.

— Croyez-vous à l'indépendance de la Pologne, par suite de la guerre actuelle? — Dieu seul le sait.

— En Amérique, des esprits déplacent des objets. Dans un cercle, l'un d'eux a pris une sonnette sur une cheminée et l'a agitée au-dessus des têtes

des assistants. Voulez-vous seulement agiter ce grelot? — Ne t'occupe pas de cela, je n'aime pas cet instrument.

— Avez-vous visité les planètes? — J'ai vu Mercure.

— Cette planète si près du soleil est-elle habitée? — Oui.

— Quelle est la couleur dominante des hommes? — Cuivre.

— Sont-ils dans nos proportions? —A peu près.

— Leurs productions sont-elles étrangères par rapport aux nôtres? — A peu près comme les vôtres.

— J.-Ch. est-il reconnu généralement D. au ciel? — Non.

(Sur notre demande, il a séparé chaque mot par un trait horizontal pour que son écriture fût plus lisible. Le caporal l'a fait de son propre mouvement et a toujours écrit presque aussi fin que nous pouvons le faire, très-lisiblement et sans faute d'orthographe.

Ce Chopin est celui dont parle Haydn (esprit) dans la *Table parlante*, disant de lui : « Elégiaque, chantre inspiré par la Patrie absente, cœur de jeune fille, tête de penseur, imagination de barde ; il habite les régions idéales au sein des atmosphères vaporeuses où nagent les sensations, où planent les idées sublimes. »

LE CURÉ BÉDEAU.

Séance du 10 février 1855.

— Quel nom ; quelle profession ; où ? — Bédeau, curé à Angers.

— Dans quelle paroisse ? (il était mon voisin) — La tienne.

(Je passe bien des détails très-intéressants, mais pour nous seuls).

— Le lieu où vous êtes, est-ce une substance tangible, y a-t-il des montagnes, des fleuves, des végétaux, des animaux ? A toutes ces questions : — Oui.

— Où vous êtes on est plus éclairé que sur la terre, où, d'après le catéchisme on nous dit : un seul Dieu tu adoreras ? Cette prescription d'adorer un seul Dieu est-elle approuvée par le plus grand nombre des esprits, et surtout des plus instruits et des plus intelligents ? — Oui.

(Pour répondre ce oui d'une manière solennelle, le curé Bédeau a écrit ce mot sous une forme si gigantesque qu'il a rempli une feuille entière du plus grand format, couvrant une table).

Je lui dis que s'il se proposait de continuer à faire de pareilles lettres, il nous faudrait une rame de papier, puis je lui demandai :

— Dieu ne représente donc pas trois personnes ?
— Non.

(Il fit alors un non en miniature).

— Comment J.-Ch. est-il vu au ciel ? — Moraliste sublime.

— La V..... est-elle i........ ? — Non.

(Encore un mot gigantesque). Il nous fait des portraits frappants de ressemblance morale ou intellectuelle : un tel a un *cœur de pierre*, un tel est un *sot*, etc.

— Notre dernier évêque est mort subitement en tournée épiscopale ; quelle a été la cause déterminante de sa mort ? — Le poison.

— Voulez-vous nous donner une autre séance ?
— Oui, jeudi prochain.

LE CURÉ BÉDEAU.

Séance du 15 *février* 1855.

(Je sous-entends la première question d'usage.)—

— Pour m'assurer si c'est bien vous, je vous prie de me dire le nom de votre petit chien que j'ignore et que vous avez laissé à votre domestique Manette ? — Priam.

Le lendemain, j'allai m'informer près de cette domestique du nom de ce petit chien dont elle prend soin. Elle me dit : « M. le curé disait que c'est un nom de païen ; il l'appelait Priam. »

— A quelle condition peut-on mériter le ciel? — Etre honnête homme.

— Quel est le but des Esprits dans leurs communications avec nous? — Instruire.

— A l'égard de quoi? — De l'âme.

— Qui les charge de cette mission? — Dieu.

— Qui donc vous la donne directement; est-ce un esprit supérieur? C'est Dieu.

— Comment nommez-vous le lieu où sont refoulés les méchants? — Lieu de peines.

— Dans les lettres publiées par M. Carion, on trouve que des esprits répondant sous les noms de *Voltaire*, *Rousseau*, *Molière* ont dit être en purgatoire et ont demandé des prières. Qu'en pensez-vous? — Esprits menteurs.

— Que peuvent faire les esprits au ciel? — Voyager.

— Les esprits nous voient-ils dans l'obscurité comme en plein jour? — Comme les chats.

— Connaissez-vous l'esprit qui nous a répondu hier sous le nom de Fénelon, et qui a mal fini la séance? — Ton ami.

— Oh! quel peut être un pareil ami? — D...

(Celui qui m'a appelé bougre il y a deux ans, qui nous a écrit m.... en cinq lettres, en décembre dernier, qui nous a dit être un mauvais esprit et être en enfer. Il nous a donné son signalement complet, que nous avons trouvé parfaitement exact; mais, en raison de sa charge, nous devions le

croire dans les hautes sphères. Il paraît que tous les piliers de confessional ne sont pas des petits saints chez eux.)

Une personne dit : Avez-vous quelque chose à nous demander ? Le curé fit une réponse singulière à cette question. La personne insista. Alors le curé répondit : — Du tabac.

Cette réponse était la critique de la question. Puisqu'il répondait sur le ton plaisant on lui dit : par quel moyen ? — En ballon.

(De ce moment, il cessa de répondre). Quelques instants après, sans que nous nous y attendissions, la table sur laquelle nous opérions se *dressa tout à coup* de plus de *cinquante* degrés, et *frappa dix coups*. Je dis : — Dans quel but avez-vous frappé ces dix coups ? — Pour aller dormir.

— Nous reviendrez-vous la semaine prochaine ? — S'il fait beau.

(Il tomba un pied de neige.).

SALGUES.

BIBLIOGRAPHIE.

MANIFESTATIONS SPIRITUELLES (AUX ÉTATS-UNIS).

Nous lisons ce qui suit dans un ouvrage américain ayant pour titre : *De Spiritualism*, par Edmonds et Dexter :

« Pussions-nous nous trouver en face de vous

pour faire descendre dans vos convictions que nous sommes de la même nature ; vous reconnaîtriez alors que vous êtes, en effet, destinés à vivre avec *nous* dans *l'avenir* ou à habiter les sphères *ténébreuses* qui sont *au dessous de nous*, où se manifeste à peine la lumière de la vérité. Mais nous venons au-devant de vous, et bien que vous ayez foi en notre présence, le doute, à certains égards, et la crainte d'être trompés peuvent encore vous dominer. Ce serait parce que vous ne comprendriez pas nos instructions ou que vous croiriez que ce n'est pas vous qu'elles intéressent. Ecoutez-moi bien ce soir et que votre *esprit* ne soit pas *seul* à recueillir ce que je vais dire ; mais que vos *cœurs* s'ouvrent pour recevoir mes paroles et votre *ami spirituel*. L'esprit doit répondre à l'esprit, mais le cœur doit être l'interprète du cœur. Je vous salue dans la plénitude d'un amour éternel, et je vous invite à faire un échange cordial de vos pensées et à confondre mutuellement vos aspirations.

(Ces articles ne peuvent être souvent que des extraits de longs chapitres d'ouvrages volumineux que je dois mettre en français).

— A la page 355, il dit : « Pouvez-vous dire : « Pendant le cours de ma vie, j'ai montré ma foi » dans les esprits, en suivant les enseignements » qu'ils nous ont donnés. » Peut-il être possible que le monde veuille croire que les Esprits aient la

faculté de communiquer avec l'homme, et que ces rapports soient pour son bien, quand vous donnez un démenti à cette foi par vos actes, par votre conduite, en jetant un voile sur les sublimes et glorieuses vérités que nous révélons. »

— A la page 340, le même, dans une vision au docteur Dexter, lui représente l'entrée de l'âme au ciel, et Dieu qui lui dit : « Je suis ce que je suis, possédant tout l'espace. » — « Il est dans *toutes* les parties de la matière, depuis l'atôme le plus minime jusqu'à l'âme qui vivra éternellement dans l'univers des mondes, roulant jusque dans les lointains, bien au-delà de la portée de l'imagination humaine et où l'Esprit de Dieu existe. A son commandement, les lois qui devaient gouverner ces mondes furent instituées et elles sont exécutées par ses *délégués* spirituels. Grand comme l'éternité, sans limites comme l'espace, omnipotent sur tous les êtres de la création, réglant les destinées avec la plus haute sagesse, d'une puissance d'exécution qui ne connaît point de limites, Dieu a été, il est et il sera éternellement. Combien est digne de pitié cette conception qui le localise, le restreint à un lieu spécial ! Combien est déplorable l'erreur qui l'enveloppe des attributs de la faiblesse humaine, qui lui refuse le principe du progrès ! Oh ! combien est sauvage la pensée qui se complaît avec délices dans la vengeance ! L'amour est sa vé-

ritable existence. Dieu est l'Esprit qui donne la vie à toutes choses, développant et faisant poursuivre un mouvement *ascensionnel* vers la perfection finale à toutes les parties matérielles, depuis les plus grossières jusqu'à celle qui est la fin que Dieu s'est proposée : l'Esprit immortel de l'homme.

MISSION DE SWEDENBORG. — INSTRUCTIONS QUI LUI SONT DONNÉES. (Page 316 of *Spiritualism*).

« Retournez sur la terre et faites savoir à ses habitants, engourdis dans les ténèbres de l'ignorance, combien est plein d'éclat le lieu qu'il est en leur pouvoir d'habiter ; combien est parfait le bonheur auquel ils peuvent aspirer. Pressez-les de ne pas s'abrutir dans les plaisirs terrestres, mais de regarder au-dessus d'eux et toujours, car c'est d'en haut que leur viendra la connaissance qui doit les rendre libres. Dites-leur que le bonheur et le ciel sont la récompense du travail. Apprenez-leur aussi que Dieu ne procède pas par miracles ; mais conformément à des lois éternelles et immuables, toutes puissantes, pour assurer le *salut* ou la *condamnation*, et qu'on ne saurait trouver dans les commentaires des hommes, mais qui sont écrites par sa puissante main dans toutes les parties de la nature qui les environnent. Commandez-leur de

jeter un regard sur cet univers de mondes que, du lieu élevé où vous êtes, vous pouvez voir attachés à leurs orbites, dans ces régions sans limites de l'espace, et de réfléchir au nombre incalculable d'âmes qui les habitent, et pour lesquelles l'éternité est l'expectative. Enfin, demandez-leur si c'est pour cette terre, qui n'est qu'un grain de sable sur le rivage de l'Océan de l'éternité, que ses lois éternelles auront été suspendues.»

UN ESPRIT FUT MAL REÇU AU CIEL A CAUSE DES FAUSSES DOCTRINES QU'IL PRÊCHAIT SUR LA TERRE. (*Spiritualism*, page 321).

Un Esprit se présente dans un cercle américain et dit : « Les méchants et toutes les nations qui oublient Dieu seront précipités dans l'Enfer, où le ver rongeur ne périt jamais, où le feu n'est jamais éteint. Oh ! mes frères ! fuyez ce courroux qui vous menace. Lavez-vous de vos péchés, de peur que le Fils de l'Homme ne vous surprenne dans les ténèbres. Oh ! pécheurs ! gardez-vous d'exciter la colère de Dieu ! » Voilà quelle était la doctrine que je *prêchais* sur la terre. C'est de cette manière que je remplissais de terreur le cœur de la pauvre humanité, tremblant et frissonnant devant un Dieu plein de bonté et de bienveillance, qui ne se manifeste à ses créatures qu'en souriant lorsqu'elles

le disent irrité, en faisant aux insoumis un tableau de l'enfer plein d'horreur et en interprétant chaque chose de manière à servir mes vues particulières. Je croyais faire quelque chose selon la saine raison et servir Dieu en soutenant ces dogmes attristants, que je proclamais avec tant de zèle, avec d'amères imprécations contre les mortels égarés, dont le courage aurait dû être relevé, qui auraient dû être traités avec douceur et qu'il ne fallait pas effrayer par l'aspect de la mort. Je quittai ainsi la terre, me trouvant satisfait d'avoir fait mon devoir et porté ma croix, et pouvant participer aux béatitudes qu'on trouve dans la demeure de mon Père. J'entrai dans le monde spirituel, mais je ne vis pas venir au-devant de moi ces anges plein d'éclat et joyeux. Je rencontrai, sans doute, quelques amis; mais leur contenance lugubre paralysait la satisfaction. Au lieu de démonstrations de joie et de chants de félicitation, cet accueil, à l'occasion de mon entrée, ce début, avait un caractère d'une tristesse accablante qui pénétra mon âme. Je m'écriai : Qu'est-ce que cela? Pourquoi donc le ciel me paraît-il écarter autant l'enjouement? Mes amis, je ne vois rien dans vos regards qui me révèle, chez vous, le plaisir de me voir ici. Oh! veuillez me conduire vers celui dont j'ai tant servi la cause. Faites-moi voir le Sauveur qui mourut sur la croix pour racheter les pécheurs. — Un véné-

rable frère, que j'avais connu sur la terre, s'approcha de moi d'une manière solennelle, et, me prenant la main, il me dit : « Nos enseignements sur la terre étaient pleins d'erreurs ; ils ont jeté la consternation à l'approche de la mort au lieu de faire entrevoir le bonheur ; et, à cause de cette rigueur, beaucoup de mortels qui eussent accueilli avec joie l'idée de l'éternité se sont détournés du sentier de la vérité.« Je demandai : —« Peut-il être possible que toute ma vie ait été passée dans l'erreur ; qu'alors que je croyais parler dans l'intérêt de Dieu, je n'aie fait qu'entraîner mes frères dans une mauvaise voie ? » Mon âme était si troublée et abattue, qu'après que j'eus gardé le silence quelques instants, je dis à ce frère : « Que devrai-je faire pour être sauvé ? » Il me répondit : « Quand vous reconnaîtrez vos erreurs et lorsqu'il vous plaira de descendre sur la terre pour *réparer* le mal que vous avez fait ; alors, et non jusqu'alors, vous entrerez dans la voie ascensionnelle en faisant des efforts pour effacer vos péchés et aider les autres à faire oublier les leurs. »

De ce moment, oh, mes amis ! aussitôt que j'eus reconnu mes erreurs, je me livrai à ma mission ; je répudiai mes fausses idées à l'égard de Dieu. Ver rampant, quelle idée rétrécie je me faisais de la majesté divine ! Ce fut donc avec ardeur et sincèrement que je brisai les liens qui tenaient mon âme

captive. Je commençai mes travaux. Oh ! oui, des travaux suffisants pour me purifier de mes péchés, lorsque je serais parvenu à nettoyer ces esprits dont l'ignorance était rendue plus complète par mes fausses doctrines. Une sphère supérieure m'est maintenant ouverte. Je commence à voir les beautés du monde spirituel, et des larmes mouillent mes yeux quand je pense à ce que j'aurais pu être.

LETTRE D'AUGUSTE BALLOU A SA SOEUR ABBIE.
(*Spirit manifestations*, by W. Stone, p. 231).

Tu ne dois pas me voir dans ta pensée comme j'étais, mais comme un esprit qui voltige autour de toi pour te *caresser* et te *bénir*. Sans doute, si j'avais vécu plus longtemps j'aurais été auprès de vous dans ma constitution matérielle ; mais n'est-il pas plus heureux d'avoir un compagnon, un soutien *spirituel* que de l'avoir encore attaché à la terre. Tu ne saurais plus avoir de souci à mon égard comme si j'étais sous l'empire des travaux humains; mais tu reconnaîtras que, dégagé de vos passions terrestres, je puis encore être avec vous tous, vous donner des consolations et fortifier votre espoir ; et enfin, lorsque votre pèlerinage sera accompli, vous aurez quelqu'un pour vous faire une réception d'enthousiasme dans nos demeures bénies, où régneront, dans toute leur plénitude, l'amour et le

ravissement. Ce serait un sentiment d'égoïste chez toi, Abbie, de regretter que je ne fusse plus sur la terre, alors que tu es un exemple des souffrances auxquelles, en m'en séparant, j'ai pu me soustraire. Nourris donc toujours ton espoir; mets ta confiance dans le Rédempteur (famille de protestants), et livre tes pensées aux suggestions de ton cœur, qui ne peuvent être qu'excellentes.

AUTRE LETTRE D'AUGUSTE BALLOU A SES PARENTS.

(23 mars 1851, à Hopedale.)

Ne comprenez-vous pas que vos peines sont la caution de votre bonheur futur. Restez inaccessibles au découragement. Des jours plus brillants vont poindre sur Hopedale, sur ce monde enseveli dans d'épaisses ténèbres. Assurément vous en avez déjà un témoignage évident dans le zèle empressé des esprits qui sont auprès de vous, comme dans le profond intérêt que vous portent plusieurs de ceux qui sont dans l'éloignement. Votre réunion a excité des impressions cordiales chez plusieurs, chez grand nombre de bons esprits. Nous avons très-fréquemment un désir ardent, quand de pareilles réunions ont lieu, de nous manifester de manière à ce que vous ne puissiez nullement vous méprendre sur nos intentions; mais vous n'êtes pas encore préparés pour cela.

J'aime à vous dire, d'abord, que depuis la dernière fois que je vous ai écrit, (toujours par la main d'un médium) il y a à peu près une semaine, je suis entré dans la cinquième sphère. Je vois autour de moi beaucoup d'anciens habitants d'Hopedale et plusieurs de vos anciens amis. (Ici, en réponse à des remarques de son père, il dit :) En vérité, je suis dans un monde plein de magnificence et de bonheur ; mais ce n'est pas pour moi un sacrifice de le *quitter* lorsque j'ai pour motif d'aller vous offrir des consolations. Nonobstant les nombreux chagrins qui peuvent vous assaillir avant votre ingression dans un monde meilleur que le vôtre, parce qu'il est plus éclairé, la terre que vous habitez, n'est pas un lieu de ténèbres absolues. Peu de personnes se représentant aussi bien que vous, mon père et ma mère, l'empire des Esprits ; cependant vous êtes loin de vous en être fait une idée précise.

Je serais joyeux qu'il me fut possible de faire beaucoup plus que je ne fais maintenant pour que vous pussiez être mieux convaincus de ma *présence fréquente*. Vous devez vous rappeler que je suis obligé, comme vous, d'attendre l'occasion de cette réunion, qui n'offre pas que des charmes absolus quand nous avons le spectacle de nombreux travers et le spectacle des folies des habitants de la terre ; mais nous sentons combien nous serions

heureux de contribuer à leur bonheur, s'ils étaient dans de bonnes conditions individuellement et collectivement. Cependant le temps n'est pas éloigné où nous pourrons donner carrière à nos vœux, et alors, quelle joie pour vous et pour nous ! Ne croyez pas qu'en l'absence prolongée de nos communications, une grande distance nous sépare. Pensez plutôt au temps où, confiants déjà dans l'action manifeste des esprits, vous éprouviez une joie indicible en voyant la moitié de ce qui appelle aujourd'hui votre attention. N'éprouvez-vous pas un bonheur parfait de savoir que nous sommes *auprès* de *vous*, et que nous *pouvons* vous rendre. *dans de certaines limites*, notre *présence sensible*, quelque désir que vous puissiez avoir de manifestations plus frappantes, plus convaincantes pour tout le monde,

Désirez-vous vous environner d'esprits purs, attachez-vous à vous vêtir de la pureté et à faire entrer la sainteté dans vos pensées et dans vos entretiens. Votre expérience vous a enseigné que vos plus heureux moments sont ceux qui s'écoulent lorsque vous livrez à la divinité tous vos sentiments. Pourquoi donc chercher le bonheur ailleurs ? Les soucis du monde lancé dans les affaires fatiguent et embarrassent vos idées, tandis qu'en vous y dérobant, vous trouvez dans cet abandon une joie suprême, aussi bien que quand vous vous consacrez à l'infini.

AUTRE LETTRE D'AUGUSTE BALLOU.

(Page 234 du même ouvrage.)

Il me semble que toutes les joies de ma demeure spirituelle sont augmentées par le plaisir que j'éprouve à converser avec mes amis terrestres. Mettez votre confiance en Dieu : sa sollicitude s'étend sur toutes choses du présent et de l'avenir. Les anges suivent vos progrès et ceux de tous les êtres intelligents avec un profond intérêt. Les portes du ciel sont constamment ouvertes aux habitants de la terre, qui sont frappés d'étonnement et de ravissement en reconnaissant l'allégresse et l'éclat de nos demeures ; et alors qu'ils jettent autour d'eux des regards dévorants d'enthousiasme, on les accueille avec des chants séraphiques dans ce séjour de repos ; mais un repos si actif que, pussiez-vous en connaître toute l'étendue, peut-être penseriez vous qu'il doit être fatigant. Quel éclat brille là dans la pensée ! on s'y entretient librement avec des esprits, dont la pureté est inhérente à la perfection. Leurs révélations étonneront le monde quand ils entreprendront le grand travail de réforme qui paraît maintenant se développer si lentement. Oui, il marche lentement ; mais sûrement ; et les gens de bien, avec l'œil pénétrant de la foi, voient déjà poindre un jour nouveau. Je vous parle beaucoup de ces *réformes sur la terre*. C'est parce

qu'il est *très-certain* que cela *arrivera*, et je désire faire descendre dans vos convictions une partie de ma foi et de mes espérances. Il me paraît étrange de ne pas vous voir, comme moi, pleins de joie et d'espoir ; et, lorsque je vois mon père et ma mère tristes, affligés, déplorant mon départ de la terre, j'en suis vivement affecté. Qu'ils plongent leurs regards dans l'avenir pour y voir, comme moi, quel bien doivent opérer ces heureuses modifications. J'entrevois des *peines* et de *dures épreuves* ; mais au-delà de ces misères est le règne éternel de la paix et de l'équité. Vous y trouverez votre récompense, mon père, aussi bien que ceux que leur sainteté a amenés à travailler longuement à dégager le monde du poids de ses fautes et de ses douleurs. Attendez donc avec patience.

AUTRE LETTRE DE L'ESPRIT, AUGUSTE BALLOU, (avril 1851, page 237).

Quand votre monde se comportera-t-il comme on le fait dans le monde des Esprits ? Quand les pensées des hommes se renfermeront-elles dans les idées spirituelles? Quand la lumière divine couvrira-t-elle la surface entière de la terre? Quand, oh! quand un saint zèle fera-t-il sortir de sa léthargie l'*Eglise* de Dieu? Quand le grand centre de l'univers sera-t-il agité, palpitera-t-il, comme

un pouvoir puissant avait secoué ses sens internes? Quand Dieu se révèlera-t-il lui-même, d'une manière à écarter toute méprise de l'humanité faible, souffrante et fragile? Quand un souffle dissipera-t-il les idées religieuses des dissidents? Quand tomberont les fers homicides de l'esclave, et quand le prisonnier échangera-t-il ses chaînes contre la liberté? Quand une paix divine, comme on la trouve au sein de Dieu, règnera-t-elle triomphante au milieu de vous? Finalement, quand le monde sera-t-il racheté? Quand règnera la loi de la justice en place de celle de la force? Alors, et non jusque alors, le cœur humain repoussera les mauvaises passions. Dieu gouverne par l'amour, et son œuvre finale de bien sera accomplie quand le temps sera venu. Mais votre *devoir* est d'en *hâter l'époque*. Travaillez donc, non pour lui; mais *avec lui.* Agissez avec *fermeté* dans la voie *du bien*, Dieu vous *protègera*, et les esprits *purs vous viendront en aide.*

RÉPONSES DE SWEDENBORG A DIFFÉRENTES QUESTIONS. *Spiritualism*, by Edmonds and Dexter, (page 127).

Sir Warren demande si nos âmes, séparées de nos corps, peuvent aller dans les planètes.

Rép. — Certainement. S'il était possible de li-

miter l'espace qui environne cette terre, et poser des limites au monde spirituel par une circonscription déterminée autour de ce globe, ce serait forcer les esprits à y rester attachés éternellement. Mais les sphères n'ont ni centre, ni côtés, ni extérieur : elles sont comme Dieu, incommensurables et sans extrémités.

— Avez-vous visité les autres planètes? — Oui, j'y suis allé; mais non pour y rester. Ma mission est ici. Dieu, dans sa sagesse, m'y a placé pour y accomplir le devoir qu'il m'a confié. — Des sphères ou des cercles, comme je le *comprends*, se présentent à la *pensée* comme des orbites de globes, où se portent les esprits. (On voit que les esprits sont loin de savoir tout, et que bien des questions sont sujettes à être débattues entre eux, et différemment résolues).

Dans les premiers temps de ces manifestations, on interpréta *différemment* les intructions des esprits à cet égard, et que chacun expliqua à son *point de vue*, suivant ses impressions plutôt que d'après la pensée de ces esprits, d'où il est résulté une confusion de vérités et d'erreurs.

Maintenant je sais que les esprits vont dans les autres planètes. L'âme est une cosmopolite au milieu des mondes innombrables. Or, est-il extraor-

dinaire qu'elle chosisse la demeure où elle est le plus heureuse?

Si vous vouliez fixer une limite à la seconde sphère, vous pourriez paraître avoir quelque raison ; mais l'univers de Dieu n'est pas si restreint, qu'il doit resserrer les millions d'esprits qui quittent annuellement cette petite terre inférieure.

La *seconde* sphère renferme non seulement cette terre; mais *plusieurs mondes*, et des esprits sont attachés à chacun des globes de ces cercles. Plusieurs esprits de choix sont envoyés sur la terre avec une mission ou pour quelque nécessité.

La *septième* sphère est parmi les orbes ou la présence de Dieu est *le plus manifeste*. Les degrés ou subdivisions qu'on rencontre jusque-là, ne sauraient être comptés par milles, mais par *cercles de Mondes*.

SWEDENBORG. — PASSAGE DE LA MORT A LA VIE CÉLESTE.—(Même ouvrage américain, page 155).

Lorsque l'homme s'éveillant du sommeil de la mort et ouvre ses yeux au monde dans lequel son esprit fait ascension, à quel exercice étrange ne sont pas soumises ses pensées? Quelles sensations indicibles et successives n'ébranlent pas son âme ! Le lien qui établissait la connexité entre l'être matériel et l'être spirituel est coupé; le chaînon

de la vie est rompu, et le corps, devenu inerte, reste attaché à la terre, lorsque l'esprit, se balançant sur le cadavre qu'il lui a laissé, ayant à peine conscience de son nouvel état et peu capable d'en avoir une pensée, naît à la vie des sphères. Alors qu'il palpillonne autour du corps qu'il vient d'abandonner, il est entouré des esprits doués des formes qui leur sont propres et d'une beauté qui défie la puissance de l'imagination. Ils soutiennent ce nouveau né aux régions spirituelles, jusqu'à ce qu'il ait le sentiment de sa nouvelle condition. Alors avec le souvenir de sa nouvelle existence, encore présent à sa mémoire, il est vivement impressionné par toutes les scènes nouvelles qui s'imposent à son admiration. Son esprit qui, tout récemment, se tordait dans les convulsions de la mort, ouvre ses yeux aux merveilles indescriptibles d'un nouveau monde. De ce moment, tous les esprits dont la vie est pure, dont la mission près de lui est accomplie, eu égard à son entrée dans le monde céleste, le prennent par la main et lui disent de regarder autour de lui, où tant d'objets, vieux pour eux, sont nouveaux pour lui. Notez bien que tout esprit est dépouillé detout ce qui, dans la vie matérielle, obstruait ses pensées, et que, désormais, il peut s'enivrer dans la contemplation de tout ce qui se présente à lui de tous côtés. On ne leur permet, lorsque leur atten-

tion est arrêtée à une chose, ni de parler beaucoup, ni de s'occuper, tout d'abord, de tout autre chose que de ce qui a frappé leurs regards. Après ces premiers soins donnés par ces nouveaux amis, les esprits novices sont soumis à leurs enseignements pendant quelque temps, non pas des sermons ou des doctrines; mais une sorte de description de tout ce qui les entoure, et ensuite ils sont livrés à leur propre intelligence. De ce moment, s'ils sont doués de pureté et de bonté ; si leurs pensées ont une tendance à s'élever; s'ils ont des sentiments saints; s'ils désirent eux-mêmes monter dans des sphères supérieures, tous ceux qui sont dans les mêmes sentiments deviennent leurs guides. Ils ne peuvent pas se méprendre ; ils sont irrésistiblement poussés en avant. Quoique leurs désirs soient autant multipliés et variés qu'ils s'appliquent à des objets divers, ils savent parfaitement à quoi il leur convient de s'arrêter. C'est ce principe qui les contraint à se fixer où ils pourront être le plus heureux.

CONDITIONS DES RÉPROUVÉS. — ENFER.

(*Spiritualism*, page 169).

Swedenborg dit «.... Les esprits dont le sentiment n'est pas *absolument condamnable*, acquièrent, cependant, un aspect *très-différent du nôtre*.

Il est vrai que leurs corps sont spiritualisés ; mais, fussiez-vous capables de les voir, vous distingueriez à peine la différence entre *eux* et *vous*.

« Il y a une autre classe d'hommes sur lesquels je veux appeler votre attention, comme appartenant à la classe véritablement *mauvaise*, formant une *division séparée*, et qui, dans le cours d'une vie détestable, ont contrevenu aux saints devoirs envers leurs semblables, envers Dieu et les lois qu'il a établies. Lorsque ces êtres ont pris des corps spirituels, ils *excèdent si fort la densité et le poids des autres esprits* qu'ils ne peuvent même pas se *maintenir* dans le *voisinage de la terre*, et qu'ils *tombent loin au-dessous du globe*, où ils deviennent d'une couleur si *sombre* qu'ils sont presque *noirs*. Ce lieu qui les recèle est bien *au-delà des points inférieurs* que j'ai voulu visiter ; mais *on dit* que c'est une *plaine* sans fin, ayant, au milieu, une *montagne* tellement *élevée* qu'il leur faut *plusieurs années* pour en atteindre le sommet. Elle paraît être environnée d'une atmosphère beaucoup plus lourde que la nôtre. Dans ce lieu il règne *constamment un demi jour crépusculaire*. *On dit* que s'ils parviennent sur ce sommet, ils découvrent, dans les lointains, des lieux plus heureux, qui font entrer chez eux des inspirations salutaires. Mais, ce qui est sûr, c'est qu'entraînés par le besoin de faire du mal, ils s'échappent et

vont sur votre terre donner carrière à leurs mauvais instincts.

CE QUE VOIT L'AME APRÈS LA MORT. (*Spiritualisme*, page 130.)

BACON, ancien chancelier d'Angleterre. — Il écrit par un Medium. « L'œil humain n'a pas vu, le cœur de l'homme n'a pas compris les vérités que la mort développe. Quand le cœur, à bout de palpitations, a fait son dernier effort ; quand le corps a poussé son dernier souffle dans les angoisses de la mort, alors, alors votre œil spirituel voit ouvertes devant lui les portes de l'*immortalité*; et votre âme s'enivre dans la magnificence de tout ce qui s'offre à elle.

Ces leçons doivent préparer votre esprit à rechercher dans chacune de nos manifestations le véritable objet de nos enseignements, et avancer le temps où vous pourrez regarder œil pour œil, trait pour trait, les objets de vos plus tendres affections qui, peu de temps avant vous, ont quitté votre monde.

ESPRIT PEARLEY. (*Spirit. manifestations.*)

Je sais très-pertinemment que vous êtes fondés à vous attendre à des manifestations de notre part, qui vous frapperont d'étonnement avant deux

ou trois ans (1851), et elles ne seront que le commencement de tout ce que vous êtes appelés à voir.

Certifié conforme :

SALGUES.

Variétés.

—

PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE.

Vents en courroux, soufflez ; tonne, orage en furie ;
Astres, éteignez-vous ; terre, gémis et prie ;
Rois, soyez cent fois grands ; prêtres, damnez les sots ;
Magistrats, emplissez vos terribles cachots ;
Philosophes, savants ; professeurs, imbéciles,
Baillez, vivez, trônez dans vos immenses villes ;
Commerçants, commercez ; mécontents, conspirez ;
Cœurs cherchant le bonheur, cherchez, puis espérez ;
Moi, philosophe en herbe, ignorant et mystique,
Vivant au jour le jour, sans gloire, sans panique,
Je ris de vos tracas, vos troubles, vos espoirs,
Vos études, vos lois, vos calculs, vos devoirs,
Vos croyances, vos vœux, vos honneurs, vos richesses,
Vos trônes, vos palais, et vos dieux et vos messes,
Votre triste progrès, votre mendicité,
Vos bénins arguments, et votre liberté.
Pauvres enfants d'un jour, valets ou dignitaires,
Esclaves-libéraux, *tyrans-humanitaires*,
Je ris, je vous le dis, de votre air, vos grandeurs,
Vos prélats, vos barreaux, vos boursiers, vos seigneurs ;
Que peuvent donc sur moi, vos chaires, vos largesses,
Votre JE NE VEUX PAS, vos calculs, vos caresses.

Moi, fils de l'Eternel, *votre égal en son sein*,
Victime dans ce jour, récompensé demain ;
Moi, voyageur, errant un jour sur votre terre,
Qu'ai-je à craindre de vous et de votre colère ?
Vos sarcasmes, vos huées, hélas ! ne m'effraient pas.
J'avance sans soucis, sachant où vont mes pas,
Confiant, dans l'espoir d'une meilleure vie,
Et de vos dignités n'ayant aucune envie.
Je souris au tombeau que vous fuyez des yeux,
Le croyant un moyen pour arriver aux cieux,
Aux cieux dont vous riez, hommes pleins d'ignorance,
Qui, sur un sac d'écus, fondez votre espérance,
Restez dans vos amours, incrédules savants,
Vos temples, vos palais, vos bourses, vos couvents,
Vos troubles, vos débats, vos fers, votre esclavage,
Votre idiotisme enfin et votre état sauvage ;
Celui dont vous riez rit de vous à son tour,
Car, plus riche que vous, IL VIT AU JOUR LE JOUR.
« Vents en courroux, soufflez ; tonne, orage en furie ;
» Astres, éteignez-vous ; terre, gémis et prie. »
Moi, fou, je crois aux cieux, à l'immortalité,
A l'amour du Seigneur, à SA NOBLE ÉQUITÉ,
A ces mots : « Ne prends point de ton frère la place ;
Pardonne, si tu veux obtenir aussi grâce. »

ALP. CAHAGNET.

PUBLICATIONS.

M. Charles Renard, de Rambouillet, nous prie d'annoncer, à nos lecteurs, la publication qu'il se propose de faire dans l'intérêt du progrès de la science magnétique, sous le titre suivant :

CLEF DES SCIENCES OCCULTES, *Clavicule magique.* Exposition de l'extase spontanée, ses causes, ses effets, ses rôles dans l'antiquité et les temps modernes.

Ses rapports et ses différences avec les extases magnétique et chimique.

Suivi de l'annonce d'un nouveau procédé, de magnétisation produisant des effets très curieux et utiles, par l'extatique Ch. Renard.

CONDITIONS. —L'ouvrage sera publié par livraisons de 16 pages in 8° prix: 1f. la livraison. Lorsque le texte exigera des gravures, les souscripteurs paieront 25 c. en plus pour chaque gravure.

Lorsque les souscripteurs couvriront les frais, avis leur sera donné d'adresser franco le montant des deux premières livraisons à M.Raynal, imprimeur à Rambouillet (Seine-et-Oise).

S'adresser, pour l'engagement de souscription, également *franco* à l'auteur, à Rambouillet.

PARIS. — IMP. BLONDEAU, RUE DU PETIT-CARREAU, 26.

NOTRE MORT ET NOTRE INCARCÉRATION A CHARENTON.

Nous ne savons que penser de nous et de notre intelligence, voyant presque périodiquement annoncer au public notre mort ou notre incarcération à Charenton. Ces jours derniers, notre ami M. Charles Renard, de Rambouillet, avait appris notre spiritualisation et notre incarcération à Charenton à la fois. Troublé par cette double et fâcheuse nouvelle, cet ami évoqua notre Esprit, mort ou vif, au moyen de son disque, et se hasarda à nous demander, par écrit, si nous étions encore à Argenteuil.

Quelque temps avant cette nouvelle, nous recevions une telle demande de la part d'un chirurgien étranger, qui avait appris, par un avocat de ses amis en relation avec les premiers magnétistes de Paris, que nous étions spiritualisé.

Une autre personne, habitant la capitale, et fréquentant la première école magnétologique de Paris, s'informait ces jours-ci, à une habitante d'Argenteuil, si nous étions réellement décédé ; cette personne lui répondit que, pour le moment, il y avait sans doute un retard, vu que nous étions toujours à Argenteuil. Nous prions nos lecteurs de ne pas ajouter foi à cette *mauvaise foi* de nos antagonistes, et de croire que nos amis les instrui-

rent en temps opportun de notre déménagement de corps ou d'esprit.

Le retard bien involontaire qu'a subi notre dernière livraison a dû augmenter la joie de ceux que nous gênons tant sur ce globe de gênes générales ; qu'ils se rassurent, nous n'y serons pas toujours, mais nous avons encore quelque besogne en train que nous désirons finir, avant de dire un adieu éternel à ce bagne de nos douleurs.

ALP. CAHAGNET.

MÉTAPHYSIQUE SPIRITUALISTE.

Nous croyons devoir donner connaissance à nos lecteurs d'une réponse que nous avions préparée, il y a longtemps, à une lettre de notre estimable frère et correspondant, M. Salgues, d'Angers. Si nous n'avons pas publié plus tôt cette réponse, c'est que l'exiguïté de notre recueil ne nous le permettait pas. Si nous ne publions pas la lettre de ce monsieur, c'est qu'elle contenait, parmi d'autres questions, les quelques objections que nous avons eu le soin de transcrire littéralement, et pour éviter de citer des objections qui sont toujours mal placées parmi des questions d'un autre ordre.

A MONSIEUR SALGUES, D'ANGERS.

.... Il ressort de ce que je viens de lire : 1° que vous ne concevez pas une immortalité future, sans une immortalité antérieure, et que vous préféreriez admettre, au lieu de ce que dit l'Esprit Swedenborg sur ce sujet « que Dieu, semblable au verrier, se servirait, selon les besoins de son œuvre, d'une substance immortelle, pour créer des âmes immortelles. »

Permettez-moi de vous répondre que ce ne serait, dans ce cas, que changer la question de nom, vu que l'immortalité de la substance première serait aussi discutable que celle de l'âme qui en sortirait.

Si vous ne concevez pas une immortalité postérieure sans une immortalité antérieure, vous ne seriez pas satisfait de cette donnée à l'âme de la manière dont vous le pensez, vu qu'elle ne posséderait, comme *fait de son individualité*, qu'une immortalité postérieure laissant l'immortalité antérieure à la substance qui l'aurait formée.— 2° Vous dites encore une chose qui paraîtra fort juste au commun des hommes, qui est que « tant de milliards d'âme, soient-elles créées d'avance, la forme implique un nombre quelconque. Le nombre a un commencement et une fin ; par conséquent, que

deviendront les globes une fois le nombre d'âmes créées d'avance épuisé ? »

Permettez-moi de vous dire que ce serait faire une erreur, de proposer, comme preuve de sa fin, le commencement d'un nombre quelconque ; car vous pouvez commencer par *un* aujourd'hui et ne jamais trouver de fin à la multiplication de ce nombre. C'est votre intelligence qui manquera aux nombres avant que ceux-ci lui manquent. Ne nous arrêtons pas à ces questions trompeuses, et arrivons au fait. Je ne comprends la création que sous deux aspects : ou elle est de toute *éternité*, ou elle est *permanente* ; si elle est de toute éternité, nous manquons de moyens pour l'étudier ; si, au contraire, elle est permanente, nous demanderons de quoi Dieu la forme-t-il ? Est-ce de la substance qui a déjà servi à former d'autres âmes, ou est-ce d'une substance en réserve ? Dans le premier cas, l'immortalité des âmes ainsi que leur individualité seraient un mot vide de sens, et ce qui arriverait pour ces âmes, arriverait pour celles à venir, ainsi que pour tout ce qui existe.

Dans le cas où Dieu se servirait d'une substance de réserve, nous demanderions également si cette substance a vie ou si elle n'est pas animée ? Si elle a vie, soit en masse ou par fractions corpusculaires, nous nous retrouverions devant les mêmes

moyens de destruction *pour elle* ; par conséquent, devant la perte de toute individualité.

Si, au contraire, cette substance n'est pas animée, il y a donc une création divine inanimée ? Car aucun être que Dieu, nous le pensons, ne peut fournir cette substance ; par conséquent, nous admettrions la mort dans le sein de toute vie et de tout mouvement, qui est Dieu.

Si nous admettons une création permanente, au lieu d'une succession des choses créées de toute éternité, nous demanderons encore dans quel but cette création a lieu. Dieu voudrait-il corriger ou compléter son œuvre ? Ce serait n'avoir ni tout prévu, ni tout bien fait. Nous n'en aurions pas en plus la preuve dans tout ce que nous voyons tous les jours dans nos prétendus progrès religieux, domestiques et politiques. La manifestation à notre état de nouvelles apparitions de créations, n'implique pas que ces créations sortent à l'instant même du laboratoire divin. Elles prouvent que l'infini de ce qu'il a créé se succède, voilà tout.

Non, il ne peut y avoir d'imperfection ni d'inertie dans la création de celui dont nous discutons les œuvres avec autant de laisser-aller. Tout ce qui *est* vit par Dieu, est *la pensée* de Dieu, et être la pensée de Dieu, c'est être une fraction de son immortalité antérieure et postérieure ! Aller au-delà, c'est en revenir à cette question enfantine

sur la création : QUI A CRÉÉ DIEU ? Ce qu'il nous importe d'étudier, c'est de savoir d'où nous sortons et où nous rentrons, plutôt que le temps que nous avons dû être là ou devrons être ailleurs ? Il nous est prouvé *irréfutablement*, par le secours des lumières du somnambulisme, que nous avons une *préexistence individualisée* à l'existence terrestre, puisque la *prédiction existe*. Je ne prétends pas dire la prédiction aventureuse dans laquelle les somnambules se brûlent les yeux et nous jettent dans un déboire mérité ; quoique notre orgueil de vouloir connaître les faits avant la succession des causes prouve que nous croyons à ces causes, et que ces causes prouvent la préexistence des faits ; non, je veux parler de la prophétie constatée par l'*accomplissement intégral* des faits prédits. Eh bien ! ouvrez la bibliothèque du magnétisme, vous y lirez un grand nombre de ces faits qui ne laissent aucun doute sur la préexistence de leur cause. Cette préexistence est vue par les lucides, bien des années avant sa manifestation terrestre. J'ai moi-même connu d'avance et vérifié des naissances d'êtres dans les conditions annoncées avant que les procréateurs matériels de ces êtres ne le connussent dans ce but.

J'ai obtenu des renseignements, des mois et des années à l'avance, sur la manifestation de choses, et sur des paroles même, qui devaient être pro-

noncées dans une circonstance donnée; *cela s'est trouvé exact.* Comme j'attache un très-grand prix à ces faits, vu qu'ils sont la preuve irréfutable de la vibration éternelle des faits, ainsi que la marche présente des globes est la preuve de leur marche antérieure, j'ai été forcé d'admettre, par des études soutenues et directes, la vérité de cette proposition; jen ai entretenu mes lecteurs dans mes autres ouvrages; qui lira ces ouvrages ne pourra douter de cette vérité, et qui l'étudiera par lui-même avec le secours de lucides en doutera encore moins.

Je dis donc que la préexistence d'un être à son apparition sur la terre tente d'annuler la proposition d'une création permanente, et, par conséquent, établit la preuve de l'immortalité antérieure, sans rattacher en quoi que ce soit cette immortalité à une question de temps quelconque.

Je dis également qu'il y a une suite d'existence après celle dont nous jouissons actuellement, sans m'occuper si elle est éternelle ou non. Je regarde la définition du mot éternité comme un point anguleux, disposé de manière à disjoindre toute étude métaphysique.

Si j'ai existé avant et que j'existe après mon état matériel, je ne peux le faire qu'individualisé, comme je l'ai dit, et cela *quelque part.* Ce quelque part est les lieux ou les états décrits par nos lucides, à n'en pouvoir douter.

Je répète que la vibration permanente de faits accomplis depuis des siècles, faits vus par nos lucides comme étant en vibration au présent, détruit à tout jamais les propositions d'Hennequin et consorts.

Pour ce qui concerne la question de *temps*, je vous ferai observer que le soleil étant le cadran de la terre, en ayant pour aiguille l'ombre de cette dernière, dessine seul ce que nous nommons le temps; et le temps ainsi créé demande des divisions, desquelles découlent des nombres. Il n'en peut être ainsi dans un lieu ou dans un Etat dont la lumière ne peut former d'ombre faute de corps qu'elle ne pénètre pas; par conséquent, une lumière permanente, ne pouvant être divisible, enlève chez les êtres qui vivent dans son sein toute idée des nombres qui constitue la divisibilité de la lumière terrestre. Pour preuve de cette proposition, demandez-vous comment vous pourriez assigner une date au fait que vous auriez accompli, si vous n'aviez pas de représentatif conventionnel quelconque, comme ceux que nous avons sur la terre par les évolutions des astres? Vous ne pourriez que dire, telle chose a suivi telle autre, sans préciser quand, sans même avoir, par conséquent, aucune notion de l'éternité; eh bien! voilà l'état de l'*homme-esprit*, état qu'on peut connaître en étudiant avec persévérance les propositions que

j'ai faites sur ce sujet, jusqu'à ce jour, dans mes ouvrages.

Il en est de même pour la pondérabilité de la matière, cette prétendue pondérabilité n'existe pas plus pour le lucide que pour l'*homme-esprit*, puisqu'ils peuvent voir chacun le moindre interstice de cette *agglomération corpusculaire*, et qu'ils peuvent même la pénétrer en tous les sens, comme nous pénétrons dans une cavité quelconque.

Si nous sommes dans notre droit en leur cassant le nez contre la borne qui nous fait résistance pour leur en prouver la ténuité, ils sont dans le leur, en nous laissant morfondre à la porte de cette matière, dont ils nous décrivent, plutôt à notre honte qu'à notre savoir, toutes les merveilles internes... Si nous leur cassons le nez contre nos bornes, nous cassons également le nôtre contre les portes de leur domaine. Ayant raison chacun dans nos appréciations, de par les faits, le lucide a le même droit que nous, et nous devons dire avec humilité : *je ne sais lequel des deux est le plus ou le moins dans le vrai!*

L'ÉTAT TERRESTRE comporte donc la nécessité d'un *temps* avec ses divisions.

De lieux avec des espaces.

D'un raisonnement avec des exigences... Il y a pour cet état un *avant*, un *présent* et un *après*. Il y a également des manifestations appropriées par

des formes ou des raisonnements aux certitudes qui font le fond de cet état.

L'ÉTAT SPIRITUEL comporte une nécessité contraire, en ce qu'il ne possède pas de *temps* ; temps qui ne peut exister là où manquent les moyens de l'apprécier... qu'il n'a pas d'*espaces*, vu que celui qui EST EN TOUT CE QU'IL PENSE peut s'en passer ; mais il possède, comme l'état matériel, une succession permanente de formes et de sensations pour l'être qui y est soumis, ce qui détermine pour cet être des certitudes égales à celles qu'il a dans le premier état.

Devant cette dualité de manières d'être, tout penseur non enthousiaste pour l'une et l'autre ne peut que dire, la vie de tout ce qui existe, n'est qu'une vaste bibliothèque de pensées sans cesse en vibration. Bibliothèque dans laquelle l'âme humaine erre, s'arrêtant plus ou moins longtemps devant les rayons qui la garnissent. Cette âme éprouve à chaque pose qu'elle y fait des sensations relatives aux groupes de pensées qu'elle y étudie et dans lesquelles elle se complaît. Cette âme rapporte tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle sent à ces mêmes pensées ; vient-elle à sortir du domaine de l'un de ces rayons et à rentrer dans un autre, elle voit et sent autrement, ce qui lui fait nier sans cesse ce qu'elle affirme et approuver constamment ce qu'elle nie. Le MOI et la VIE de tout être ne sont généra-

lement que le SOUVENIR des choses soudé aux choses présentes et aux choses de l'avenir. Je le répète, CE N'EST QU'UNE PENSÉE QUI EN OBSERVE UNE AUTRE.

La corporéité des formes n'est également qu'au moment où elle est observée ou SENTIE.

Logiquement pensant, toute substance est là où elle procure une sensation.

Toute sensation est légitimée par l'accusation de l'être qui l'accuse.

Donc, la terre EST parce que je sens présentement qu'elle me supporte, et le ciel EST, parce que je sens qu'il m'inspire !... Sont-ils plus l'un que l'autre ? Le fait de la sensation que j'éprouve en ce moment me prouve qu'ils sont *l'un l'autre* une UNITÉ que je perçois sous des apparences en rapport avec l'état dans lequel je me trouve.

Je vous répondrai encore, peu nous importe que les globes que nous voyons soient peuplés éternellement par l'homme, puisque nous ne les connaissons que douze heures sur vingt-quatre, et qu'au moment où nous les observons, et puisque au pis ou au *mieux aller*, dans un temps donné, les âmes des uns pourraient s'incarner sur les autres, ce qui pour lors n'offrirait pas de disette à aucun.

Peu nous importe l'étendue du ciel que nous voyons, puisque cette étendue est en rapport avec notre manière de la voir et dépend des moyens

d'optiques dont nous disposons à cet effet, puisque enfin elle n'est pas la même pour tous, ni à minuit qu'à midi...qu'avons-nous besoin de porter notre vue aussi loin, *selon nous*, puisque nous pouvons voir des espaces plus immenses encore dans l'état de notre sommeil naturel ou artificiel?...N'avons-nous pas toutes ces choses en nous? N'est-ce pas dans le domaine de cette *daguerréotypie* que la science officielle veut classer les vues des lucides et des voyants de tout ordre?... Ne nous rendons donc pas dépendants de l'étendue, du volume et de la ténuité des choses pour en admettre l'existence. Du petit au grand, il n'y a que la manière d'apprécier; la certitude et la négation ne sont séparées que par la manière de sentir.

De tous les systèmes religieux et philosophiques, le meilleur est celui qui n'est pas imposé.

Le meilleur des révélateurs est celui qui fait le moins de dupes.

Swedenborg a pu dire de très-bonnes vérités et commettre de graves erreurs.

J'ai pu moi-même écrire des choses très-sensées et des choses très-bêtes.

Qui, en toutes sciences, étudie n'est pas maître ;
Qui est maître, selon les hommes, N'EST PAS DIEU.

ALP. CAHAGNET.

CROYANCES SPIRITUALISTES.

Le numéro du 9 octobre 1855, du *Journal du Magnétisme*, contient un curieux article sur des expériences faites chez M. Clever de Maldigny, chirurgien au 1er bataillon de la gendarmerie d'élite de Paris, dans lequel il est raconté qu'au moyen d'un médium on a obtenu la signature de Balzac, signature qui a été reconnue identique à celle de ce savant publiciste lorsqu'il était encore sur la terre. M. Clever de Maldigny est entré dans la voie du spiritualisme, d'après une apparition que nous lui avons donnée dans le temps. Plus heureux et, sans doute, mieux disposé que M. Gasparin, ce monsieur entra en relation avec nous d'une manière trop franche pour n'avoir pas été convaincu par ce qu'il vit à la maison. Si nous n'avons pas publié plutôt la relation de cette séance, c'est que ce monsieur désirait garder l'incognito ; mais, puisqu'en ce jour il trouve bon de se laisser nommer publiquement, nous pensons qu'il ne trouvera pas mauvais le peu de mots que nous allons dire à son égard.

Lorsque M. Clever de Maldigny nous demanda la séance précitée, il le fit à peu près ainsi qu'il suit : « Ayant lu vos *Arcanes*, étudiant le

magnétisme à l'école Du Potet depuis près d'un an, j'ai formé le projet de venir vous demander une preuve de vos propositions, par une apparition, sur la possibilité d'entrer en rapport avec les décédés. Je dois vous avouer à l'avance que je ne crois pas à cette possibilité de relations; mais, en même temps, je dois vous affirmer que je suis un homme d'honneur, et que ma démarche auprès de vous est toute d'étude; n'ayez donc aucune appréhension à mon égard; j'étudie et je respecte toutes les croyances. » Une longue conversation suivit cette ouverture; nous avions affaire à un disciple de M. Comte, positiviste, et nous devons avouer que ce sont les seuls hommes que nous avons rencontrés, dont les arguments, contre nos propositions, ont quelque chance de valeur. L'apparition demandée fut on ne peut mieux réussie. Trois révélations surprirent M. Clever de Maldigny, vu que ce monsieur croyait à une lecture de pensées, ce furent celle d'une certaine manière d'arranger ses cheveux que la personne apparue avait à de rares intervalles, le son de sa voix et un bouquet de violette qu'elle tenait à la main; la séance terminée, notre discussion recommença; ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes ce studieux penseur se lever, nous serrer la main avec affection et nous dire ces mots : « Permettez-moi, monsieur, de me retirer, afin de conserver ma liberté d'ap-

préciation. » Le lendemain, je reçus la lettre suivante :

Paris, le 27 octobre 1853.

Monsieur,

Depuis notre séance d'hier, j'ai beaucoup réfléchi sur ce qui s'y est passé, et certaines assertions de votre somnambule m'ont remis en mémoire une opinion magnétologique, contemporaine, dont vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir communication, si tant est que vous l'ignoriez encore.

Lorsque votre loisir vous le permettra, j'irai vous la communiquer et nous en causerons ensemble.

J'attendrai pour cela un mot de vous, qui m'apprenne le jour et l'heure favorables.

J'ai l'honneur de vous saluer bien parfaitement.

Votre dévoué,

CLEVER DE MALDIGNY.

Deux ou trois jours après la réception de cette lettre, nous eûmes une nouvelle visite de ce monsieur, dans laquelle il ne s'agissait plus pour nous de lui donner de nouvelles preuves de nos propositions, mais bien d'entendre le récit suivant :

« Rentré chez moi sous l'impression de l'apparition que vous m'avez donnée, ainsi que des observations que vous m'avez soumises, je fus assez

heureux pour me trouver en rapport avec un médium auquel je ne croyais pas plus qu'à ce que votre lucide m'avait dit, mais que je voulus mettre à l'épreuve ; pensez, monsieur, quel fut mon étonnement d'entendre dire à ce médium tout ce qui s'était passé entre nous, et de m'expliquer le mystère du bouquet de violettes que la décédée demandée tenait à la main. Ce médium me rappela que ce bouquet avait été déposé par moi-même l'avant-veille de cette apparition sur la tombe de celle que je regrette jour et nuit. Je questionnai sur vous-même et sur vos études, voici ce qui m'a été répondu à ce sujet. M. Clever de Maldigny nous lut aussitôt six grandes pages de détails concernant nos études, les erreurs et les vérités qu'elles contiennent, etc. Je n'en fus pas quitte à si peu de frais, continua ce monsieur, mais des coups très-violents furent frappés sur les portes de mon armoire, au point que je craignis un moment les voir voler en éclats. Je viens donc auprès de vous, monsieur Cahagnet, pour vous remercier de votre obligeance à mon égard, et vous annoncer que j'ai totalement déserté mes études positivistes pour entrer franchement dans les vôtres. Je voudrais pouvoir vous autoriser à rendre publique cette déclaration ; car, je vous le répète, je suis un homme d'honneur ; mais ma position exige plus de retenue. Prenez note aujourd'hui que je suis un des vôtres,

et que ma bibliothèque est à votre service. Venez me voir, je vous recevrai avec plaisir. »

Voici, aussi exactement que possible, ce qui s'est passé entre cet honorable savant et nous; nous devons donc nous réjouir de pouvoir féliciter ce monsieur du courage qu'il a mis à continuer publiquement ce genre d'expériences.

Nous nous trouvons aujourd'hui honoré d'une non moins heureuse inscription sur la liste des étudiants spiritualistes, qui est celle qu'on va lire. Le savant qui nous a adressé cette profession de foi ne peut, vu sa haute position scientifique, l'appuyer de son nom; mais nous pouvons affirmer que ce nom n'est point inconnu à toute la presse scientifique française, et nous dirons même européenne. Ce n'est pas seulement un savant magnétiste qui va parler, mais un savant en toutes sciences, estimé de tous les amateurs du progrès, ainsi que béni du pauvre prolétaire, par la constance qu'il met dans ses recherches à alléger ses dépenses domestiques.

ALP. CAHAGNET.

CE QUE C'EST QUE LE MONDE SPIRITUEL

(Feuilleton dont la reproduction est permise.)

Il est évidemment contradictoire d'admettre que l'homme a une âme, un esprit immortel, et

de nier l'existence des esprits, de croire à une autre vie, à un autre monde, et de nier les relations que l'esprit peut avoir avec cet autre monde et les esprits qui l'habitent. Il est contradictoire de reconnaître et d'évoquer l'Esprit saint, et d'interdire tout commerce avec les esprits en général, sous prétexte qu'il n'y en a pas ou qu'il n'y en a que de mauvais. C'est comme si on interdisait le commerce avec les hommes qui sont des esprits incarnés, sous prétexte qu'il y en a beaucoup de mauvais et que pas un ne peut vous donner de bons conseils.

N'est-il pas plus raisonnable d'admettre que quand notre esprit n'est pas occupé à faire manœuvrer le corps auquel il est attaché, il jouit de la même liberté que les esprits désincarnés, et qu'il communique avec eux de pair à compagnon, puisqu'il est de la même nature, et doit les rejoindre un jour. Ainsi dans le rêve, l'esprit en congé profite de l'engourdissement du corps pour aller fraterniser avec les habitants du monde extérieur qui ne diffère pas autant qu'on le croit de celui-ci, car c'est à peu près le même, moins la matière, et encore, l'apparence de la matière peut-elle causer, dans le royaume des esprits où tout n'est qu'apparence, des conflits analogues à ceux d'ici bas. Qui n'a pas entendu dans son demi-sommeil des bribes de conversations, des querelles, des interpellations,

des bruits, des causeries dans un lieu voisin, entre gens qu'on ne connaît pas et qui s'évanouissent au réveil? Du moment où l'assoupissement vous gagne, où le corps ne sent plus *son soi*, comme dirait M. Cousin, nous entrons en communication avec les esprits; c'est absolument comme si nous avions l'oreille à la *chatière* du monde extérieur; il arrive même à bien des gens de s'entendre appeler par leur nom à plusieurs reprises, par une voix connue qui souvent nous réveille en sursaut; alors la *chatière* ou l'*œil-de-bœuf* se ferme; on se rappelle parfois quelques mots, quelques formes; par exemple, une jolie figure de femme qui se change à vue d'œil en vieille figure grimaçante *qui desinit in piscem*, comme si elle avait voulu se montrer à nous dans toutes les phases de son existence, *dissolving wens*. Voilà un nouveau progrès à faire par la photographie, des portraits qui vieillissent à vue d'œil; vous voyez passer des figures d'esprits comme vous voyez passer des individus dans la rue quand vous regardez par la fenêtre. Le monde des esprits ne paraît pas être infiniment plus spirituel que le nôtre; il y a même autant de brutes et d'imbéciles là-haut qu'ici bas, puisque c'est la même rocaille humaine qui a passé l'arme à gauche, et déserté de son corps pour s'engager dans les voltigeurs et les zéphirs du monde imaginaire. Quand ils trouvent une occasion de nous mystifier,

en entrant dans un somnambule, une table ou un panier, ils ne s'en font pas faute; quelquefois, c'est un esprit raisonnable ou médicâtre qui vous fait de la morale ou de la médecine; mais, quand ledit esprit s'est retiré, table et somnambule ne conservent pas le moindre souvenir de ce qu'elles ont dit ou écrit sous sa dictée, preuve qu'il y a une tierce personne en jeu, comme dit le comte de Richemont.

On se fait une trop haute idée des esprits; il n'y a pas plus de différence entre eux et nous qu'entre la chenille et le papillon; c'est toujours la même bête, sauf la forme et le milieu dans lequel elle prend ses ébats. Le papillon n'a pas plus d'intelligence que la chenille, et ceux qui lui prêteraient celle d'un ange seraient dans l'erreur. Il voit un peu plus loin, son rayon s'est agrandi; il sait quelque chose de plus qu'à l'état de chenille; c'est exactement la différence qu'il y a entre l'esprit incarné et l'esprit désincarné.

Quant à reconnaître l'avenir et Dieu, les esprits en sont aux conjectures comme nous; et ceux qui font les prophètes se gaussent d'autant plus volontiers de nous qu'ils ont à faire à des gens plus crédules; cela les amuse là-haut comme cela les amusait ici-bas.

Je dis là-haut, c'est un terme impropre, car il n'y a ni haut ni bas pour eux, ni espace entre

eux et nous. Les esprits sortis de leurs corps n'en ont pas plus de souci que le cousin de sa gaîne.

Il y a réellement des esprits qui nous inspirent; tous les poètes anciens commençaient par les invoquer sous le nom d'Apollon ou des muses, preuve qu'ils avaient plus de confiance que nous dans leur existence.

Socrate évoquait son démon et tombait en somnambulisme pour causer avec lui; bien des gens en feraient autant s'ils étaient plus avancés dans la vertu. Ceux qui n'ont que de mauvais esprits n'en méritent pas d'autres; ils ne doivent pas s'en vanter. Comme il y a bon nombre de chenilles qui ne croient pas qu'elles deviendront papillons, il y a aussi beaueoup de bipèdes si matériels qu'ils ne croient pas pouvoir devenir des esprits; — d'accord, mais il y a esprit et esprit comme il y a fagot et fagot; ils deviendront des esprits lourds, des esprits médiocres, des esprits pointus ou obtus, comme ils le sont sur la terre. Il n'y aura rien de changé pour eux, si ce n'est qu'ils ne pourront plus assister en ruminant à leur digestion quotidienne.

L'esprit qui conduit ma plume me dit que ces lignes sont ce qui a été écrit jusqu'ici de plus vrai sur les esprits.

Tant que l'homme sent son corps, l'esprit ne le quitte pas; quand l'assoupissement commence,

l'esprit va et vient de la chatière ou de l'œil-de-bœuf au corps ; il jette un regard ou prête l'oreille au monde extérieur, saisit parfois un mot, voit passer quelques formes et rentre dans sa gaîne matérielle au moindre sursaut. Mais quand le corps est bien insensibilisé par le sommeil naturel ou magnétique, l'esprit assiste plus longtemps à la chatière ou au vasistas ; il voit les campagnes du monde fantasmatique, formes confuses, indécises, tourbillonnantes, comme celles qu'on aperçoit le soir en chemin de fer ; puis une figure, un groupe humain qui s'évanouissent de même ; ce sont là les esprits, les vrais esprits qui vous regardent ou ne vous regardent pas plus que les passants ordinaires. La preuve que ce sont bien là des êtres en dehors de votre création, c'est qu'après les avoir vu passer, vous ne pouvez plus les rappeler, les recréer, et quand il s'en présente d'autres, c'est indépendamment de votre volonté. On peut dire que notre esprit est en voyage, car il voit sans cesse des contrées, des objets et des individus nouveaux. Quelquefois, ce sont des sites et des monuments parfaitement éclairés ; d'autres fois, ce sont des formes confuses et sombres ou de véritables déserts où il est rare de rencontrer un être vivant ; d'autres fois encore, ce sont des intérieurs et des murs tapissés d'arabesques singuliers comme nos papiers de tenture.

Les somnambules passent par toutes les alternatives de crépuscule, de jour et de nuit pendant qu'on les tient endormis. C'est en vain que vous les interrogez durant ces éclipses, ils ne répondent pas ou répondent au hasard, et les incrédules de triompher. Les magnétistes qui connaissent leur état, feront bien de laisser pleine liberté à leurs sujets en leur inculquant l'habitude de ne parler que quand ils verront bien, ce qui est facile à obtenir par l'opération du rappel.

On nous dira : votre monde spirituel est un monde imaginaire ; nous en convenons, mais le monde imaginaire n'en existe pas moins et chacun en possède un spécimen en soi. Notre esprit jouit du rêve comme notre corps de la réalité. La satisfaction est la même pour ces deux entêtés. Le monde imaginaire est donc un monde réel pour notre esprit.

Dieu n'a pas tant séparé qu'on le croit le monde matériel du monde spirituel, car nous vivons autant dans l'un que dans l'autre et nous ne serons pas si dépaysés qu'on le suppose, après avoir passé la frontière qui les sépare. C'est à tort qu'on s'afflige tant des apprêts du départ ; ce voyage nous fera rejoindre d'autres amis souvent plus nombreux et plus chers que ceux que nous quitterons ; *car la tombe n'est qu'une porte ouverte sur l'éternité.*

Mais ces esprits étrangers, comment viennent-ils se manifester à nous?

Précisément comme le fait notre propre esprit, quand il rentre dans son logis au moment du réveil; c'est une sentinelle qui relève l'autre. Ainsi, le somnambule bien endormi est un étui vide de son esprit, un autre esprit s'en empare et le fait manœuvrer, parler, écrire et penser d'après ses facultés, qui n'ont souvent rien de commun avec celles de l'esprit du sujet, lequel ne se rappelle de rien quand son esprit lui revient et que l'autre s'en va ; ce qui explique comment l'esprit d'emprunt parle souvent à la troisième personne de l'autre.

Les magnétiseurs me comprendront, mais les profanes ne verront que du galimathias double dans nos explications pourtant si terre-à-terre et si claires. La table ou le somnambule sont tout un, un esprit étranger les anime l'un et l'autre, mais les *médiums* sont plus aisés à comprendre, il faut s'en tenir aux *médiums*, chercher des *médiums*.

On ne peut pas obtenir grand'chose sans eux; mais, dans aucun cas, nous ne devons faire abstraction de notre raison et de notre jugement, sous peine d'être mystifié par les esprits farceurs qui ont exactement les mêmes défauts et les mêmes qualités, après qu'avant, en-deçà comme au-delà de la frontière.

Les médecins ont nommé *hallucinations*, les

apparitions qui surviennent dans certaines maladies, mais ce sont bien là des esprits et non des créations de la fantaisie, comme ils le supposent gratuitement et sans preuves. Il faut avoir assisté comme nous aux dernières crises d'une jeune phtisique pour être convaincu de la réalité de ces apparitions qui ne laissaient aucun souvenir au réveil. Jamais rien de plus dramatique n'a été mimé par le meilleur acteur.

— Non, non! tu ne l'auras pas! s'écriait-elle en serrant son enfant sur son cœur; ma mère me fait signe de la suivre; elle veut prendre mon enfant!

Elle se dressait debout comme un ressort, et poussant un cri navrant, elle retombait anéantie sur son lit, dormait pendant une heure, puis se réveillait calme et tranquille, s'arrangeait une robe pour le bal, faisait des projets de voyage en Italie, et quelques heures après, le même drame épouvantable recommençait. Hélas! tous ces appels de sa mère morte depuis deux mois, ont eu leur dénoûment fatal dans l'année; grand-père, père, mère, fille, petite fille, gendre et frère, sont morts à peu de sémaines d'intervalle et sous nos yeux.

Dans le monde des esprits, il n'y a pas de bêtes; du moins, nous n'y en avons jamais vu, cela s'explique : les animaux n'ont pas d'âme; en voilà une preuve métaphysique, au moins.

On ne mange pas, on ne boit pas dans le monde des esprits ; on n'y fait rien enfin de ce qui concerne les besoins du corps, parce qu'il n'y a plus qu'à satisfaire ceux de l'esprit, telles que la méditation, la contemplation, la conversation, l'adoration des œuvres du Créateur, ou le contraire pour les esprits pervertis, endurcis, pendant leur passage sur la terre ; l'incarnation étant une épreuve dont beaucoup d'esprits ne savent pas profiter. Nous dirons un jour comment les esprits se créent et s'augmentent à l'infini.

Les esprits perfectibles se parent, s'élèvent, et les esprits bruts s'assourdissent et descendent comme la lie au fond du vase ; le départ s'opère d'après les lois naturelles et immuables, et chacun prend librement sa place dans le milieu qui lui convient. On n'a pas besoin de chasser les galériens de la société des académiciens et des sages, ils s'en vont naturellement et de préférence parmi les forçats, comme un ouvrier déserte un gala diplomatique pour aller à la guinguette.

Les maladies du corps sont inconnues ; celles de l'esprit subsistent dans le monde imaginaire.

Il y a des esprits moroses, splénatiques, sérieux ou gais jusqu'à la folie ; il y a même des fous complets, qui déraisonnent quand on les interroge, et font gambader les tables à tort et à travers jusqu'à blesser les assistants. Il y a enfin tout ce qui tient

de loin ou de près à la vie spirituelle et qui peut l'entretenir : campagnes, verdure, lacs, mer et ciel, mais pas de chemins de fer, pas de télégraphes, pas de moulins à vent ni à vapeur, et pas un seul restaurateur. C'est triste, direz-vous, mais c'est propre et beau ; les voyages de longs cours y sont très-aisés ; on n'a pas à craindre la pluie, le vent, la faim, le froid et les voleurs. C'est un vrai paradis ; il me tarde d'y aller pour échapper aux tuiles des singes grimpés sur la gouttière.

UN AMATEUR DU MONDE SPIRITUEL.

RÉPONSE A L'AUTEUR DE LA PROFESSION DE FOI PRÉCÉDENTE.

Frère en Dieu,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi en, je ne dirai pas m'honorant d'un titre que je ne mérite en aucune façon, mais en me prouvant que les études auxquelles je me livre avec une certaine persévérance depuis dix années (plus spécialement) ont été appréciées par vous et ont déterminé votre foi à une croyance qu'il est si doux pour l'homme de posséder, et qu'il est si précieux pour l'étudiant d'épurer jusqu'au point mathématique. Depuis bien longtemps, je vous regardais de loin ; mais la distance qui nous sépare scientifiquement

est si grande ; je suis si peu et vous êtes tant, que je n'osais espérer entrer en rapport un jour avec vous. Je m'accuse de manquer de ce qui produit l'homme dans ce monde de relations, basées sur l'insinuation et la petitesse des uns, et la fierté et la grandeur des autres ; ce n'est pas que j'en aurais retiré un profit que je n'envie nullement ; mais nos études se seraient plus étendues, et la quantité des hommes heureux de les connaître eût été plus grande. Né dans une position obscure, sachant à peine écrire mes pensées, insouciant sur tout ce qui tente les hommes, je me suis trouvé malgré moi lancé dans une carrière qui m'a été très-pénible à parcourir. Entouré en premier lieu par des écrivains qui, loin de m'aider dans ce rude labeur, m'ont fréquenté pour écrêmer, dirai-je, mes propositions et en faire plus tard des sujets de publications dans lesquelles ils ont oublié jusqu'à mon nom ; je suis devenu méfiant et très-mécontent de cette manière d'agir. En correspondance avec des personnages de première élévation qui suçaient dans ma correspondance privée des franchises que je ne pouvais livrer à la publicité, où mille et un noms m'ont été donnés par un public *mal pensant*, j'ai vu avec regret que j'alimentais chez des égoïstes des pensées consolantes, qu'ils se seraient bien gardé de répandre dans leur cercle intime ; j'ai cru reconnaître qu'il fallait

posséder un nom pour entrer en tous lieux. N'en possédant aucun, je suis resté à mon établi, ma plume d'un côté et mes outils de l'autre : ma sueur me sert d'encre et mes veilles paient l'imprimeur. Les hommes penseront et diront de moi ce qu'ils voudront ; si je les aimais moins, je ne leur aurais pas fait le sacrifice de ma santé, de ma réputation et de ma bourse. Je n'avais pas davantage à leur offrir, puisse Dieu bénir cette offrande et la faire peser de quelque poids dans ce que je lui dois pour mes égarements passés à son égard.

Je vous remercie donc, mon bon f...., d'avoir choisi mon petit périodique pour y insérer votre foi aux études spiritualistes et m'avoir relevé dans votre esprit, de votre premier jugement à mon égard. J'accepte de tout cœur le deuxième et je me plais à le mettre en avant dans toutes mes publications, où j'avertis sans cesse le lecteur qu'il ne lise tout ce que j'écris qu'à titre de *propositions*. Si vous m'avez lu jusqu'à ce jour, vous avez dû remarquer que je restreins à chaque fin d'ouvrage les révélations qui m'ont été faites et que j'en forme des groupes de propositions qui me paraissent être plus ou moins admissibles. Pensez combien il m'a été doux de lire dans votre lettre toutes celles que vous faites vous-même, vu qu'elles sont la confirmation des miennes. Ah ! vous êtes allé loin, bien loin dans cette profession de foi ; que ne rencon-

trai-je cette hauteur d'études chez tous ceux qui traitent de ces questions ! Mais non, j'ose le dire, puisque j'ose tout dire *sans orgueil*, aucun ouvrage, depuis que j'ai publié les *Arcanes*, n'est entré dans la voie que vous avez parcourue et ne contient une seule des observations que vous y avez faites. Je n'ai donc rien à vous faire remarquer de plus à une seule de vos propositions qu'à une autre, qu'on nous accorde la véracité de cette simple lettre, une ère nouvelle de dignes et respectables études s'ouvre devant l'homme et le replace sur le siége où Dieu l'avait posé, dont une *somnolence* de pensées l'a fait tomber.

Je possède dans mes manuscrits un quatrième volume des *Arcanes*, qui, je le pense, est appelé à jeter sur moi une plus grande somme encore d'ironie, s'il ne me réhabilite pas dans l'esprit des hommes scientifiques. J'ai désiré y traiter *superficiellement* d'astronomie au point de vue des questions restées pendantes dans cette école, soit sur la cause des différences des marées? d'où proviennent les vents ? qu'est le Nord? qui produit la chaleur? de l'électricité, de l'anatomie vivante du corps humain, de métaphysique, de spiritualisme, enfin, de centaines de questions plus ou moins intéressantes pour tout le monde. Ce sont des esprits ayant sur la terre les affections de ces études qui ont révélé ces choses à un nouveau lucide que j'ai

formé et qui est d'une rare logique. Baillière ne fait rien imprimer en ce moment, il ne peut par conséquent m'acheter ce manuscrit. Habitué à faire imprimer moi-même, je me trouve gêné depuis quelques dépenses que j'ai faites dans d'autres vues, le peu de confiance que j'ai dans les événements qui se préparent me force à retarder cette publication. Je le regrette, car j'aime mieux la fin que le commencement en ces choses, et je serais fâché de rejoindre mes f... du monde spirituel avant d'avant d'avoir donné aux hommes ce joyau de leur générosité.

Excusez, f..., tout ce long bavardage qu'a entraîné le besoin, je me sens de vous dire merci, et croyez que ma petite publication est ouverte pour tout ce qui sortira de votre plume, comme mon cœur est ouvert aux bonnes pensées que le vôtre lui adressera. Dans cet espoir, je vous serre cordialement la main et suis votre tout dévoué

ALP. CAHAGNET.

7 février 1856.

APPARITIONS.

Angers, le 13 juillet 1853.

Mon cher monsieur Cahagnet,

Heureusement de retour de Paris, et rendu à mes occupations de cabinet et à mes pinceaux,

pour me reposer la vue, je vais rassembler ici une partie de ce qui a si bien rempli la séance du 2 juillet courant, que vous avez bien voulu m'accorder. J'ai réuni sur mon portefeuille tous les détails dans lesquels nous sommes entrés, et je vais les reproduire ci-après le plus fidèlement possible. Vous verrez plus loin pourquoi j'établis des numéros d'ordre.

Mlle Henriette Bernault, ma belle-sœur, appelée.

1. — *Signalement physique.* — Je l'ai trouvé de la plus parfaite exactitude. Toutefois, madame Adèle lui a vu le teint clair et elle avait la peau un peu brune; mais une maladie de plusieurs années a dû lui donner un teint pâle. L'âge a été un peu forcé; mais elle a été quatre ans malade.

2. — *Signalement moral.* — Elle était en effet très-bonne, mais très-vive; elle avait la réplique prompte.

3. — *Signalement intellectuel.* — Oui, elle avait de l'esprit, de la facilité d'élocution. Madame Adèle dit qu'elle la voit entourée de livres; qu'elle a dû les aimer, sans que ce fussent précisément des livres très-sérieux. Cela est encore très-exact. Du reste elle s'occupait quelquefois de poésies légères.

4. — Elle ne se souvient pas de l'année de sa mort. Elle croit que c'est peu avant 1846. Je croyais que c'était au commencement de 1847.

De retour ici, j'ai reconnu que c'était en novembre 1842.

5. — Elle est heureuse, au 2e rayon ; son père, excellent homme, bon père, bon époux et pieux, est bien placé ; sa mère est moins élevée, et j'ai dû le croire facilement.

Quelqu'un qui fut chanoine, et qui donnait lieu à la critique, serait dans les *ténèbres*.

Si l'on m'avait demandé ma pensée sur la place qu'il doit occuper aujourd'hui, j'aurais répondu d'une manière analogue à ce qu'a dit ma belle-sœur.

6. — Je lui ai fait parler d'une tante, du côté paternel, sans la nommer, ayant été sur terre, dans une condition qui n'est pas ordinaire. Elle a répondu : « C'est la religieuse. — Avait-elle un titre spécial dans son couvent ? — Oui, elle était supérieure. — Comment nommait-on ce couvent ? — Madame Adèle dit qu'elle paraît chercher à rappeler ses souvenirs ; elle articule la désinence *tion*, sans trouver le véritable nom. Je lui fais demander si ce n'est pas *visitation* : elle répond que c'est précisément cela, qu'elle se le rappelle très-bien maintenant ; ce qui était vrai, comme tout le reste.

— Quel était le caractère de cette tante ? N'était-elle pas maussade ? — Elle était d'une douceur angélique » ; ce qui est encore très-vrai.

8. — Voit-elle souvent ses frères ? — Elle en a deux qu'elle aime beaucoup.

9. — Quels sont leurs noms ? — Jules et Henri. — Ce nom de Jules m'a frappé, parce que je ne lui ai jamais connu de frère de ce nom. J'expliquerai cela à la fin de ces détails.

10. — Je lui ai parlé de son frère, saint Phare, mort d'un accident. Elle croit qu'il s'est noyé ; mais, sur terre, elle ne se le rappelait pas, parce qu'elle était trop jeune quand il est mort. Elle était alors à vingt lieues de lui, et, dans la maison, on évitait toujours de parler de cet événement. Un pistolet, faisant explosion dans sa poche, lui a ouvert le ventre.

10 *bis*. — Je lui fais demander si c'est elle qui m'a donné plusieurs fois signe de présence la nuit, l'année dernière, de différentes manières, soit par des craquements formidables dans ma couchette, douze fois de suite, par secousses aussi répétées du matelas supérieur, soit par des apparitions lumineuses, une fois entr'autres avec une autre femme, une voix claire et sonore disant : « Henriette et sa sœur ; soit par un souffle froid sur le front, plusieurs fois répété, soit, enfin, par un rêve, pour me réveiller et pour que je pusse secourir sa sœur, ma pauvre femme, qui était bien malade sur son lit, sans vouloir m'éveiller. Elle répondit affirmativement.

11. — Je lui fais demander ce qu'elle pense de son beau-frère *de Prat* : elle répond qu'il était extrêmement vif, mais que ses emportements passaient comme l'éclair, et que c'était le meilleur homme du monde, franc, loyal, généreux ; ce qui était très-exact.

12. — Je lui demande encore si j'ai quelque chose de remarquable pour elle avec moi. — Elle répond : « *Un bijou* ; *je crois que c'est une bague.* — Que contient ce bijou ? — *Des cheveux.* — A qui sont-ils ? — *Ce sont les miens*, et elle dit qu'elle voit avec plaisir que je porte ce signe de souvenir. C'était un petit médaillon que j'avais en dessous de ma chemise, qu'on ne pouvait pas voir, et qui contenait en effet son chiffre, fait jadis avec ses cheveux.

13. — Enfin, je lui propose de se manifester à moi le 15 août prochain, à trois heures après midi, dans mon cabinet, que je tiendrai dans l'obscurité la plus profonde. Elle s'y engage, en disant qu'il faudra me mettre en rapport mentalement avec elle pendant huit ou dix jours avant cette époque, et elle dit à madame Adèle que ce sera l'heure des *vêpres*.

14. — Madame Adèle me dit : mais elle n'est pas seule ; je vois avec elle une autre femme, plus grande qu'elle, et le signalement qu'elle m'en donne me fait reconnaître sa sœur, qui l'accom-

pagnait lorsque deux femmes, à l'état de lueur, m'ont apparu la nuit, et qu'une voix à dit : « Henriette et sa sœur. » Mais madame Adèle lui donne de trente à trente-cinq ans, et elle n'en avait, à peu près, que vingt-six quand elle est morte. Je vais encore expliquer la cause de cette différence d'estimation.

15. — Pourriez-vous me dire de quelle maladie elle est morte? — Je lui vois à l'estomac une décomposition de sang, qui est tourné en eau. — En effet, elle est morte hydropique.

Je passe quelques détails qni n'intéressent que moi.

Dans ces sortes de sujets, quand on écrit pour le public comme vous le faites, monsieur, on ne saurait trop répandre de lumière pour faire reconnaître la vérité à des adversaires ou intéressés à la mettre sous le boisseau, ou d'une méfiance que rend coupable la sincérité de l'écrivain. La vôtre ne peut soulever aucun doute ; mais, dans vos expériences, vous ne pouvez rien garantir que d'après l'assurance d'exactitude et les explications des personnes qui évoquent quelques parents. Je vais donc vous faire les observations qui sont ici nécessaires.

Tout d'abord, pour répondre à ces sceptiques incorrigibles, qui pourraient dire : « Etes-vous bien sûr du sommeil magnétique de la somnam-

bule ? » Je dirai que j'ai fait une remarque qui n'a peut-être jamais été faite ; c'est qu'à l'instant où vous l'avez magnétisée, ses yeux se sont renversés, la prunelle descendant tout-à-fait au-dessous de la commissure extérieure des paupières, exactement comme un moribond rend le dernier soupir ; remarque qui me paraît très-essentielle, puisqu'elle établit une certaine analogie avec la fin de notre état physiologique, qui met l'âme en liberté.

Ces sceptiques sont portés à penser que les lucides peuvent puiser leurs réponses dans les pensées des évocateurs, ou en supposant vraie la présence des défunts, que ceux-ci ont la même puissance. Je vais leur fournir la preuve qu'ici ce qui était à ma connaissance n'a influencé en rien les réponses.

Au N° 1, la différence d'âge est de suite justifiée par quatre ans de maladie.

N° 4. — Je croyais que l'année de la mort de ma belle-sœur était au commencement de 1847. Elle a cependant dit qu'elle croyait que c'était en 1846. Elle n'a donc pas répondu suivant ma pensée.

N° 6. — Quand je lui ai demandé le nom du couvent dont sa tante était supérieure, je savais bien que c'était la *Visitation*. Cependant j'ai dû le lui rappeler.

N° 9. — Quand je lui ai demandé quels étaient les noms de ses deux frères avec lesquels elle

aimait à se trouver ; elle a répondu : « Jules et Henri. » Elle avait bien un frère du nom d'*Henri*, mais elle n'a pas pu prendre dans ma pensée le nom de Jules, que je n'ai jamais entendu prononcer dans la famille ; mais elle peut avoir raison. De tous mes beaux-frères, l'aîné n'était jamais nommé que Bernabet. Longtemps prisonnier de guerre, il est mort en 1814, en quittant l'Angleterre. Comme tous les chrétiens, il avait des noms de baptême. Il est assez d'usage que les parents donnent un de leurs prénoms au premier enfant. Or, sa mère s'appelait Julie. Son premier enfant, étant un garçon, elle aura voulu qu'il s'appelât Jules ; de même qu'elle a donné son nom de Julie à son second enfant, qui était une fille ; de même qu'après avoir eu Henri elle a voulu avoir Henriette.

N° 10. — Je savais très-bien que son frère Saint-Phare s'était blessé mortellement avec un pistolet de poche. Si ma pensée avait dû être interrogée par ma sœur ou la lucide, il ne m'aurait pas été répondu comme on le voit sous ce n°.

N° 12. — Lorsque j'ai demandé à ma belle-sœur si j'avais quelque chose de remarquable pour elle, sur moi, elle aurait dû répondre tout de suite : « un médaillon, » si elle avait consulté ma pensée.

N° 14. — Malgré la plupart des réponses con-

formes à la vérité, j'avais quelque crainte qu'un esprit étranger ne se fût présenté sous le nom de ma belle-sœur Henriette, lorsque j'ai entendu avec plaisir Mme Adèle dire : « Mais elle n'est pas seule ; je vois près d'elle une autre femme, plus grande qu'elle, belle femme, grasse, figure ronde, etc. » A son signalement j'ai bien reconnu la malheureuse sœur d'Henriette, morte dans une attaque d'épilepsie à vingt-six ans. Mme Adèle lui donne de trente à trente-cinq ans. Cela n'est pas étonnant, car, soit en raison de sa corpulence ou de sa maladie, qui la vieillissait, lorsque je la vis, peu de mois avant sa mort, je la pris pour une sœur de ma belle-mère.

Enfin il est remarquable qu'ici elle se présente accompagnée de cette même sœur (elle n'en a pas d'autres de mortes), comme dans l'apparition que j'ai mentionnée plus haut, sous le n° 10 *bis*.

J'ai omis de faire remarquer quelque chose d'essentiel sous ce n° 10 *bis*. Ma belle-sœur dit à Mme Adèle qu'elle m'a souvent donné signe de présence, *notamment une fois*, parce qu'étant couché à plat, au-dessous du traversin, j'étais oppressé, et en danger d'apoplexie. Ne sachant pas que ce pût être la cause de l'une des manifestations de ma belle-sœur, ni que je lui dusse cette attention, je n'en ai eu aucune idée ; mais je me rappelle fort bien un réveil insolite, et, perdant

respiration, je dus m'appuyer le dos sur le dossier de mon lit.

Voilà les détails que je me plais à mettre sous vos yeux, avec une sincérité égale à celle que vous mettez dans vos écrits, et qui devraient confondre tous les zoïles qui se mettent à vos trousses, parce qu'ils sentent que, du jour où ils seront forcés de reconnaître l'existence, la présence possible et l'action auprès de nous des Esprits, ils devront briser l'idole de l'athéisme, et s'incliner au nom du Dieu que conçoivent et que vénèrent ceux qui sont des sages, parce qu'ils sont des penseurs.

Je souhaite que cette lettre soit un coup de bélier de plus donné à cette forteresse de l'incrédulité dans laquelle se retranche l'orgueil, la fatuité, et qui doit crouler par la seule puissance des faits. — Votre tâche est glorieuse. Continuez, et à vous le triomphe.

Adieu, mon cher Monsieur Cahagnet,

Votre affectionné,

SALGUES.

APPARITION LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Le 31 octobre 1855, jour de la Toussaint, je venais de donner une séance à une personne, et je me trouvais attendre la femme d'un ami à la-

quelle j'en avais promis une autre ; cette personne n'arrivant pas à l'heure donnée et Adèle étant toujours en sommeil, je crus devoir utiliser cet état par une étude quelconque. Depuis le matin j'étais étourdi par le son des cloches qui semblaient me rappeler que le lendemain était le jour consacré aux morts, aux tendres souvenirs et aux larmes versées à leur intention. Je crus ne pouvoir mieux faire à cette occasion que de prier Adèle d'appeler quelqu'un de ses parents spiritualisés (qu'il y a quelques années elle n'a pas demandés dans ses sommeils), afin de s'informer auprès d'eux de ce qu'on pense au monde spirituel de ce jour consacré par les hommes à ce doux rapprochement. Adèle demanda à cet effet la présence de sa mère ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit son frère Alphonse (cité tome 1er des *Arcanes*) venir auprès d'elle, accompagné du fils de la personne que j'attendais en ce moment. Adèle demanda à son frère ce qu'on pensait du jour des morts au monde spirituel? Il lui répondit : on pense que c'est un *rêve creux* ! Le jeune homme qui l'accompagnait ajouta ces mots : *qui fait au moins penser à nous.*

D... Ce jour ne vous émeut-il pas, comme il émeut les hommes de la terre?

R.., Quelle émotion voulez-vous que nous éprouvions à ce sujet? Éprouveriez-vous une émotion quelconque, en sachant que vous êtes en lieu de

sécurité, bien portant, bien pensant et attendant avec impatience quelqu'un qui est en route pour venir vous voir ?

D... Non ! mais si je voyais cette personne croire ne pouvoir jamais me revoir et pleurer amèrement ma perte présumée, je tâcherais de la consoler, si cela était en mon pouvoir, et de lui prouver que je ne suis nullement perdu pour elle.

R... C'est ce que nous faisons en leur préparant à cet effet une plus belle réception, leurs larmes nous font dire au contraire avec un certain plaisir, comme elle va être surprise à son réveil de nous retrouver et d'entrer en jouissance d'un état et de possessions si riches en douces sensations. Nous regardons la vie terrestre comme un sommeil plus ou moins agité, et nous n'attachons pas plus d'importance à ses agitations qu'une tendre mère n'en attache aux rêves plus ou moins pénibles de son enfant au berceau.

D... Ce sommeil n'est pas de courte durée ?

R... Par l'abstraction du temps, il nous paraît au contraire dans notre état être très-court.

D... Vous ne faites en ce cas aucuns préparatifs au monde spirituel pour ce jour de douleurs terrestres ?

R... Chacun se trouve, selon ses désirs, auprès des siens, et n'en travaille qu'avec plus d'ardeur à leur préparer la surprise dont je vous ai parlé.

Pendant cette courte conversation, la mère du jeune homme apparu avec le frère d'Adèle, entra et fut très-surprise de la présence de son fils auprès de nous. Je priai Adèle de demander à ce jeune homme comment il était venu sans être demandé, et s'il connaissait son frère Alphonse avec lequel il était en ce moment?

R... Ce jeune homme connaît mon frère, vu que nous sommes amis avec son père, mais il savait que nous verrions sa mère aujourd'hui, voilà pourquoi il est venu.

D... Qui lui a dit que tu avais un frère au monde spirituel, comment se sont-ils connus?

R... Mon frère me quitte très-peu. Le fils de notre ami quitte également peu sa mère, il s'est rencontré ici avec mon frère. En leur qualité de jeunes gens, ils ont lié connaissance ensemble, comme ils l'auraient pu faire sur la terre. Ils se fréquentent maintenant et se demandent l'un à l'autre, à l'occasion, des nouvelles de leur famille, comme le feraient sur la terre deux personnes du même pays, qui s'informeraient au loin de leurs parents et de ce qui se passe chez eux. Il en est chez les esprits comme chez les hommes de la terre, on se rencontre, on se connaît, on se fréquente, on se groupe de la même manière.

D... Le fils de mon ami sait donc bien qu'il est spiritualisé?

R... Certainement.

D... Quelles sont ses occupations présentes?

R... Il va souvent auprès la famille de sa femme voir son petit garçon, et vient également à Argenteuil voir ses père et mère... puis il joue la comédie.

Obs. Je dois faire observer que dans le groupe des questions intimes qui lui furent adressées par sa mère, ce jeune homme lui annonça que sa femme, engagée sur un théâtre américain, gagnait 350 fr. par mois. Cette somme paraissait inadmissible auprès de celle minime qu'elle gagnait sur le théâtre du Hâvre; mon ami s'informa auprès de la mère de sa belle-fille, qui demeure à Lyon, du prix que gagnait cette dernière et d'autres particularités que je ne dois pas citer, la réponse confirma en tous points ce qu'avait dit l'esprit apparu.

Ce jeune homme est spiritualisé depuis un an environ, âgé de 24 ans, à la suite d'une phtysie. Doué d'une figure accomplie et d'un talent d'artiste qui promettait de grands succès, il aimait sa profession de comédien avec passion, ce qui fait sans doute qu'il la continue au monde spirituel.

D... Il y a donc des théâtres au monde spirituel?

R... Oui, comme sur la terre.

D... Y avez-vous retrouvé Talma, ou d'autres grands artistes?

R... J'y ai retrouvé celui dont j'avais pris le nom. (Ce nom était Gauthier, et celui véritable de ce jeune homme était Lejeune).

D... Est-ce avec lui que vous êtes engagé?

R... Mon engagement est tout d'agrément et ne comporte pas toutes les dépendances de ceux de la terre. Nous jouons quand cela nous plaît, et ce qui nous convient, nous ne jouons pas en vue de faire jouir le public, mais bien en vue de jouir nous-mêmes de notre jeu.

D... Quel nom porte le théâtre sur lequel vous jouez?

R... PANORAMA TERRESTRE.

D... Quel genre de pièces y représente-t-on?

R... Des sujets terrestres.

D... Est-ce concernant les faits nouveaux dont vous avez été témoin, comme le ferait un voyageur qui apporte parmi nous des nouvelles fraîches de quelque pays lointain?

R... Non, pas du tout! mais nous y représentons les tracas, les douleurs et les appréhensions des hommes de la terre, tant sur leur vie terrestre que sur leur ignorance d'une existence meilleure. Nous les faisons apparaître dans les ténèbres les plus épaisses et passer par degrés dans la lumière. Nous les amenons insensiblement à entrer dans l'état où nous sommes. C'est là l'apothéose, le grand réveil, le triomphe enfin. Ces pauvres hommes sont bien

étonnés et nous procurent des moments de plaisir à ne pouvoir s'en faire une idée. Ce jeune homme joint quelques tableaux à sa narration qui facilitent Adèle à se faire une idée des théâtres spirituels. Cette dernière dit : oh ! si vous voyez cela, comme c'est grandiose, beau et riche de fraîcheur et d'ensemble ! c'est bien autre chose que nos théâtres terrestres ; tout cela se meut à leur volonté, s'étend et se rapetisse de même ; c'est à n'en pas croire ses yeux.

Ce que nous dit Adèle sur la beauté des théâtres et de leurs décors, au monde spirituel, ne m'étonne nullement, vu que j'ai eu l'avantage de voir de mes yeux, (dans les études spirituelles que l'on me fait faire de temps à autre, comme je l'ai déjà dit) de ces théâtres et leur mise en scène. Il me faudrait la plume d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo pour détailler au lecteur l'intérieur d'un théâtre spirituel. Je vais tenter de lui en donner une faible esquisse ; qu'il supplée à mon pauvre style par tout l'enthousiasme de son imagination, il sera encore bien au dessous du réel, je le suppose.

Je me trouvai un matin entrer dans l'état nécessaire à ces vues et je fus conduit par une main invisible dans un théâtre que je sus être à l'instant un théâtre du monde spirituel. Je ne gardai pas connaissance de l'extérieur, mais simplement de l'intérieur. C'était une vaste salle comme je

n'en ai jamais vu de ma vie et comme le Forum de Rome pourrait donner une très-faible idée ; il n'y avait ni premières, ni étages quelconques ; mais un vaste parterre qui, sans exagérer, était bien de la dimension du Champ-de-Mars, à Paris. Des banquettes très-douces, couvertes en velours grenat, se trouvaient étagées suffisamment pour n'être pas gêné par les spectateurs de devant ; elles montaient ainsi jusqu'à extinction. L'on y arrivait par un chemin de ceinture en forme de fer à cheval, d'une très-belle largeur et d'une pente assez douce pour n'avoir pas besoin de marches. Un tapis en velours violet le couvrait dans toute son étendue et était assez soyeux sous les pieds pour les entourer jusqu'aux chevilles, comme le ferait un tapis de mousse. Je ne fis pas attention s'il y avait d'autre passage pour traverser ces banquettes dans leur longueur, ou si elles étaient assez distancées pour permettre un passage aisé. La scène était d'une dimension proportionnée, éclairée par le ciel, Je le pensai d'abord, vu que je ne vis pas de cintre en premier lieu. L'orchestre était en tous lieux et n'était nulle part ; une musique des plus harmonieuses arrivait à temps, par ondées, pour aider au développement du jeu des acteurs. Des acteurs !... je n'ose nommer ce que j'ai vu des acteurs, je devrais dire des habitants d'une contrée entière. L'on représentait comme

sujet un effet d'orage ; le ciel, de beauq u'il était se couvrit d'épais nuages qu'on voyait monter de derrière des montagnes gigantesques, puis couvrir petit à petit toute son étendue. Les gens des champs s'empressaient de chasser leurs bestiaux devant eux vers la vallée et leur demeure. Des villages entiers, maisons et accidents de lieux, passaient devant le spectateur comme une toile de diorama, et cependant c'étaient bien des personnages vivants, dont les cris, les avis et l'effroi même gagnaient les spectateurs à un tel point que je n'étais pas très-rassuré de me tirer sain et sauf de ces lieux de désordre. Une ville entière se trouva entrer en scène ; chacun quittait sa demeure pour s'assembler par groupes sur une vaste place publique. Des vieillards à barbe longue et blanche semblaient intercéder Dieu pour calmer l'orage ; des jeunes filles mises en blanc et de jeunes garçons très-bien vêtus les entouraient et joignaient leurs prières à celle du peuple et des vieillards. L'orage n'en grondait que plus fort ; ses éclats ne pourraient être imités par mille pièces d'artillerie de gros calibre. Le désespoir et la destruction même arrivèrent à leur comble ; la foudre tombait à chaque instant, enlevant des quartiers de rochers et des pans de muraille comme l'ouragan enlève de légères pailles ; beaucoup de personnes étaient tombées victimes de ce désastre.

Des ondées de musique, jouant des airs de détresse et jetant comme des cris suppliants, remplissaient les intervalles du bruit de l'orage. Enfin, un coup terrible, comme jamais oreille d'homme n'en a entendu, j'en suis assuré, vint terrifier acteurs et spectateurs; du peuple assemblé, des vieillards, des jeunes filles et des garçons il ne resta que la place balayée et des débris de démolitions qui jonchaient le terrain. Une espèce de panique frénétique s'empara des habitants d'alentour, à un tel point que ce fut un sauve-qui-peut incroyable. Des nuées d'hommes, de femmes, d'enfants passaient entre des maisons et des rues à moitié détruites, comme un torrent passe à travers des récifs qui lui barrent le passage. L'orage grondait toujours, et l'inquiétude, comme on doit le penser, allait également en grandissant. Les spectateurs furent alors pris de vertiges, quittèrent leurs places et se mêlèrent parmi les acteurs qui, pour les rassurer, se relevèrent un à un, de foudroyés qu'ils étaient, et rirent de bon cœur de l'émotion qu'ils avaient causée.

Je me trouvai introduit dans leur enceinte de toilette; c'étaient des cabinets très-beaux, pratiqués au pourtour de la scène; mais au-dessous d'elle, il y en avait pour loger tous les habitants d'une forte ville. Je désirais savoir si au fond ce que je venais de voir et d'entendre était un orage natu-

rel ou un orage factice ; je vis alors le cintre de tout le théâtre, qui était bien une imitation du ciel par un très-beau temps, éclairé par un soleil factice, sans doute, et je crus que les nuages étaient formés par quelques produits chimiques qui en facilitaient l'imitation au naturel. Je ne pus comprendre ni ces éclats de l'orage, ni où ces contrées montueuses, accidentées et habitées qui passaient sous les yeux des spectateurs avaient pu être empruntés ; toujours est-il que je trouvai nos théâtres terrestres bien loin du grandiose de celui que je venais de visiter. Si le fils de mon ami joue sur un tel théâtre, il peut certainement y représenter tous les épisodes de la vie matérielle et y faire succéder les faits en grand, comme nous le faisons à grand peine pour quelque simple accident de cette existence.

Nous devons résumer de la séance précitée que le jour des pleurs sur la terre est un jour de joie au monde spirituel, vu qu'il relie par le souvenir les cœurs qui s'aiment, s'attendent et doivent vivre éternellement ensemble. J'ai dû penser que le lecteur ne serait pas mécontent que j'aie pris note de cette séance et que je la lui fasse passer sous les yeux.

Alp. Cahagnet.

LES SECRETS DE LA TOMBE.

J'ai dit et prouvé, dans vingt circonstances, qu'aucune action humaine n'était anéantie à la spiritualisation de l'être, par conséquent que la permanence de leur existence prouvait, à elle seule, celle de l'existence ultérieure de l'être qui l'avait faite.

Les argumentateurs contre nos propositions ont soutenu, avec aussi peu de raison que de succès, que nos lucides n'entraient en rapport qu'avec ces mêmes actions, qu'ils retrouvaient imagées dans la mémoire des consultants, ou ailleurs, lorsque ces derniers n'en avaient eux-même aucune connaissance. Cet *ailleurs*, proposé par nos adversaires, est directement le point d'achoppement de leur dénégation ou de nos fausses appréciations. Nous en avons fait un monde semblable au nôtre ; monde que nous avons nommé *monde futur*, très-improprement, puisque tout ce qui *fût*, *est* et *sera*. Est au présent pour le lucide, comme le plus ignorant des hommes a pu s'en convaincre en étudiant leur faculté de cognition. Nous obtenons tous les jours des preuves irréfragables que nos propositions, concernant l'immortalité individualisée de chaque être et de chaque chose, sont vraies ; entre autres :

M. K...., prince russe, vint un jour, accom-

pagné d'un autre prince de sa nation, demander l'apparition d'un ami spiritualisé depuis plusieurs années. Ayant déjà donné plusieurs séances de ce genre à ce monsieur, et l'ayant convaincu, malgré son scepticisme, que les lucides pouvaient, *selon certaines circonstances et certaines dépendances*, entrer en rapport avec les êtres d'outre-tombe. Nous demandâmes donc la personne dont il nous donna les noms. Adèle fut aussi heureuse dans cette séance qu'elle l'avait été précédemment. Le signalement et les cent et un détails qu'elle donna sur la personne présente convainquirent M. le prince K.... que son ami était présent. Au moment où je pensais réveiller Adèle, le consultant désira que la lucide lui donnât quelques détails sur la mort de cet ami. Adèle dit se trouver près de cet homme, dans des contrées à elle inconnues, qui, par le tableau qu'elle en fit, furent reconnues par M. le prince K.... pour être la Russie. La lucide voyageait avec le spiritualisé dans un bois, il ne s'agissait de rien moins que d'une partie de chasse que faisait son compagnon ; ne trouvant rien à tuer, ils gagnent une route assez étroite dans laquelle une voiture attendait le chasseur. A l'instant où ce dernier allait en franchir le marche-pied, une détonation d'armes à feu fait bondir Adèle sur son siége ; nous crûmes un instant qu'elle était frappée de vertige. Hélas ! s'écrie-t-elle, ce pauvre monsieur a

été tué par un coup de feu. C'est bien cela, s'écria à son tour M. le prince K...., bonne vue, bonne vue, vous êtes toujours bien lucide, etc... Adèle, toute émotionnée, ne fait aucune attention à la satisfaction du consultant et continue à plaindre son compagnon de chasse, en disant : ah ! c'est bien mal, c'est bien mal, quel crime, ah mon Dieu ! — Dites donc quel malheur, reprend le consultant ! — Comment ! cela un malheur ? Oui, c'est un malheur pour les personnes qui affectionnaient ce monsieur, mais ce n'en est pas moins un crime de l'avoir assassiné. — Qui, assassiné, de qui parlez-vous donc ? — De la personne avec laquelle je suis. — Vous vous trompez, elle n'a pas été assassinée, c'est un accident simplement ; le chien de son fusil s'est accroché au marche-pied de la voiture, au moment où mon ami y montait, le coup a parti et l'a atteint à la tête. — Oui, le coup a parti, mais du bord du bois où nous sommes, et non pas du marche-pied de la voiture. — Vous faites erreur, vous voyez mal. — Ah ! je vois mal, ah ! je vois mal ; eh ! bien, moi, je vous affirme que je vois mieux que vous ne le pensez, cet homme avait des ennemis. — Oh ! des ennemis, une aussi bonne personne !.. Non, ne continuez pas, vous êtes dans une fausse voie... L'idée d'un crime répugnait tant à M. le prince K... qu'il se leva de dessus son siége et s'apprêtait à sortir, lorsque le prince qui

l'accompagnait le retint, en lui disant : Adèle a été trop clairvoyante dans tout le cours de la séance, pour ne pas avoir de plus amples renseignements d'elle sur ce qu'elle dit voir. — Oui, oui, répond la lucide, je vois bien; il répugne à monsieur, qui possède une conscience très-pure, d'admettre la possibilité d'un tel crime. Eh! bien, entrons dans les détails de cette affaire. — Il n'y a pas d'autres détails que ceux que je viens de vous donner, son cocher, homme aussi pur qu'on peut le désirer, les a confirmés tels, puisqu'il l'a reçu dans ses bras. — Je n'accuse pas son cocher, qui était un fidèle serviteur, mais j'accuse plus qu'un serviteur; ce monsieur ne vivait pas en très-bonne intelligence avec des membres de sa famille. — Pardon, il était le béni de tous. — Ce monsieur devait épouser sous peu une cousine dont la fortune était colossale. — Le fait est vrai. — Les parents étaient jaloux de cette union, les uns par cause d'intérêt, et un autre par cause de jalousie. — Mais, vous dis-je, l'autopsie du cadavre n'a laissé aucun doute sur l'accident. — Le silence des médecins a été acheté, car la balle avait entré par derrière et sorti par devant. — Cela est vrai, mais, comme je vous l'ai dit, c'est en montant sur le marche-pied et levant son fusil par le canon que le chien s'est accroché à ce marche-pied et a parti, cela se conçoit. — Je ne le conçois pas comme vous, car son co-

cher ne l'eut pas laissé monter dans la voiture sans lui prendre son fusil des mains pour lui faciliter de le faire. — Alors son cocher l'a donc tué, selon vous. — Il ne l'a pas tué ni vu tuer, il ne sait rien de cette affaire, il est un peu bouché, on lui a conté ce qu'on a voulu, en le priant de ne parler de cette affaire à personne ; il se trouvait assez heureux qu'on ne l'accusât pas de ce crime ; lui-même n'était pas auprès du marche-pied lorsque son maître a été frappé, il l'a relevé, voilà tout ; il avait tant de peur d'être accusé qu'il disait comme tout le monde. — Il eut été plus facile de l'accuser que d'acheter le silence des médecins, comme vous dites qu'on l'a fait. — C'eût été deux crimes pour un, et cet homme accusé aurait dit que le coup de feu n'était pas parti du fusil de son maître, ce qui eut élevé des soupçons qu'on voulait éviter, vu que ce serviteur était reconnu être très-pur et très-attaché à son maître. — Non, non, cela n'est pas possible. — Permettez-moi, prince, reprit l'ami de M. K.., Je ne rejette pas si loin de mon observation que vous le faites ce que dit cette femme, la direction de la balle est inexplicable, notre ami ne pouvait tenir à sa main son fusil dans la direction nécessaire à l'entrée et à la sortie de cette balle, et accrocher ainsi le chien au marche-pied. — C'est que le chien se sera accroché ailleurs. — Ce que dit Adèle sur le mariage et sur la jalousie que cette

union avait enfantée est cependant exact. — Il est vrai qu'il en est ainsi, mais cela ne peut être allé jusqu'au crime... Adèle reprend : le coup de feu est parti de dedans ce buisson, en montrant une direction du bout du doigt ; la voiture était là... le coup a parti obliquement et la balle est sortie de ce côté, si vous l'aviez entre les mains, vous verriez bien qu'elle n'appartenait pas au fusil de ce pauvre monsieur. Je vous affirme bien, moi, qu'il y a eu un crime que Dieu seul appréciera.... Autant comme la séance avait transporté de joie M. le prince K..., autant comme cette révélation inattendue parut le troubler. Son ami ne cessa de lui dire, ne prononçons pas, je ne suis assuré de rien, je ne vois pas cette affaire comme vous, etc....

Que de faits semblables ne connaîtrions-nous pas si nous soulevions chaque marbre somptueux qui recouvre des personnes qui sont en apparence bien regrettées par celles auxquelles elles ont dû peut-être leur délivrance terrestre. Rien de ce qui a été ne périt, je le répète, le livre de vie existe, non dans les mains de Dieu, mais dans la conscience de chaque être, et ce livre doit être lu un jour par tous, QU'ON EN PRENNE NOTE. Si l'on ne veut pas nous croire, qu'on le demande à nos antagonistes, ils ne pourront en nier l'existence, puisqu'ils assurent que c'est dans ce livre que nous puisons nos rêves de fou.

ALP. CAHAGNET.

DÉDOUBLEMENTS.

J'ai déjà parlé du phénomène des dédoublements dans les *Arcanes* et la *Lumière des Morts*. Je viens d'être à même d'apprécier à nouveau cette question, sans pouvoir la résoudre bien entendu, Trois nouveaux faits se sont présentés à mon observation dans trois jours de suite, sans que je les ai provoqués, comme on va le voir.

PREMIER FAIT. — M. Ducoret fils, tailleur, à Rambouillet, m'écrit pour me prier de faire visiter une jeune fille de cet endroit, ayant très-mal au genoux, et de lui dire s'il y avait espoir de guérison. Je n'ai point d'autres renseignements, et je ne sais par quel accident la lettre se trouve être brûlée. Je tente l'expérience en disant à Adèle de demander une jeune fille qui a mal au genoux, soignée par M. Ducoret, de Rambouillet. Comme on le voit, nous demandons à l'inconnu de nous faire connaître ce que nous ignorons. Adèle voit la jeune fille, me donne son âge, son signalement et la description de son mal : c'est à la jambe droite, un peu au-dessous de la rotule ; il n'y a pas de plaie, mais il y a amoncellement d'humeur, etc... Je fais part de ces détails à M. Ducoret, qui les trouve très-exacts, et qui est très-étonné que nous ayons si bien réussi sans plus de renseignements ; ce monsieur me dit en plus que la

jeune fille malade voit Adèle souvent en songe, qui ne la quitte pas et semble lui porter beaucoup d'intérêt ; entr'autres visions, elle la vit ces jours derniers qui lui dit : Replacez donc l'emplâtre qui n'est plus sur votre genou, puis remettez la bande qui s'est déliée et recouvrez votre jambe qui est exposée au froid. La malade fut réveillée aussitôt et vit effectivement que l'emplâtre n'était plus sur sa jambe, la bande s'étant ôtée et la couverture étant rejetée de côté laissait le froid nuire au mal. On doit penser quel fut l'étonnement de cette personne, ainsi que celui de M. Ducoret qui m'en fit part. Le mien ne fut pas moins grand, et me prouve une fois de plus que nous ne sommes pas toujours où nous croyons être. Après quarante-quatre jours de cruelles souffrances, la malade fut guérie, plus par le fait de tels soins spirituels d'Adèle, *affirme cette malade*, que par le secours de remèdes. Des faits très-curieux de visions ont eu lieu pendant tout le temps des souffrances dans lequel l'esprit dédoublé d'Adèle ne quittait pas sa protégée.

DEUXIÈME FAIT. — Par un temps très-pluvieux je me trouvais enfermé dans mon jardin avec M. Tartarin, cultivateur à Argenteuil, qui me donnait un coup de main à remuer la terre, lorsque nous sentîmes le besoin de nous mettre à l'abri; nous entrâmes dans un petit pavillon, et nous nous

surprîmes à parler du magnétisme. D'un mot à un autre il n'y a pas toujours très-loin ; aussi, essayai-je de magnétiser ce monsieur, pour voir s'il serait sensible à mon action ; à peine quinze minutes furent-elles écoulées que M. Tartarin était dans le sommeil magnétique, au milieu d'un monde nouveau pour lui, dans les campgnes duquel il ne se plaignait pas du mauvais temps des nôtres. Cent tableaux plus ou moins intéressants s'offrirent à sa vue encore vierge dans ce genre de travail ; aussi, ces tableaux passaient-ils avec une rapidité incroyable devant elle. Des personnes de sa connaissance encore sur la terre à ses parents et amis spiritualisés, chacun allait et venait, agissant et travaillant comme par le plus beau temps du monde ou par la plus grande persévérance qui se puisse voir dans leurs usages terrasco-spirituels. Ce n'était pas dans un tel moment et sous de telles impressions que je pouvais utiliser le sommeil de ce monsieur ; aussi le laissai-je libre de se sécher les épaules aux rayons du soleil spirituel, en attendant moi-même que les miennes se séchassent à l'abri de ma cabane. Ce qui me surprit le plus dans cette macédoine de vision, ce fut de l'entendre me dire : Tiens, avec qui parlez-vous donc là. — Où cela ? repris-je ? — Là, à table, avec un homme portant la mise d'un marin, et d'une figure capable d'effacer la vôtre par sa *martialité*. — Comment

cela ? dis-je à M. Tartarin ; je voudrais bien être à table en ce moment, car j'ai presque envie de tomber en faiblesse ; si, au moins, ce *sossis* pouvait, par une puissance spirituelle, me faire trouver ce temps un peu plus supportable, je n'en serais pas fâché, je vous l'assure. — Bah ! me répondit le lucide, vous êtes bien trop occupé à discuter avec ce marin pour vous occuper d'autre chose. — Mais, mon cher monsieur, vous voyez bien que je m'occupe d'autre chose, puisque je tiens, selon vous, une conversation en partie double en ce moment. Pardié ! je vous entends bien, là auprès de moi ; mais je ne fais que de vous entendre, quand, devant moi, là, dans cette espèce d'auberge, je vous vois et je vous entends aussi bien, ce qui fait que pour moi vous êtes moins auprès de moi que devant moi. — Voyons, je suis ou je ne suis pas auprès de vous. — Vous êtes auprès de moi si on le veut ; mais, pour moi, vous voilà mieux prouvé devant moi. Cela est bien drôle tout de même ! Voilà qui est surprenant ; entendre le même homme parler dans deux endroits différents à la fois, et le voir dans deux mises également différentes ; car, devant moi, vous portez une blouse bleue, forme de celles des rouliers, et je vous en sais une ouverte par le devant ; comment cela peut-il être ? J'en ai une de la forme dont vous me parlez. — Oui, mais pas du moment ; c'est,

sans doute, pour que je croie mieux que c'est bien vous qui êtes là auprès de moi, qui êtes devant moi. — Enfin, c'est pour que je croie, moi, que je peux être dans plusieurs lieux à la fois sans m'en douter. — Ah ! tenez, tout cela est bien drôle, reprend le lucide. — Ce qui est le plus drôle, c'est, repris-je à mon tour, que je vais vous inviter de revoir notre pluie tomber. — Comme il vous plaira. Je rendis M. Tartarin à son état normal et je restai devant ce que je venais d'entendre, me proposant d'en dire un mot à mes lecteurs.

Troisième fait. — Le même jour, M. A. Maugis, tourneur à Argenteuil, se trouvait chez une dame qui désirait être introduite auprès de moi pour avoir une séance d'Adèle. Une conversation toute magnétologique s'engagea entre cette dame, M. Maugis et une demoiselle présente. Cette dernière désira que ce monsieur essayât de l'endormir. Dix minutes à peine suffirent pour qu'elle entrât dans un sommeil assez parfait pour visiter plusieurs de ses connaissances qu'elle savait malades, et pour recevoir des conseils de son père spiritualisé. Des sensations diverses aux larmes, tout apparut dans cette séance qui était un coup d'essai pour le magnétiseur et la magnétisée. Affirmer voir un mort là, dans une chambre d'amis, converser avec ce mort et pleurer ensemble sur les misères de la vie terrestre, fut un spectacle tout

nouveau pour tout le monde ; mais ce qui me parut le plus nouveau, c'est qu'à une certaine plante que la lucide conseillait pour une personne malade, son magnétiseur lui demanda où elle voyait cette plante ? Le lucide répondit : on me la montre.— Qui vous la montre ? — C'est une telle.— Qu'est cette personne ? — C'est une jeune fille, mon amie. — Où est cette amie ? — A Batignolles. — Comment cette jeune fille peut-elle vous présenter cette plante, puisqu'elle ne sait pas que je vous ai endormie, ni que vous avez besoin de plante ? — Elle me la présente, est tout ce que je sais ; la voilà là, devant moi, qui tient cette plante à la main.

Je m'en suis tenu à cette particularité du sommeil de cette jeune personne, vu qu'elle rentre dans le cadre du phénomène des dédoublements. En effet, je ne pense pas que la jeune fille qui présentait cette plante à son amie, à douze kilom. de distance, sans se douter elle-même du sommeil de son amie, ni de ce qu'elle faisait à coup sûr dans ce moment, croirait en ce jour qu'elle a donné une telle marque de savoir, et, en plus, de tendre amitié à sa compagne, au moment peut-être ou, comme moi, elle pensait à autre chose, car je peux affirmer que je ne pensais pas plus à parler avec mon *partner* marin, qu'Adèle ne pensait, je le crois, à recouvrir le genou d'une fille

distancée d'elle par soixante kil., fille qu'elle n'a jamais vue et à laquelle elle marque une si dévouée et une si occulte sollicitude spirituelle !... Quelle question abordons-nous là ? Hélas ! mes très-chers, je vous en prie, ne niez plus l'existence de l'ame humaine, car à coup sûr, au premier jour, nous allons vous en prouver une demi-douzaine dans chaque corps.

Alp. Cahagnet.

SPIRITUALISATION ET RÉSURRECTION.

M. Bordes, ex-artiste et directeur de grands théâtres, a pris place dans la locomotive de l'Éternité. Agé de 85 ans, M. Bordes était un des plus anciens magnétistes de Paris, ayant étudié à fond les sciences occultes, ayant produit et vu des faits très-supérieurs à ceux que nous voyons journellement ; ce cabaliste (je peux lui donner ce nom), conserva, jusqu'aux derniers moments qu'il resta parmi nous, toute sa lucidité d'esprit. Je devrais dire toute sa supériorité d'esprit, car M. Bordes, à 85 ans, était encore un des artistes les plus aimables et un poète des mieux inspirés. Recherché par les jeunes et les vieux, il était l'âme de tous les cercles dans lesquels il était invité. Ayant eu beaucoup de revers de fortune, il passa ses dernières années dans un hospice, n'étant atteint que

d'un commencement de cécité. C'est dans ce temple des douleurs humaines où notre vénérable ami, sentant ses derniers moments approcher, appela auprès de lui ses enfants pour leur faire ses adieux. Les sœurs de l'endroit ayant proposé de l'assister à cette heure suprême, le vieillard les remercia de leurs bons offices, et, à l'exemple des patriarches, sut se suffire à lui-même. Jamais, au dire des infirmiers et des personnes présentes, on ne vit un spectacle plus grandiose et plus pathétique en même temps : c'était le moribond rentré dans les premiers rôles du Théâtre-Français ; parole ferme, adieux bienveillants, prière consolante et dernier soupir du sage, rien ne manqua à ce tableau. Cette scène produisit une telle impression sur un infirmier, que ce dernier dit à notre ami, M. Binet, en lui montrant le vieillard enseveli dans la salle où il était déposé : — Tenez, monsieur, j'ai bien vu mourir du monde depuis que je suis infirmier, mais jamais personne n'est mort comme ce brave homme ; aussi, regardez comme je lui ai bien arragé sa belle barbe blanche, dirait-on qu'il est mort? Est-il beau !...— Et les lèvres sur les joues du vieillard, les larmes dans les yeux, cet homme embrassait ce cadavre comme s'il était celui de son propre père.

M. Bordes nous avait fait dire, quelque temps avant son départ de la terre, d'aller le voir, parce

qu'il voulait nous confier personnellement quelques faits que d'autres n'auraient pu admettre; mais nos occupations, ainsi que l'ignorance où nous étions sur la brièveté de ce départ, nous a fait manquer à ce rendez-vous. Fort heureusement que nous ne sommes séparés l'un de l'autre que de l'épaisseur d'un lucide, ce qui nous permettra de continuer à notre aise nos doux entretiens.

Je me souviens qu'un jour ce bon ami me dit que sa femme ayant fait une très-longue maladie, à la suite de laquelle elle rendit le dernier soupir matériel, selon le médecin et les personnes qui l'entouraient, M. Bordes perdit la tête, ou, pour mieux dire, ne la perdit pas du tout, car il courut chez le colonel Roger, que nous avons déjà cité plusieurs fois dans nos ouvrages; le colonel était un membre de leur cercle cabalistique et possédait un excellent lucide. M. Bordes pria son ami de venir au plus tôt chez lui avec son lucide, afin de le consulter sur les premiers moments de sa femme au monde spirituel. Le colonel et le lucide se trouvant disposés, suivirent M. Bordes jusqu'à sa demeure. A peine le lucide fut-il endormi qu'il conseilla d'entrer en prière. Je ne sais si j'ai jamais entendu prier comme le faisait M. Bordes; je ne sais qui lui inspirait des pensées aussi humbles, aussi tendres et pleines d'amour; mais toujours est-il que personne ne pouvait prier auprès de lui,

il était l'âme de tous et n'était secondé que par les larmes de chacun. M. Bordes se jeta à terre auprès du lit de sa femme, et là, parla à Dieu comme lui seul savait parler, et surtout comme un aussi tendre époux pouvait parler. En ce moment, le lucide, transporté dans un état de surexcitation extatique, entra en rapport avec des esprits supérieurs et s'écria aussitôt : — Prions toujours et espérons !... — Après un moment d'humble recueillement, le lucide dit : — Nos vœux sont exaucés du Seigneur ; un ange doit se présenter de sa part, porteur d'une médecine qui va rappeler non-seulement à la vie le corps de l'épouse de notre frère Bordes, mais à une très-bonne santé. — A peine le lucide a fini ces mots, qu'il se lève et prie les assistants de regarder avec calme ce qui allait arriver. Il ouvre la fenêtre, prend un petit flacon dans l'air, verse quelque peu de la liqueur qu'il contient dans un verre d'eau, puis remet le flacon à la main invisible qui le lui a présenté, et verse plutôt qu'il fait boire le contenu du verre dans la bouche de la morte. Grande est l'attente et faible est l'espoir. Mais, ô bonheur ! une pulsation est remarquée, puis une deuxième, enfin un réveil lent et calme, mais un vrai réveil à notre état matériel. La malade n'en croit pas plus ce qu'elle voit que les assistants eux-mêmes ; enfin, un soupir, un mot,

une phrase se succèdent, puis un mouvement, un deuxième, un bien-être inconnu ; enfin, le lendemain la malade est sur pied, aussi bien portante qu'avant sa douloureuse et très-longue maladie.

J'ai eu confiance en ce récit, vu qu'il m'a été certifié par le colonel lui-même, et qui entendait M. Bordes affirmer quelque chose, ne sentait aucun doute sur cette affirmation. Puisse notre bon ami, lorsque nous entreprendrons le même voyage, ne point venir mettre une telle barre dans les roues du char qui nous conduira ; car nous avons trop hâte de revoir notre chère, seule et vraie patrie. Nous avons subi assez d'expatriation comme cela.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

Monsieur,

J'ai beaucoup à vous remercier de vous être souvenu de moi en m'adressant votre volume d'*Encyclopédie magnétique spiritualiste*. J'ai voulu, avant de le faire, me donner le plaisir de lire l'ouvrage. Je l'ai trouvé, Monsieur, fort intéressant, comme tout ce que vous publiez. Permettez-moi de vous féliciter particulièrement des observations dont vous avez fait suivre la lettre de M. Salgues, du 1er juin 1854, page 236 et suivantes, de celles également qui constituent votre 7me article : *Tables tournantes*, page 242, etc. J'y trouve d'excellentes choses, que j'ai d'autant plus goûtées que je me suis beaucoup occupé, comme vous savez, de la planchette à crayon. Depuis la deuxième brochure que j'ai eu l'honneur de vous adresser, j'ai fait de nouvelles expériences en assez grand nombre. Je ne vous en entretiendrai pas, parce que vous êtes habitué à trop de merveilles, et qu'elles ne vous apprendraient rien de nouveau. Je ne puis résister toutefois au plaisir de vous citer quatre vers, faits depuis l'impression de ma deuxième brochure (si par hasard je vous les avais communiqués dans la lettre qui accom-

pagnait l'envoi de mes brochures, vous voudriez bien excuser cette répétition).

Voici ce quatrain :

« Vous cherchez vainement la vérité sur terre,
« Frères ; pourquoi tenter des efforts superflus ?
« Le règne du mortel n'est qu'un règne éphémère ;
« Vivre, n'est point la vie, elle est quand on n'est plus. »

Le dernier vers est surtout remarquable. Vous le trouverez beau sans doute, vous, Monsieur, qui vous y connaissez, et qui avez semé dans vos ouvrages des morceaux de belle et bonne poésie. Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que les deux opérateurs (je vous l'affirme) ne font jamais de vers, ne savent même pas les faire.....

Et puisque je vous ai cité ces quatre vers, pourquoi ne vous en citerais-je pas quatre autres, obtenus antérieurement par les deux mêmes personnes, et qui ont aussi un vrai mérite de forme et de fond :

« Oh ! non, ne pleurez point votre ami, votre frère ;
« Sa mort n'est pas pour vous un éternel adieu.
« Son corps a disparu sous quelques pieds de terre ;
« Comme un brillant éclair son âme monte à Dieu. »

Si je n'étais pas employé dans une administration, ce qui m'ôte toute liberté, j'aurais eu l'avantage d'aller vous remercier de vive voix. Je le

fais de nouveau par cette lettre, Monsieur, vous priant d'agréer en même temps l'assurance de ma considération toute sympathique et de mes sentiments dévoués.

P.-F. Mathieu,

Ancien pharmacien des armées, 8, *boulevart de la Chapelle*. (Banlieue de Paris.)

16 Décembre 1855.

Philosophie spiritualiste.

INCERTITUDE.

Vois-je bien de mes yeux, ce que je vois, mon Dieu?
Suis-je bien existant à cette heure, en ce lieu?
Suis-je couché, debout, au ciel, ou sur la terre?
Quel est le *criterium* de ma vie, oh! mon père!

Mes pensées et mes yeux ne peuvent définir
Où se trouve ce point qu'on ne peut retenir.
La nuit, je dis : voici la palpable existence;
A midi, je déments ce qu'à minuit j'avance;
A minuit, le futur m'est toujours dévoilé;
A midi, le présent fuit comme un être ailé.
Je ne connais que lui...., quand je peux le connaître!
Et sur mon avenir, je dis toujours PEUT-ÊTRE.

Quel est le *criterium* du savoir, ou des yeux
De minuit, de midi, de la terre et des cieux!
Vainement le cherchant.... l'affirmant quand il passe,
Sans cesse, il est présent, quand le présent le chasse.

Le présent, le présent! fixe le donc, Seigneur!
Que je puisse y souder les plaisirs de mon cœur.

Veux qu'il soit ma compagne, et l'amour qui l'enflamme
Son regard, son baiser, son JE T'AIME, et son âme
Tes cieux, tes harmonies, et tes bienfaits sans fin,
Tes œuvres, ta lumière et ton amour divin!
Arrête donc tes lois en leur course rapide
Pour que l'étude en soit à mon cœur moins aride.

Tourbillonnant sans cesse en cette immensité,
Je ne sais d'où je pars... vais-je?... Ou suis-je arrêté?
Ai-je un ou mille Etats, dans la vie éternelle
A subir sous tes yeux?... Ta bonté paternelle
Ne peut de mon sommeil, prolonger les tourments
Abréges en, mon Dieu, les pénibles moments.

ALP. CAMAGNET.

Ce 21 janvier 1853.

CONSEILS (1).

Germe sacré que Dieu lança sur cette terre
Où tu dois accomplir un terrible destin,
Pour toi qui as la vie, la mort devrait se taire
Et ne te pas confier la joie du Célestin.

De Dieu qui te créa, complète créature,
Tu dois suivre la loi gravée dans la nature;
Tu dois, selon son gré, être faible ou de fer,
Car ton âme est à lui et ton corps est au ver.

Ne fais donc aucun cas de ta triste enveloppe;
Recherche le repos sans être misanthrope;
Attends la douce mort, et sache désormais
Qu'ici-bas le bonheur ne se trouve jamais.

Comme nous, à ta mort une voix éclatante
Prononcera de Dieu la justice imposante;
Et, pendant quelque temps, pour se purifier,
Ton esprit loin de nous ira se mortifier.

Ayant vu l'Eternel et son immense gloire,
Ses remords seront durs et sa peine plus noire;
Il sentira l'ennui, sera dans des tourments
Auxquels il ne pourra rester indifférent.

Après un temps donné, de Dieu, l'image pure
S'envolera plus haut, belle de sa parure,
Parure que le temps saura bien respecter,
Etant le vrai lien de l'immortalité!...

(1) Pièce de vers écrite au moyen d'une table, sous l'influence d'une jeune personne spiritualisée, amie d'une personne que nous ne pouvons nommer, vu son état dépendant d'instituteur.

(Note du gérant).

IMMORTALITÉ.

A MONSIEUR CLEVER DE MALDIGNY, EX-CHIRURGIEN-MAJOR DE LA GENDARMERIE D'ÉLITE DE PARIS.

Cher monsieur,

Je suis charmé que l'article que j'ai publié dans la dix-huitième livraison de l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste* m'ait rappelé à votre bon souvenir et me facilite de m'entretenir à nouveau avec vous. Je vous ai remercié, au nom de l'humanité ignorante de laquelle je fais partie, du courage et de la loyauté que vous avez déployés, en publiant le résultat de vos curieuses expériences; mais, vous remercier en deux mots ne me semble pas suffisant, je veux le faire plus amplement par quelques lettres, dont je prendrai la liberté de vous faire hommage. Veuillez ne voir dans ce besoin que je sens de m'entretenir avec vous publiquement, que le but d'adresser également quelque pensée au cercle éclairé qui vous entoure, cercle que vous avez quelque peine à initier aux ténèbres de nos études. Vous sentez déjà que je veux traiter avec vous de l'immortalité de l'âme humaine, non pas pour vous démontrer cette immortalité que vous admettez, proposition que vous sauriez mieux

tenir que moi par la haute éducation que vous avez reçue ; mais, pour entrer en rapport avec ceux qui vous argumentent avec aussi peu de bonne foi sur nos propositions, permettez-moi de traiter de cette importante question avec le laisser-aller et le peu d'instruction dont j'use largement dans mes écrits. C'est un prolétaire étranger à toutes sciences qui, par un surcroit d'enthousiasme, si ce n'est de *folie*, veut traiter desdites sciences en langage de l'atelier. N'attendez point de ma part de termes techniques ; non, je dirai à mon aise : *un chat est un chat.*

Ecoutez ce bout d'histoire dont je me fais le héros :

J'ai un camarade d'atelier que j'allais voir très-souvent à sa chambre. Il n'existe aucune étiquette entre nous, point de sonnette à la porte, point d'antichambre ni de valets qui vous introduisent auprès de nos seigneuries ; une simple bobinette attachée à une ficelle se tire plus facilement, et la porte s'ouvre on ne peut plus soumise à ce heurtement prolétaire. Un jour où, comme les autres, j'entrais ainsi chez mon ami que j'avais trouvé dix fois en chemise, sans savoir si elle était en toile ou en calicot, je le fais brusquement et me trouve face à face avec un être en chemise, mais un être emprisonné dans un corset on ne peut mieux moulé et rempli ; cet être se tourne vers moi et jette un

cri d'effroi! « Mille pardons, mademoiselle ou madame, je ne savais pas... je me retire... » Je me heurte contre les chaises en faisant mille salutations à cet ange ou ce diable de femme que je ne m'attendais pas à trouver chez mon ami. Je descends le sixième comme un vrai écureuil, et je suis dans la rue que je crois encore être devant ce que j'ai vu.

Entre nous ouvriers, si nous avons aussi un brin d'étiquette, nous avons également le brin de sensibilité de tous les seigneurs du monde. Je rentre à l'atelier où je trouve mon ami qui rentrait comme moi et auquel je conte mon aventure. « Oh! me dit-il, c'est ma bonne petite sœur qui est arrivée d'hier au soir; je suis allé coucher chez Charles et je lui ai donné ma chambre. » Une longue explication s'en suit, après laquelle mon ami a quelque peine à calmer l'émotion que j'éprouve. Je rentre chez moi poursuivi par l'image de cette belle créature; ses blanches épaules, sa taille fine, sa candeur, un je ne sais quoi me fascine et me rend fou; je ne peux dormir. Les jours qui suivent me trouvent dans la même agitation; j'ai revu la sœur de mon ami; je lui ai présenté à nouveau mes excuses en rougissant comme elle rougit elle-même; mon cœur bat avec violence auprès d'elle; mon sang bouillonne; je ne vis plus, je suis amoureux de ces épaules que recouvre ce blanc

satin, que votre scapel sait si bien lever adroitement parfois pour donner écoulement aux humeurs qu'il renferme; peu m'importe! ce brin d'épiderme m'a ravi ma gaîté, et ma liberté en même temps; j'aime, je suis aimé, tout va pour le mieux, vu que nous n'avons pas de particule devant nos noms; on nous permet officiellement de nous unir et de ne plus rougir à la vue l'un de l'autre. Neuf mois sont à peine écoulés que d'autres blanches épaules demandent à les montrer sur la terre à des yeux non moins ardents de les voir. Pendant tout ce temps, ma compagne a pris soin de notre petit ménage, et moi du budget de nos dépenses. Nous recevons cet envoyé du ciel ou de l'enfer comme si c'était chose naturelle, sans nous demander chacun qui a formé ce bel ange joufflu. En père de famille, je ne vais plus au cabaret ni à la danse; je veux prouver à ma jeune épouse qu'elle est la plus tendre affection que j'aie en ce moment; aussi, le soir, me fais-je un grand plaisir de lui faire la lecture; nous nourrissons notre intelligence de romans, bien entendu; mais il me prend fantaisie de lire des livres traitant de sciences. Je me jette à corps perdu dans l'anatomie; j'ai un besoin irrésistible de connaître le corps humain, et ce qui fait fonctionner un aussi superbe édifice. Je voudrais savoir qui ou quoi s'est échappé des blanches épaules de ma compagne, et ma ligature m'a émo-

tionné, enfin m'a rendu amoureux ou fou, ce qui, pour moi, est synonyme en ce jour. Je ne trouve aucun livre qui parle de ces choses, que je nomme, moi, des forces, des puissances célestes ou infernales; car, cher monsieur, je ne connais pas encore en ce jour le céleste plus que l'infernal. Ces deux prétendues créations me semblent sortir de la même source, mais passant par des milieux que je ne me propose pas de définir. Je veux également connaître comment cet acte que je ne sais nommer a su produire un second moi-même. Aucun livre ne traite de cette question hors les livres qui traitent de tout en ne traitant de rien, je veux dire les livres religieux, ces pauvres bouquins sont si terre à terre, que je les laisse sur leur autel pour en revenir à ma question favorite. J'ai vu de blanches épaules que j'ai aimées, sans savoir ce que c'est qu'aimer. Privé de tout raisonnement, j'ai produit un être qui raisonne! Où ai-je pris cet être? Il est vrai que je me réponds que ma compagne ou moi l'avions peut-être en nous. Mais avoir en soi une demi-douzaine d'êtres semblables dont nous serons, sans doute, les père et mère un jour, est une proposition qui ne sourit pas à la science officielle. Les prendre dans l'air qui nous entoure n'est guère plus admis par cette même science; car, je crois n'y avoir rien pris de semblable. Où sont-ils donc? D'où proviennent-ils

donc ? Répondons qu'ils sont d'où ils proviennent ; mais d'ou proviennent-ils ?

Les plus savants entre les savants me répondent qu'ils proviennent de la collectivité des molécules qui en dessinent la forme visible à mes yeux ; mais, me dis-je, la création d'une seule de ces molécules *pensantes* (puisqu'elles forment un moi collectif, dit-on) est aussi incompréhensible que celle de la mollécule *âme humaine* ; et dans ce que j'ai introduit dans le menstrue convenable, je n'ai rien vu de semblable à ce que j'en vois sortir ; d'où donc alors provient cette collectivité d'êtres ? J'ai tant de peine à trouver l'individualité d'un seul, et voilà que, pour m'éclairer sur cette question, les savants la compliquent d'une masse d'individualités, pour le moins aussi difficiles à expliquer que celle que je cherche. Voyons, laissons ces savants, pour savoir une bonne fois ce que je désire savoir. Sans le germe de l'être que j'ai pressé sur mon cœur après neuf mois d'attente ; je n'aurais rien pressé du tout, je le pense ; donc ce germe étant utile, qu'était-il ? Les anatomistes me répondent qu'il était un composé de petits animalcules ayant la forme d'anguilles ou têtards ; mais, dis-je, des anguilles ou des têtards, sont-ils faits comme des hommes ? D'autres plus soucieux, d'une plus noble origine, me répondent : non, ces animalcules sont privés d'une grande partie de tout ce qui constitue l'or-

ganisme humain ; mais le corps de l'homme se complète à l'aide du sang menstruel de la femme, dont le cours est arrêté à cet effet.

De quoi est composé le sang menstruel ? D'albumine, d'une substance ferrugineuse, et d'une substance colorante ou colorée. Qui arrête ce sang menstruel à l'introduction de ce germe, plus dans un temps que dans un autre ? — C'est la nature, me répond-on. — Qu'est la nature ? — Ce que vous voyez. — Je vois bien des choses, que sont ces choses ? — Nous ne traitons pas de cette question. — C'est vrai ; revenons à l'albumine, au fer, à la matière colorante, aux têtards ou aux anguilles. Ces têtards ou ces anguilles ont-ils vie ? — Certainement, puisqu'ils se meuvent. (*Je dirais plus juste, moi, en disant qu'ils nous meuvent*). — Mais, que deviendraient-ils s'ils n'étaient pas introduits dans ce menstrue ? — Ce que devient toute graine hors la terre. — Sont-ce eux qui savent s'agréger et former de toute pièce l'être que nous nommons homme ? — Certainement. — Qui leur a donné la connaissance de ce sublime travail. — La nature. — Quand ? — Au moment de le faire ?... et avant ? — Et avant, ils étaient à l'état d'inertie. — Combien de temps sont-ils restés dans cet état d'inertie ? — Nous ne le savons pas ? — Qui les a tirés de cet état d'inertie ? — La vue ou l'attrait nécessaire à cette surexcitation de vie.

Pour voir, il faut désirer voir, car je vous assure que je ne vois pas toujours tout ce qui se présente à ma vue; je ne vois que ce que je veux observer, ce qui doit arriver à tous comme à moi, je le pense. Et pour sentir, il ne faut pas être inerte. Oh! vous allez trop loin. J'en suis toujours à mes blanches épaules. Est-ce qu'il y avait des têtards ou des anguilles aux aguets sur ces formes arrondies par d'autres têtards ou d'autres anguilles? — Vous descendez à l'ironie. — Non pas, j'en reste à la recherche de l'homme... C'est bien de ce blanc épiderme que s'est produit le bel ange que je possède en ce jour. Je n'ai aucune autre connaissance de sa création que ce simple soupir échangé. Moi qui ai tant de mal à confectionner le moindre objet bien inférieur, à n'en pouvoir douter, à ce sublime chef-d'œuvre. Je ne me rends pas compte comment quelques têtards ou quelques anguilles ont pu former un Voltaire, un Descartes, même un pauvre illettré. Où étaient donc placés chez ces animalcules du système pilleux ou système osseux, du système sanguin au système nerveux, du système dijestif au système adippeux, de l'homme religieux au marchand d'indulgence, d'un gendarme à un empereur, d'un garde-chiourme à un président de tribunal. C'est à désirer être à nouveau têtard pour connaître ce sublime assemblage de productions diverses; mais, puisque nous en

sommes à ces animalcules officiellement reconnus, demandons à leur noble savoir en quel temps ils ont été créés par je ne sais qui, ce qu'ils sont? Il me semble voir un freluquet têtard se lever sur sa queue et me dire : je suis créé avant toi. C'est répondre plus logiquement que M. de Broglie, si logique que soit ce nouvel académicien. Mon cher têtard, lui répondè-je, je sais cela ; mais ce que j'ignore, c'est la date de ta naissance, et qui t'a créé ? Ce brave aïeul me répond : une seule minute de préexistence à celle de ton enveloppe, n'est-elle pas une immortalité antérieure pour elle qui ne connaît que l'actualité ? Et savoir que nous étions créés par un être préexistant, n'est-il pas suffisant à ta noble intelligence qui ne sait encore se reconnaître bien existante, au sein des vibrations successives de toutes ses pensées, au sein des immensités d'espaces qui l'entourent, au sein d'harmonies et de régularités de toutes sortes qui frappent ses regards, au sein d'un plein parfait enserré dans une immensité sans bornes, par conséquent, sans moyens d'anéantissement de ce qui la constitue ? Saisis donc tous tes scapels, toutes tes cornues, tous tes foyers, tous tes acides, et détruit à tout jamais la moindre mollécule qui te gêne, puis tu traiteras alors de la mortalité des êtres et des choses. Dis à tes savants qu'ils te réduisent à ce RIEN qu'ils aiment avec tant de passion, et te

montrent ainsi à leurs élèves; là, ils auront au moins quelque raison de nier la survivance de ce qui est; mais, hors cela, ils n'en sont qu'à des mots aussi mâts que leurs nobles conceptions. Dis-leur que réduit même au volume matériel que tu représentais lorsqu'ils assurent que tu étais têtard, tu n'en serais pas moins ce que tu étais à part la forme. Comme la forme n'implique pas le rien, mais bien l'être sous une autre apparence dans un autre état, ils ne pourront nier ton futur plus qu'ils ne peuvent nier ton passé; qu'ils sachent que *le soupir qui a eu la puissance de te prendre où tu étais et te faire ce que tu es*, PEUT APRÈS CE QU'IL A PU AVANT.

Ce n'est qu'une question de vue et rien de plus. Si nier ce qu'on ne voit pas est un droit, prend celui de nier leur logique, car elle n'est guère visible.

Admettre que les animalcules spermatiques qui composent le vêtement matériel de l'homme sont susceptibles d'enfanter cette belle harmonie de pensées qui le conduit et le conserve ce qu'il est pendant un temps quelconque, c'est accorder assurément à des têtards ce qu'on veut refuser à une pensée divine ou accidentelle, à un corpuscule, à un têtard de plus, que nous nommons *âme*, c'est nous refuser ce qu'on accorde à la poussière qui forme cet habit. Admettre que cette collectivité d'êtres

qui ont su bâtir aussi artistement le bel édifice humain, sans d'autre guide que des pensées accidentellement logées en eux par on ne sait quelle puissance *hasardeuse* (vu que la négation de la conservation des êtres conduit à celle d'un être supérieur auquel nous l'attribuons), et comparer le moi humain à la collectivité d'une nation, c'est admettre que le moi qui raisonne momentanément dans cet être collectif est en tout semblable au moi d'une nation, représenté par un Louis XVI, un Napoléon, un Charles X, un Louis-Philippe. Si le moi personnifié de la nation dans les noms qui précèdent vient à être effacé de cette nation par une révolution, comme la prétendue mort efface l'être des êtres, admettra-t-on que Louis XVI en prison était le même individu pensant et raisonnant sur les incidents de son règne, qu'il pensait et raisonnait sur la splendeur de son trône.

Charles X dans l'exil, Napoléon sur un rocher, Louis-Philippe sur la terre étrangère, ont-ils cessé un moment d'être ce qu'ils étaient, sauf de n'être entourés que du souvenir des masses qui les ont fait ce qu'ils ont été, au lieu d'être encore entourés des êtres causes de ces souvenirs. Le souvenir n'est-il pas à l'être ce qu'est le mouvement à la succession des choses. Si on admet que chaque corpuscule qui compose les formes retourne dans l'espace pour, en cas échéant, reformer d'autres

formes, on lui accorde, sans doute, le savoir-faire pour créer ces formes, et ce savoir-faire n'est pas autre chose qu'une imitation, ou une seconde, une centième édition de ce qui a été. Imitation, savoir-faire ou édition ne sont pas autre chose que le souvenir. Si, par conséquent, on ne peut séparer le savoir refaire ce qu'on a fait, de l'être qui le fait à nouveau, on ne peut donc anéantir son moi, vu que son moi est sa loi d'être ce qu'il est sans jamais changer, et de faire ce qu'il a fait sans faire autre chose ; comme la loi d'être d'un sel métallique est d'être éternellement sel métallique. Je sais que ces messieurs nous diront : vous souvenez-vous d'avoir déjà été autre que vous êtes ? Je répondrai non, assurément ; car, ma vie n'étant qu'une succession de sensations en rapport avec les pensées qui m'agitent, je ne peux connaître que ce que le miroir de ces pensées me représente. C'est ainsi que si je me trouve passer d'un état dans un autre ou de ma manière d'apprécier présentement dans celle du somnambulisme, je saurai ce que j'ai été précédemment, comme Napoléon a pu savoir, passé du trône qu'il occupait sur le triste rocher, qui déchira son cœur, qu'il n'était plus ce qu'il avait été ; mais, à coup sûr, il ne croyait pas avoir perdu son moi dans sa couronne, pas plus que je ne crois que nous perdrons le nôtre dans notre habit matériel.

Recevez, cher monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

(*La suite au prochain numéro*).

CORRESPONDANCE.

MIROIRS MAGIQUES.

J'aurais désiré publier plus tôt cette lettre, mais l'auteur ne m'y ayant autorisé qu'ultérieurement, à la condition de ne la faire suivre que des initiales de son nom, j'ai cru, quoique un peu tard, en donner connaissance à mes lecteurs, ainsi que de la réponse que j'y fais.

Niort, le 17 juin 1852.

Cher monsieur,

Ce matin j'ai reçu votre troisième livraison ; c'est déjà lu et, je crois, compris. Je viens aussitôt causer un peu avec vous des *miroirs* dont, vous le savez, je me suis spécialement et très longuement occupé depuis plusieurs années, sans progresser beaucoup. En attendant les révélations de M. Du Potet sur la matière où, d'ailleurs, j'en suis toujours resté à peu près là, avec l'aptitude du sujet, tout miroir est bon, tout même est miroir... à la

rigueur, il n'est besoin de nul miroir. Y a-t-il maintenant un miroir qui crée, qui développe simplement l'aptitude ou qui la précise ? en un mot, qui puisse généraliser et discipliner le phénomène ? Je n'en connais pas !... Je possède des faits, bien des faits... Je ne suis point en possession du fait ? Y peut-on parvenir ? Je l'ignore... Cherchons... Je cherche... Ce fait est-il naturel, surnaturel ? Et, naturel ou surnaturel, ne doit-il être qu'accidentel ? Je ne sais encore... en un mot, je ne sais rien... M. Du Potet, bien long à parler, élucidera, je l'espère, la question ; mais il ne parle pas.... Vous, cher monsieur, vous faites l'histoire des faits, vous rapportez ceux de votre pratique et ceux de la pratique d'autrui ; mais, vous ne nous dites pas la loi, et tous les faits se rattachent à une loi. La formule et toutes lois se formulent intelligiblement !

L'électricité a eu son naturel, son surnaturel, son accidentel : au naturel, c'était un effet visible ; au surnaturel, c'était la foudre de Jupiter ; l'accidentel était et est encore la diversité des ravages et la fugacité du phénomène ; à cette heure, la formule de l'électricité existe.,. la loi est trouvée... aussi la force est dirigée, *généralisée* et *précisée*. En sera-t-il de même des miroirs ? Peut-être. Moi, je le crois volontiers. Rien ici-bas et là-haut, et partout, ne se reproduit qu'en vertu

d'une loi, et quelles que soient les quelques exceptions qui se rattachent à telle ou telle loi, la loi existe ; donc la formule existe, qu'elles soient lois et formules, ce que nous appelons NATURELLES ou SURNATURELLES. Voici toute ma pensée : Il n'y a rien de naturel ni rien de surnaturel en-delà de Dieu en ce qu'il est l'auteur de la nature au-dessus de l'œuvre : tout ce qui *est*, EST PAR SA VOLONTÉ, et est donc nature ou naturel ou créature. Une loi quelconque est un fait naturel. Que le brin d'herbe pousse en vertu de cette loi ou que la terre tourne en vertu de la formule qui la fait tourner, ou que l'Esprit évoqué apparaisse, il n'y a ni surnaturel ni naturel, il n'y a que.... CE QUI EST !!... Nos yeux ne voient pas ce qu'ils voient avec le microscope, et pourtant on ne nomme pas surnaturelles les choses vues par le microscope. Le mesmérisme est comme le microscope de notre Esprit, et, vite, on croit surnaturel, tout ce que le mesmérisme manifeste.

Si la communication avec les Esprits est possible, elle est du domaine naturel ; aussi, pour moi, les productions des miroirs se rattachent à une loi très-naturelle. Cherchons-la donc encore une fois.

Votre projet de miroir cabalistique m'intéresse fort, quoiqu'il préjuge, en grande partie, *la vérité* de l'astrologie judiciaire; mais c'est très-ingénieux, et je me garderai, certes, de dire que

ça ne sera pas bon; toutefois, j'aimerais que vous consultassiez un lucide le plus élevé possible, attendu, je le répète, que la formule de ces miroirs implique la justification et les principales formules de l'astrologie et de l'hermétisme. Quoi qu'il en soit, cher monsieur, je trouve votre idée charmante et, *après l'avoir mûrie*, surtout après vous être renseigné auprès de l'extase, je vous serai obligé de me dire ce que vous en croirez.....

J'avais en germe quelque chose comme votre idée depuis quatre mois, car je songeais (je n'en ai entendu parler nulle part, je n'en ai rien vu nulle part) à essayer d'un miroir tout or très-pur, très-poli; le vôtre contiendrait mon miroir d'or, comme il contiendrait aussi mon miroir *mercuriel;* mais pour être complètement cabalistique, ou hermétique, ou astrologique, ne faudrait-il pas ce qui rendrait la confection très-longue, ne faire *les globes* QU'A LEUR ÉPOQUE CORRESPONDANT AUX MOUVEMENTS DU CIEL... C'est ainsi que la majeure partie des talismans, pentacles, etc., est faite; il me semble qu'à *tout faire,* il serait bien d'avoir un tout construit symétriquement...

Je vous serre bien cordialement la main.

D. G.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Cher monsieur,

Votre lettre renferme de trop pressantes questions pour que je ne tente pas d'y répondre. Que ne puis-je plus souvent trouver dans ma correspondance des idées aussi lucides que les vôtres pour avoir le plaisir de les apprécier à mon profit. Je vous répondrai donc :

1° Que mon désir en publiant un ouvrage sur la magie a été, comme je l'ai dit dans mon introduction, d'étudier cette question, dégagé de tout enthousiasme et de toute négation. Je ne me suis point senti de force à annoncer à mes lecteurs que j'avais trouvé la LOI de cette science par deux raisons, qui sont que je ne connais pas cette loi et que je ne la suppose pas exister. Si mon honorable collègue, M. Du Potet, l'eût possédée, il avait promis de la communiquer à ses frères ; il l'eût fait ; j'eusse été le premier à l'en remercier publiquement ;

2° J'ai désiré prouver que les faits réputés magiques avaient été manifestés de tout temps, mais *accidentellement* et non mathématiquement, tel nous entendons ce mot. J'ai dit que l'existence de ces faits se trouvait prouvée aujourd'hui par les phénomènes du magnétisme. Que s'il n'était pas

possible de produire ces phénomènes à volonté, relevant d'une loi sans résistance, il était possible, par l'affinité des uns avec les autres, d'affirmer que ces derniers ont existé. C'est dans ce but que j'ai présenté une série de faits passés, afin de les revivifier dans les phénomènes du magnétisme, et de rendre aux auteurs qui les ont cités tout l'honneur scientifique qui leur est dû. J'ai voulu venger leur mémoire insultée, rien de plus !!...

3° Dans ma relation des fascinations, j'ai dit que les moyens de les produire, non pas *mathématiquement* mais *accidentellement*, étaient : 1° Des sujets ayant cette faculté de voyance *isolément* ou *contagieusement* ; 2° l'emploi des narcotiques ; 3° une *volonté* VRAIE et non pas un simple désir ; 4° une alliance avec les Esprits dégagés de la matière : d'ici que je connaisse un moyen supérieur à ceux que j'ai cités, je maintiens mon affirmation sur ce sujet...

4° Dans ma relation des miroirs magiques, j'ai enseigné le plus clairement possible les seuls moyens connus jusqu'à ce jour en ce genre de magie, et je n'ai lu aucun ouvrage où cette question soit traitée aussi longuement et avec autant de détails. Je maintiens encore mon assertion sur ce sujet, qui est qu'un cabinet d'*optique spirituelle*, tel j'en enseigne la composition, est la loi présente et le plus assuré moyen de réussir dans

cette étude, en attendant la révélation d'un miroir unique qui représente la loi que vous et moi cherchons. J'ai dit comme vous sur ce sujet, dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., que le VRAI voyant n'avait besoin d'aucun miroir; mais, il n'est ici question pour nos recherches que des vues qui font une *résistance* à *ladite loi* de seconde vue, résistance que nous voulons vaincre par les moyens proposés;

5° Pour ce qui concerne le mot LOI, permettez-moi de vous dire ce que j'entends par ce nom, et ce que je crois que vous entendez vous-même. La LOI que vous cherchez est une FORCE à laquelle rien ne résiste, une puissance commandante et non dépendante; car, hors cela, cette loi est trouvée dans le magnétisme! Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous dire que je ne crois pas à l'existence d'une telle loi sur la terre. Je ne la vois qu'en Dieu; lui seul *veut* et ne *peut* sans résistance ni dépendance; l'homme, au contraire, ne veut et ne peut que soumis à la résistance et à la dépendance, ce qui fait que l'électricité que vous me citez comme exemple rencontre des résistances dans les isolants sur lesquels elle n'a pas de puissance, et dépend elle-même du concours de ses constituants, qui sont verre, résine, atmosphère, pression et mouvement. Si l'électricité (toute force qu'elle vous paraît être)

ne peut toujours manifester les mêmes degrés de puissance *identiquement* dans les mêmes cas, elle n'est donc pas plus une loi que le magnétisme humain.

J'ai vu, il y a quelque temps, au Conservatoire des arts et métiers, à Paris, en compagnie du docteur Andraud, médecin galvaniste, un facteur des postes, prendre les deux conducteurs d'une très-forte pile galvanique qui nous avait cataleptisé les bras à une trentaine de personnes; cet homme ne ressentant aucun effet de cette puissance électrique nous regardait tout étonné, en nous demandant s'il s'y prenait bien comme nous. Il ne put sentir d'aucune manière la moindre agitation... Cet homme n'annulait pas les faits, mais il venait donner un démenti à la loi qui prétend régir le galvanisme. Un seul fait de cette nature entrave la proposition.

La magie existe, à n'en pouvoir douter, comme toutes les sciences connues, mais on a fait à son égard ce qu'on a fait à celui de toutes, en lui accordant plus d'étendue qu'elle en a, et, comme vous le dites, en faisant du naturel, du surnaturel.

Cham, soi-disant le père de la magie, ne connaissait pas l'arcane que prétendait posséder *Hermès Trismégiste*. Ce dernier, tout en possédant les secrets de l'Eternel, n'eut pas celui de vivre sur la terre mille ans et plus comme il le désirait.

MOÏSE, le béni et l'inspiré du Seigneur, tout en ayant ramassé la manne du désert (que vous ne connaissez pas, sans doute), trouva dans PHARAON un collègue qui lui disputa sa puissance magique, et fut obligé d'avoir recours dans sa vieillesse à la compagnie de deux jeunes filles pour fournir, à ses nerfs usés par l'âge, le baume sans pareil *que devait lui fournir la manne précitée.*

SALOMON, l'alchimiste, le dieu de l'or, l'idole de la franc-maçonnerie, qui passe pour être le père de l'alchimie chez les adeptes, et le père de la magie et des sciences chez les francs-maçons, n'en est pas moins descendu dans la tombe, laissant sur elle sa fiole d'elixir de longue vie, de laquelle la loi des corps glorieux n'était pas sortie.

SAINT-JEAN-BAPTISTE, l'homme des forêts, le précurseur du roi des mages, dont l'Apocalypse a tant fait de fous, sans faire un homme d'esprit qui put trouver la loi qu'il contient, ne fut pas moins victime de sa non prescience, nous dit-on, ce qui nous prouve qu'il ne possédait pas la loi de conserver sa tête sur ses deux épaules.

LE CHRIST, le Verbe divin, le Dieu trinaire, le roi des mages, ne pouvait opérer ses miracles qu'*aidé* de la foi des peuples, relevant ainsi lui-même de la puissance d'autrui.

APPOLONIUS, de Thyane, vit la loi de son art entravée par l'action de saint Pierre. Ce dernier

lui-même n'eut pas la puissance de ravir sa tête à ses ennemis.

ALBERT (le grand), qui faisait parler des têtes mécaniques, ne put faire parler la sienne aussi longtemps qu'il le désirait.

AGRIPPA, le mage en renom, l'homme des seigneurs de son temps, est mort misérablement à l'hospice sans y opérer la moindre fascination.

Les BACON, ARNAULT DE VILLENEUVE, GÉBER, NICOLAS FLAMEL, CARDAN, FAUST, PARACELSE, comte de SAINT-GERMAIN, SAINT MARTIN, CAGLIOSTRO, etc., etc., etc., tous pères au premier degré des sciences occultes, n'ont pu opérer chacun dans leur art que soumis aux résistances de cet art.

Les ALCHIMISTES, en mourant à peine centenaires et sans corps glorieux ; les MAGES sans avoir pu vaincre des forces supérieures et des accidents qu'ils n'avaient pas étudiés. Les sorciers, en mourant de la galle, ou victimes des maux qu'ils avaient voulu infliger aux autres. Mesmer lui-même dans un âge peu avancé pour les ressources que, disait-il, offrait la science qu'il venait révéler aux hommes.

Je ne connais rien de plus permanent que les faits magnétiques ; cependant ils sont si peu régis par une loi que, semblables aux manipulations chimiques et physiques, ils dépendent d'un geste, d'un regard, d'un je ne sais quoi, qui fait que le

trop ou le trop peu entravent journellement la loi de l'*identité.*

En somnambulisme, je n'ai rencontré rien de plus général que la faculté de voir à volonté les âmes des décédés, ce qu'on nomme, en magie, *nécromancie*, et cependant cette loi est si fragile, si éphémère ou si capricieuse que, comme en tout ce que j'ai observé, je n'ai pu admettre que le fait accompli et non à accomplir, les phénomènes, si étendus soient-ils des tables tournantes, ne nous offriront que ce *qu'ils pourront* et non ce que nous voudrons; l'accident en sera la loi et l'esclave. Je ne crois pas que le peu de sagesse que possède l'homme puisse lui offrir autre chose que ceci. *La loi la moins contestable est, sans contredit, celle du lever du soleil*; cette loi ne doit pas imposer de dire : *le soleil se lèvera demain*; elle ne peut qu'imposer de dire : *le soleil s'est levé hier*. La loi de toute chose est, selon moi, dans la manifestation *présente* de cette chose. En magie, comme en tout ce qui est connu, la loi est à trouver; nous en avons des fragments; contentons-nous-en. Celle PRIMORDIALE que nous cherchons est dans la cause des causes qui est DIEU, je le répète avec vous; mais je ne la chercherai pas avec vous ailleurs qu'en lui, si je suis digne un jour d'une telle connaissance. Sur un globe accidentel-

lement ce qu'il est, je ne peux connaître que des accidents.

Veuillez, cher monsieur, recevoir mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Nous croyons ne pas devoir mieux faire que de donner connaissance à ce sujet à nos lecteurs d'une lettre que nous recevons à l'instant de notre estimable ami et frère en Dieu, M. le comte Brice de Beauregard, le collaborateur du journal l'*Hermès*, et l'un des plus instruits magnétistes que nous connaissons.

A MONSIEUR ALP. CAHAGNET, RÉDACTEUR EN CHEF DE *l'Encyclopédie magnétiste spiritualiste*.

Monsieur,

Le 25 juin 1850, j'avais l'honneur de vous adresser une lettre, afin de faire connaître au monde des occulistes, par l'intermédiaire de votre journal, que je suis le seul disciple vivant du grand théurgien Cagliostro. Vous avez bien voulu insérer ma lettre, pages 342 et 343 du *Magnétiseur spiritualiste*. Je vous en remercie.

Cette lettre avait en outre le but de rectifier un

passage d'un article sur les miroirs magiques, et de revendiquer en ma faveur la priorité et la possession exclusive d'une opération magique pratiquée par Cagliostro.

Près de six années se sont passées dans le silence et personne ne s'est présenté pour me dire : « Je possède comme vous le secret du maître. » Ce silence absolu a pour moi une signification particulière, c'est que tous ses disciples, même ses petits disciples sont morts.

J'ai bien, il est vrai, reçu à ce sujet plusieurs lettres auxquelles je ne devais et ne pouvais répondre. C'est ce que j'ai fait. Un secret doit être gardé religieusement. J'ai promis et tenu parole.

Alors je me suis demandé si moi aussi je devais mourir avec le secret; si, dans l'intérêt de mes frères, je ne devais pas, au contraire, me dévouer par charité, à une œuvre toute chrétienne et philanthropique. — J'ai résolu la question négativement. — C'est pourquoi, le 14 août 1855, j'ai consacré à Paris une *colombe* ou une *pupille*, d'après les pouvoirs spirituels qui m'ont été conférés, en septembre 1827, par un disciple de Cagliostro, et en ma qualité de petit disciple, je l'ai élevée à la dignité de *voyante de Dieu*, en lui transmettant ce don du Saint-Esprit, *la voyance*.

Inutile de vous dire, monsieur, que j'avais re-

connu dans cette personne toutes les conditions exigées par Cagliostro, et que, depuis cette époque, j'ai découvert en elle des facultés de prévision et de lucidité tout-à-fait divines.

Voilà ce que je voulais apprendre aux spiritualistes de l'univers, et ce que je viens vous prier de leur annoncer. Dans une deuxième lettre, que je vous prierai d'insérer dans votre savante et intéressante Encyclopédie, j'entrerai dans quelques détails curieux que moi *seul* peux donner.

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération, monsieur, votre très-humble serviteur,

LE COMTE BRICE DE BEAUREGARD.

rue de Paris, 66, à Belleville. (Seine).

Mars 1856.

NOUVELLES MAGNÉTIQUES.

A M. CAHAGNET.

Paris, le 14 mai 1856.

Monsieur et honoré collègue,

J'ai la satisfaction de vous annoncer que le jury magnétique, prenant en considération les services que vous avez rendus au magnétisme, le zèle et le dévouement dont vous y avez fait preuve, et le mérite de vos estimables ouvrages, vous a décerné une médaille de bronze.

Je regrette que l'état de votre santé ne vous permette pas de venir la recevoir en personne au banquet mesmérien ; elle sera à votre disposition au bureau du journal du *Magnétisme*. Le jury est heureux de pouvoir compter dans ses rangs un homme aussi distingué, et se trouve flatté que vous ayez bien voulu lui donner votre concours.

Agréez, cher monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments de vénération et de sympathie fraternelle.

Pour le jury :
Le vice-président,
S. MORIN.

Nous avons cru devoir publier cette lettre, non pour en faire retomber sur nous-même toute la délicate attention, car nous possédons dans notre correspondance au moins la matière de deux volumes de semblables adhésions, remerciements et louanges de la part d'hommes fournis par tous les rangs de la société. Nous n'avons jamais publié une de ces lettres.

Si nous agissons autrement aujourd'hui à l'égard du jury magnétique, c'est que ce jury est composé d'hommes studieux et sous la présidence du seul homme qui fait autorité dans le monde magnétique, en nos jours, M. le baron Du Potet, et que c'est par ce savant magnétiste que nous avons été proposé au jury même.

La médaille qui nous est donnée n'est d'aucun prix à nos yeux, vu notre manière de juger ce genre de récompense; mais c'est l'adhésion entière du jury magnétique; c'est l'entrée, après dix années d'attente de nos propositions, dans cette école qui, par prudence, ou faute de renseignements suffisants, les avait laissées à la porte... M. Du Potet remettant cette médaille à notre bien-aimé frère en Dieu, M. Lecocq, horloger de la marine, l'a fait précéder d'une très-délicate allocution à notre égard, en nous citant à l'assemblée présente comme étant le promoteur des manifestations américaines... comme un publiciste, dont la position pécuniaire *très-précaire*, ne s'était pas effrayée des charges que lui imposaient ces publications incessantes, et ajoutant qu'il y a dix années, lorsque nous lui dédiâmes le premier volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, il n'était pas de notre avis; mais que les manifestations spirituelles de nos jours, ainsi qu'une étude approfondie des faits cités par nous, avaient changé sa manière de voir, en donnant son adhésion à l'ensemble et non aux détails de nos études; et qu'il priait M. Lecocq de nous offrir à ce sujet la poignée de main fraternelle que méritaient nos travaux.

Nous ne ferons pas ressortir aux yeux de nos lecteurs tout ce que cette opinion d'un homme aussi considérable que M. Du Potet a d'avantageux pour

le succès de nos études, et tout ce que nous avons ressenti de joie en nous voyant tenir une place estimable dans le cœur de ce savant, dont le bon souvenir n'est pas effacé du nôtre... Le spiritualisme s'est assis humblement à la table des étudiants magnétistes de toute nuance d'école. Il faut espérer qu'il se rendra digne de cette noble distinction.

ALP. CAHAGNET.

MYSTIFICATION SOMNAMBULIQUE.

Je ne sais pourquoi je me trouve à chaque instant témoin des roueries somnambuliques. C'est, sans doute, afin d'asseoir mon jugement sur cette faculté et dire avec plus d'assurance dans mes *Etudes magnétiques* ce que j'en pense. J'ai déjà traité de cette question dans le *Guide du Magnétiseur*, mais je l'ai fait si laconiquement qu'elle n'y offre pas d'intérêt. Voici le fait nouveau que j'ai à conter au lecteur, afin de le prémunir contre beaucoup de lucides, dont la seule qualité est de rire et de tromper les magnétistes et le public.

M. Jules Chabassierre, professeur de dessin, âgé de vingt ans, né à Orléans, habitant Argenteuil, entra en sommeil magnétique sous l'influence de M. l'Hérault, fruitier, demeurant audit endroit. Doué d'une grande sensibilité magnétique, il était

très-difficile à conduire, dit-on, pour une simple question qui lui fut adressée par une personne ; il resta ou fit le fou pendant plus de seize heures sans qu'on put le tirer de cet état. Ce fut M. Lecocq, *notre bon ami*, qui fut appelé auprès de lui et qui réussit, non sans peine, à le rendre à son état normal. M'ayant parlé de lui, on me l'amena et on l'endormit un soir, chez moi ; je le questionnai sur différents sujets ; je n'obtins que des réponses spirituelles, qui ne me prouvèrent pas la grande lucidité dont on le disait doué. Le 26 avril, je fus tout surpris de voir M. Lecocq m'apporter un tableau représentant un très-délicat point de vue, peint à l'huile, en 75 minutes, par ce lucide, la veille au soir, les lumières éteintes. Une douzaine de témoins avaient pris les précautions désirables afin d'éviter toute fraude. Devant un tel tour de force, qui était le deuxième que je connaissais, je fus émerveillé. Ce jeune homme avait donné à toutes les personnes qui l'avaient vu en sommeil, des preuves d'une bonne lucidité, soit par des apparitions ou des vues à distance. Il promit qu'il ferait à nouveau un deuxième tableau, le 25 mai suivant ; que ce tableau serait un portrait de Napoléon, qu'il dédierait à l'impératrice, et qu'il s'en suivrait un avenir pour lui. Cette fois-ci son magnétiseur, ainsi que d'autres personnes, désirèrent, dans l'intérêt de la science magnétique,

rendre cette séance aussi publique que possible. Les autorités, les notabilités et les prolétaires d'Argenteuil ainsi que des environs, furent convoqués pour ce beau jour. Je ne sais ce qui m'inquiétait à ce sujet ; je désirai qu'on endormit à nouveau ce jeune homme devant moi afin de le questionner à mon aise et de m'assurer s'il n'y aurait pas quelque mystification. On l'endormit, je le questionnai, mais je crus m'apercevoir que son magnétiseur se formalisait de mes questions qui, du reste, étaient toutes de précaution ; ce dernier me dit à plusieurs reprises : nous avons déjà adressé ces questions ; nous avons pris toutes les précautions désirables. Je n'en continuai pas moins à lui demander pourquoi il voulait peindre Napoléon plus qu'un autre personnage ? Il me répondit que tel était l'avis de son guide. — Qui est votre guide ? — Un peintre. — Quel est son nom ? — Blanchard. — Depuis quand est-il spiritualisé ? — Depuis dix années. — Peignait-il encore lors de son départ de la terre ? — Oui ; mais il s'était fait trapiste. — S'il peut vous conduire la main pour faire le portrait de Napoléon, ne pourrait-il pas aussi bien vous faire faire le portrait de la reine Hortense, ce qui serait tout aussi agréable à Napoléon, et beaucoup plus avantageux pour nos études ; d'ailleurs ce portrait existe à profusion en tous lieux sur toutes choses, on croira à une co-

pie ?— Je ne pourrai peindre des Esprits que dans deux ans. — Ne pourriez-vous pas aussi bien peindre Napoléon à l'âge de trente ans, par exemple, qu'à l'âge qu'il a actuellement ? Ce fait serait plus concluant. — Je dois le peindre tel il est en ce jour. Je serai deux années sans en peindre d'autres. — Que ferez-vous pendant ces deux années ? Je serai placé dans une école par Napoléon, et là, j'apprendrai ce que je ne connais pas. Je dessine, mais je ne peins pas. J'ai besoin d'assouplir ma main, d'habituer ma vue, et de connaître à fond le mélange des couleurs. Il faut que mon guide supplée à tout cela, ce qui lui est très-difficile, et le force à ne pas me faire offrir des toiles de premier ordre au public.

Nous en restâmes à peu près là ; mes doutes ne furent pas dissipés. Le 25 arriva ; deux nuits avant, j'avais su qu'une déception m'attendait le 25 ; aussi n'allai-je à cette séance que tiré par mon habit, dirai-je, par quelques amis. Je n'avais pas voulu faire connaître à mes amis de Paris, ce *risque-tout*. Le soir arrivé, cent-cinquante personnes, au moins, emplissaient la pièce ; il fut arrêté que quatorze personnes seulement assisteraient aux préliminaires de cette séance, afin de visiter les couleurs, les pinceaux, la toile, et apposer leur cachet ou leur signature sur cette dernière avant de la livrer au lucide, puis qu'on ferait

rentrer le monde et qu'on éteindrait toutes les lumières. Il en fut fait ainsi, et nous nous trouvâmes tous dans la plus pure obscurité. Le jeune homme fredonnait à son aise quelques airs, puis s'entretenait d'Alexis avec M. Marcillet qui avait été invité d'assister à cette soirée. Cet estimable magnétiste l'encouragea avec une bienveillance qui me fit un grand plaisir. Un peintre célèbre avait accompagné M. Marcillet et adressa quelques questions au lucide, questions auxquelles ce dernier répondit très-spirituellement. Il demanda l'appui de cet artiste, qui lui promit de présenter lui-même la toile à Napoléon. Le somnambule avait invité l'assemblée à s'unir à lui, vu que dans ce moment il jouait son avenir et qu'il serait le plus heureux des hommes si un jour sa bonne mère apprenait ses succès, et que son nom fut honoré des mérites de son fils. Mais comme entre-filets à ces sorties pathétiques, il y avait des légèretés, des indiscrétions de l'ordre de celle-ci, vous ne voyez pas-vous autres que je n'ai qu'à copier un très-joli portrait qui est là auprès de moi. Oh ! oui, cela ne sera pas long, et à peine un quart d'heure fut écoulé qu'il dit : voilà l'esquisse ; je ne veux pas qu'on suppose quelque supercherie de ma part ; mon guide permet qu'on allume une allumette, et que trois personnes seulement regardent cette esquisse. On alluma une allumette, et les trois per-

sonnes les plus près communiquèrent à l'assemblée toute leur satisfaction.

Un incident était arrivé au lucide ; dès en commençant, il dit s'être couvert la main de peinture, et demanda un peu d'eau ; son magnétiseur lui en apporta ; puis, après quelques secondes, il se remit à son travail avec le même entrain de gaîté. Quinze autres minutes étaient à peine écoulées, qu'il annonça que son guide permettait qu'il montrât le portrait à toute l'assemblée, quoi qu'il ne fût pas encore fini. On alluma quatre allumettes successivement, puis une salve de bravos fit retentir toute la salle.

Oh ! le beau triomphe, me disais-je, blotti dans le coin où je m'étais fourré, et d'où je ne voyais que par les yeux des plus près. Entraîné à applaudir comme tous, mes mains ne purent s'approcher pour satisfaire à ce mouvement de satisfaction contagieuse, et une voix secrète me dit intérieurement, ce mot *lavage*.. Quoi laver ? me demandai-je. L'inspiration s'étendit jusqu'à penser si on s'était assuré qu'il n'y avait pas quelque couche de blanc à la gélatine ou à l'albumine sur cette toile peinte à l'avance et qu'un léger lavage avec l'eau demandée laisserait à découvert par degrés ? Oh ! je n'ai jamais été plus émotionné de ma vie. Je croyais qu'il en était ainsi, sans savoir pourquoi je croyais cela. La vitesse avec laquelle ce portrait

se faisait, l'aplomb du lucide, beaucoup d'autres idées se joignant aux premières me convainquirent que nous étions mystifiés.

Le portrait fut terminé en quarante-cinq minutes, les lumières reparurent, et chacun put voir cette toile si désirée; mais il y avait une condition, c'est que personne ne devait y toucher. Le peintre présent pria le lucide de la lui passer pour un instant, l'assurant que son avenir dépendait de la conviction qu'il aurait que ce portrait était fait dans les conditions exigibles. Le lucide ne voulut pas s'en dessaisir, alléguant que l'impératrice devait seule le toucher la première. L'artiste réitéra sa demande, en se contentant d'un peu de peinture que le lucide ôterait du tableau et lui montrerait au bout de son doigt. On ne pouvait être plus obligeant et plus accommodant en même temps; le lucide n'accorda rien, et ne voulant pas être réveillé par des raisons à lui connues, prit le portrait dans ses bras et refusa de satisfaire à la moindre demande sous les prétextes les plus futiles. Le bon M. Marcillet faisait son possible pour faire comprendre au magnétiseur qu'il pouvait lever tout obstacle par le fait de sa volonté; mais ce dernier s'en référa au programme que le lucide lui avait tracé, programme dans lequel ce petit rusé avait tout prévu. Je sortis de la salle en affirmant à mes amis que nous venions d'être témoins à nou-

veau d'une rouerie de plus des somnambules. Les opinions étaient balancées, mais le lendemain, on soumit l'eau à M. Deloche, pharmacien, qui reconnut qu'elle ne portait pas la plus légère trace d'huile, et qu'au fond du vase était déposé un résidu blanchâtre qui était le fait du lavage du tableau, et non de la main prétendue maculée de couleurs.

Son magnétiseur dit, un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Je ne donne qu'un très-court aperçu de toute cette histoire et des détails de cette séance.

Ce jeune homme voulait, le matin suivant, être endormi chez le commissaire de police, aux oreilles duquel cette mystification était arrivée, afin que ce magistrat jugeât lui-même s'il avait fraudé. Une douzaine d'heures de cachot lui ont servi, sans doute, à réfléchir sur son avenir qui ne promet rien de bon s'il continue de la sorte, et lui ont fait avouer toute la supercherie. Renvoyé de la maison où il était, il fut puni comme le méritait son action, qui a jeté une très-grande méfiance dans l'esprit des étudiants et des armes très-meurtrières dans le camp des incrédules. Si j'avais eu à conduire ce jeune homme, je ne pense pas qu'il m'aurait ainsi trompé ; aussi, semblait-il se trouver mal à son aise en ma présence, comme tous ceux que j'ai déjà démasqués de la même manière. Que les

magnétistes se tiennent pour avertis, car ces joueurs de tours sont plus nombreux qu'ils le pensent. Il en est ainsi à l'égard des médiums. Sur cent, il y en a-t-il dix de vrais?... Chacun veut être ce qui n'est pas, veut être le pivot autour duquel le cercle de la crédulité et de l'adulation tourne sans s'en douter. Hélas! que de déceptions de ce genre attendent la pauvre espèce humaine, et que de mal ne feront-elles pas à nos études...

ALP. CAHAGNET.

MÉDIUM MUSICIEN.

Puisque nous voulions raconter à nos lecteurs la bonne fortune de notre somnambule peintre, racontons-lui celle plus heureuse d'un médium *musicien spiritualiste*. C'est de notre vénérable ami, M. l'abbé Almignana dont nous allons nous entretenir.

Ce courageux et studieux étudiant spiritualiste que nos lecteurs et que tout le monde magnétique connaît, tant par ses écrits que par les nôtres, se trouve atteint en ce moment d'un commencement de cécité, produite, nous le pensons, par les fatigues de corps et d'esprit, les peines de cœur, et l'âge de cet estimable magnétiste, inquiet sur son sort futur; il se plaignit de sa position aux Esprits

qui lui ont facilité d'écrire sous leur dictée jusqu'à ce jour. Il leur dit : me faire écrire ne suffit pas à la mission que vous désirez que je remplisse, puisque les hommes qui me voient agir ainsi sous votre influence disent que cela ne leur prouve pas que mon état ne soit pas normal. Ma réputation d'honnête homme est même suspectée par eux. Pouvez-vous me faire faire quelque chose de plus concluant et démonstratif à la fois, puisque vous faites agir mes bras selon votre volonté ? Les Esprits répondirent à M. Almignana : Demain, prends ta guitare. Le lendemain matin à son réveil, ce médium prit sa guitare, sur laquelle il préluda quelques fragments d'airs, puis il se sentit tout-à-coup saisi d'une force et d'une adresse d'exécution telles, qu'il laissa errer ses mains sur son instrument et s'écouta avec autant de plaisir que s'il entendait le premier maître en cet art... On dit à ce médium : tu ne fais que préluder en ce moment, mais tu joueras avec beaucoup plus d'assurance, lorsque tu auras acheté une guitare neuve et d'une bonne confection. M. Almignana répondit que sa bourse n'était pas à la hauteur de son bon vouloir, sans quoi il l'achèterait le jour même. On l'encouragea, en l'assurant qu'il ne manquerait de rien. Une guitare d'un prix élevé est achetée à l'instant, et notre musicien terrestre passe à l'état de musicien spirituel, c'est-à-dire

joue des morceaux qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais entendus ; ces morceaux lui semblent si admirables qu'il n'ose s'en rapporter à son ouïe et invite des artistes à l'entendre. Merveilles sur merveilles ! ce médium transporte ses auditeurs à une telle hauteur de contemplation et d'admiration, qu'ils retombent genoux à terre, en s'écriant qu'ils n'ont jamais rien entendu de semblable. M. Almignana est invité à passer la soirée chez une dame du grand monde, qui a rassemblé autour d'elle l'élite des connaisseurs. Le médium prend son instrument et produit le même effet que sur les auditeurs précédents. On a l'idée d'éteindre les lumières, afin d'être plus assuré de la force d'exécution du vénérable artiste. Les ténèbres prêtent à la mélancolie des airs joués par M. Almignana un charme tellement grand que chacun est transporté de délirante admiration.

Notre ami n'est pas moins fort sur l'orgue mélodium, harmonie, symphonie, gravité religieuse, gaîté pastorale, poésie improvisée, tout se donne la main, tout charme et fait s'écrier aux auditeurs : CETTE MUSIQUE N'EST PAS DE LA TERRE.

Après tant de preuves irrécusables, que restera-t-il à objecter à nos antagonistes? Rien autre, nous le pensons, que d'étudier à nouveau et de reconnaître leur erreur.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION D'UNE JEUNE FILLE
SUICIDÉE EN JUILLET 1855.

M. B..., ayant lu avec fruit l'ouvrage des *Arcanes de la vie future dévoilés*, et ayant déjà sollicité plusieurs apparitions d'Adèle, vient en ce jour pour que cette lucide appelle la belle-sœur de ce monsieur, jeune personne qui s'est suicidée, il y a quelques jours, à l'aide du charbon, par suite d'un chagrin d'amour. Adèle ne tarde pas à entrer en rapport avec cette personne. Le signalement qu'elle en donne à M. B... est reconnu d'autant plus exact que cette pauvre fille était borgne et avait des traits exceptionnels, qui devaient plutôt être un réfrigérant qu'un calorique en amour. La conversation suivante s'établit entre le beau-frère et la belle-sœur :

— Pour quelle raison vous êtes-vous suicidée ?

— Pour des raisons que je ne dois pas faire connaître.

— La personne pour laquelle vous avez dit par écrit que vous quittiez la vie ne vous aimait donc pas ?

— Il ne savait pas que je l'aimais.

— Où en avez-vous fait la rencontre ?

— C'est une connaissance d'enfance.

— Vous avez écrit vos dernières volontés en

mentionnant tous les détails de votre enterrement et de l'ornement du lieu de votre sépulture, assurant que vous laissiez suffisamment pour couvrir les frais. On a exécuté ponctuellement votre volonté à l'égard de l'enterrement. Tenture blanche, drap blanc, couronne blanche, rien n'a été omis ; mais les frais de la sépulture ne peuvent être couverts par le peu que vous avez laissé, peu qui est déjà employé pour l'enterrement. N'aviez-vous pas une somme de six cents francs que votre mère vous connaissait antérieurement ? Où se trouve-t-elle ? Nous n'avons pu la trouver.

— Si j'ai mentionné les détails de mon enterrement et de ma sépulture, c'est que je savais pouvoir en solder les frais avec ce que je possédais. Si j'ai demandé jusqu'à une couronne blanche, c'est que je méritais qu'elle ornât mon cercueil. J'avais, il est vrai, la somme dont vous me parlez, mais je l'ai prêtée : je ne veux pas faire connaître la personne. Vous dites que vous ne pouvez couvrir les frais de ce que j'ai demandé, vous n'avez donc pas trouvé une reconnaissance du mont-de-piété ?

— Nous n'avons rien trouvé, et cependant il n'est pas un chiffon qui n'ait passé dans les mains de votre mère.

— Vous la trouverez, soyez-en assuré, car elle existe.

— Dans tous les cas, elle ne pourrait couvrir les frais à faire, telle en soit la valeur.

— Elle couvrira ces frais.

— C'est le tout de la trouver?

— On la trouvera.

— Vous feriez mieux d'indiquer où elle est?

— Je ne le sais plus maintenant que vous avez tout changé de place; mais je vous assure qu'on la trouvera.

— Comment vous trouvez-vous depuis votre décès.

— MOINS BIEN QU'AVANT.

— Par quelle raison?

— Je ne devais pas faire ce que j'ai fait.

— Comment s'est opéré votre réveil, et quelles ont été vos premières pensées?

— Je suis sortie de l'état d'asphyxie comme on se réveille le matin après une nuit pénible.

— Avez-vous su de suite que vous étiez décédée?

— J'en doutais, vu que je me voyais encore couchée et pleine de vie. Je ne sais qui me fit lever, et je fus très-étonnée de voir mon cadavre qui restait sur le lit. Je ne pus douter alors que j'avais quitté la vie matérielle, mais un vide affreux s'opéra tant dans mes pensées qu'autour de moi; je ne sus plus ce que j'étais, où j'étais, ni ce que j'allais faire!!... Ma chambre me parut in-

supportable! Je m'habillai et je me transportai chez vous. Je m'adressai spécialement à votre Esprit. Je rappelai à votre mémoire le nom des personnes que je désirais voir assister à mon convoi. Celui de la personne de mon affection vous fut influé par moi... C'est pourquoi *il a assisté* à mon enterrement!... J'y assistai moi-même, puis j'errai de votre maison chez quelques amis et chez d'autres parents...

— Vous aviez écrit que vous désiriez inviter, pour assister à votre convoi, toutes les personnes que vous avez connues. Je ne connaissais pas toutes les personnes de votre connaissance; je ne sais si j'ai satisfait à votre désir?

— Oui, en ce QU'IL Y ÉTAIT... et que c'était à son intention que j'avais généralisé l'invitation.

— Est-ce ce jeune homme qui a déjeuné avec moi?

— Oui.

— Je le connaissais si peu que son nom se trouvait effacé de ma mémoire; je ne sais par quelle circonstance j'ai pensé à lui.

— Je vous l'ai dit: c'est moi qui ai présenté son nom à votre mémoire.

— Mais ce jeune homme ne se doutait pas le moins du monde qu'il assistait à une fin aussi pénible d'un amour qu'il avait inspiré bien involontairement. Il m'a même dit que c'était un crime

de se suicider et plutôt une preuve de détachement des êtres qu'une marque d'attachement pour eux?

— Je lui avais laissé ignorer l'affection que j'avais pour lui!... Il a raison, c'est un crime de se suicider.

Adèle affirme cette déclaration parce qu'elle a horreur du suicide. Je lui dis : ce n'est pas humain de jeter un tel mépris sur la tombe de cette malheureuse au lieu d'y laisser tomber une larme! Sais-tu tout ce que son cœur a dû souffrir étant aussi aimant qu'il l'était, et n'ayant aucun des attraits exigibles par la société pour être aimée à son tour? Vois donc cette malheureuse, cette âme tendre et bonne, cachée derrière le hideux visage que tu nous dépeins, cherchant comme ses compagnes, comme les besoins de ses sens le lui commandaient, un regard d'amour dans cette société plus belle et surtout plus égoïste qu'elle, et ne trouvant que le dédain le plus absolu. Joins à cela une bonne instruction, une existence solitaire, une altération de caractère, que sa position a faite. Oh! j'en trouve assez, moi, pour légitimer ce qu'elle a fait; il faut espérer que Dieu lui pardonnera en faveur de ses douleurs morales.

Adèle me répondit : — Voilà comme vous êtes vous autres hommes : faciles à pardonner dans des causes qui ne sont pas les vôtres!... Pardonnez-vous au forçat lorsqu'il s'échappe du bagne, ou au

prisonnier lorsqu'il s'échappe de prison? Non; vous vous empressez de les rechercher et de les emprisonner à nouveau. Sachez donc que notre séjour sur la terre est fixé comme celui du prisonnier. Si nous venons à la quitter, nous nous trouvons dans les mêmes conditions de ne pouvoir nous fixer nulle part, puisque nous n'avons pas le laisser-passer que délivre *seule* la mort naturelle. Sachez que les suicidés sont marqués au front, non d'un fer rouge, mais du sceau de la réprobation spirituelle, comme le sont les forçats parmi vous. Tous les Esprits, dont l'existence s'est accomplie selon l'ordre, s'éloignent au plus tôt du suicidé, en le regardant comme étant un égoïste, un mauvais serviteur, qui a refusé de remplir la mission qui lui était confiée. Il a rompu avec la société entière en se séparant d'elle; la société spirituelle en agit de même à son égard jusqu'à ce que le temps de la punition qui lui est infligée soit écoulé. Là, alors, il rentre dans l'harmonie du ciel.

— Quelle est cette punition?

— D'errer, comme le fait cette jeune fille, dans l'atmosphère la plus attachée à la terre, sans pouvoir s'élever plus haut.

— Quels lieux leur sont assignés; qu'y font-ils?

— Ils errent dans des lieux convenant à leur position. Ils font ce qu'ils peuvent et non ce qu'ils veulent; c'est ainsi que la personne qui est devant

moi erre auprès de sa mère et de quelques amis terrestres.

— D'après ce que nous connaissons de la faculté qu'ont les Esprits de voir les êtres et les lieux de leur affection, comme vous le faites vous-même si facilement dans votre état de somnambulisme, cette jeune personne peut se trouver selon ses vœux auprès de l'Esprit qu'elle aime, et jouir des créations que renferme le *globe attractif* dont l'Esprit Swedenborg nous a donné connaissance tome 3 des *Arcanes*.

— Elle ne peut voir, jouir et posséder que les images des êtres et des choses qu'elle a connus sur la terre; *mais simplement jusqu'au temps où elle les a connus*; par conséquent n'ayant jamais parlé d'amour avec celui qu'elle aime, elle ne peut que le voir et répéter ce qui s'est passé. Cela pourrait satisfaire ceux qui ne se croient pas morts; mais ceux qui, au contraire, se séparent de la vie terrestre, parce que cette vie leur est insupportable, ils ne peuvent rentrer dans le passé de cette vie et y trouver de la jouissance. Cette personne qui sait qu'elle est spiritualisée sans progrès aucun, sans pouvoir jouir d'une création dans laquelle il ne lui est pas permis d'entrer, ne peut jouir que de l'Etat dont je te parle, qui est un état de privation semblable au néant !... Crois ce que je te dis, cela existe ainsi.

Trois jours après cette séance, je reçus une lettre de M. B... m'annonçant que la reconnaissance du mont-de-piété dont il est parlé précédemment avait été retrouvée, et que la valeur supposée de l'objet engagé (devant le peu qui avait été prêté), lui semblait suffisante pour couvrir les frais qui restaient à faire.

Devant un fait de cette nature, pourra-t-on argumenter que le lucide a vu dans la pensée de M. B... cette particularité qu'il ignorait d'autant plus que la spiritualisée passait pour avoir six cents francs en caisse, ce qui est loin du besoin d'emprunter... Dira-t-on que la lucide a vu cette reconnaissance dans l'appartement de la spiritualisée appartement dans lequel il ne restait plus rien lui appartenant ! Pourquoi ne complèterait-elle pas notre étonnement en nous disant où elle voit cette reconnaissance ; son triomphe serait encore plus grand. Il est vrai qu'on nous dira : faites-en autant avec tous les spiritualisés pour lesquels on vous consulte sur des questions de ce genre, questions qui intéressent fort souvent l'avenir des familles. Nous répondrons que ce manque de pouvoir de notre part prouve, au contraire, que nous ne faisons pas ces découvertes par le seul secours des facultés spirituelles; car, s'il en était ainsi, notre fortune serait faite et au-delà ; des sommes considérables nous ont été proposées à cet effet. Non,

nous ne pouvons que ce qu'on nous accorde de faire, qui est d'être les *humbles* et fidèles interprètes des êtres d'outre-tombe avec ceux de notre terre. Les premiers sont eux-mêmes soumis en ce genre à des pertes de mémoire, à des ignorances de leur état et à des récriminations envers ceux qui n'ont de respect fort souvent pour leur mémoire qu'en vue de ce qu'elle leur procure de bien-être.

Nous ne pouvons, dans ce simple article, développer notre manière de voir et d'admettre qu'il en doit être ainsi, nous n'avons désiré que d'appeler l'attention des hommes studieux sur l'ensemble de cette apparition.

Alp. Cahagnet.

APPARITION QUADRUPLE.

Le 1er octobre, trois jours après l'apparition de M. de Gasparin, nous étions plus heureux envers une jeune dame du nom de Mendricky, 31, rue aux Ours, à Paris, demandant l'apparition de madame sa mère. Cette dernière apparut dans toutes les conditions nécessaires à être bien reconnue, car la jeune dame était un tant soit peu sceptique ; un silence à déconcerter le meilleur narrateur, point ou peu de réponse aux questions nécessaires afin d'encourager la lucide dans ses recherches ; rien ne manquait, mais la *bonne foi* n'était pas absente ;

aussi fîmes-nous une séance de une heure cinquante minutes, qui ne se passa pas dans le silence, je l'assure. Cette jeune dame perdit peu à peu son calme présumé obstiné, pour se laisser gagner par les paroles sans répliques et affectueuses de la lucide, au point que deux ruisseaux de larmes sortirent de ses yeux jusqu'alors méditatifs et sombres. Hélas! que de larmes ai-je déjà vues inonder le parquet de ma pauvre demeure ; et que de fois, oserai-je le dire, ai-je été obligé de tourner la tête du côté opposé à la personne pour, à mon tour, essuyer une larme sympathique. S'il n'y avait de présent que cette description d'une physionomie plus ou moins saillante, de l'indifférent à l'argumentateur de bonne foi, entreraient-ils dans cet état de pénible émotion, qui prouve que quelque chose de plus fort que la parole a touché le cœur? C'est que nous sommes dans ces expériences devant des puissances occultes bien supérieures à celles que connaissent nos sens matériels ; toute résistance est vaincue sans combat, et toute une transfusion de foi succède au doute.

Dans l'apparition précitée, Adèle dit voir la dame présente, accompagnée de sa sœur.

— Mais, madame, observe la questionnante, ma mère n'a pas de sœur de morte.

— Elle me dit pourtant que c'est sa sœur, reprend Adèle. Cette dame est de telle manière.

Suit un signalement très-détaillé, qui ne sert pas à faire reconnaître cette personne. Adèle continue :

— Madame votre mère tient son petit garçon par la main. .

— Mais ma mère n'a eu que des filles, fait observer à nouveau cette dame !

— Cependant, reprend Adèle, je lui en vois un à la main qui lui appartient bien ; il est âgé à peine de trois ans, blond, etc.

Suit le signalement.

— Je vois également auprès de votre mère une jeune fille âgée d'environ cinq à six ans, et une autre âgée d'environ vingt-deux ans. Votre mère me dit que ce sont ses filles.

— Oh ! mon Dieu ! reprend la dame, je ne m'y reconnais plus ; il est vrai que ma mère a perdu deux filles, âgées l'une et l'autre de cinq à six ans, mais elle n'en a pas perdu âgée de vingt-deux ans.

Adèle ajoute :

— C'est vrai, votre mère me le dit, mais c'est par une permission de Dieu que j'en vois une âgée de vingt-deux ans, âge qu'elle aurait aujourd'hui sur la terre. C'est une bien belle personne, je vous l'assure ; elle est brune de cheveux quand sa sœur est blonde.

Adèle donne des détails assez précis sur la physionomie de ces jeunes filles pour que la consultante puisse bien les reconnaître, sauf les traits plus marqués de celle qui se présente âgée de vingt-deux ans. Cette dame recueille ses souvenirs et reconnaît que sa sœur aurait juste vingt-deux ans. Elle se ressouvient également d'un petit garçon qu'a eu sa mère et qui est mort à peine né, ce qui répondrait bien à l'âge de celui qu'a vu Adèle, vu que les enfants morts avant l'âge de trois ans, selon elle (comme on l'a lu dans les *Arcanes*), n'atteignent que cet âge. Les souvenirs de cette dame

se complètent également à l'égard de la sœur de sa mère, qu'Adèle dit être présente et reconnaît que le signalement donné par la lucide se rapporte exactement à celui d'une sœur de sa mère, mais une sœur d'un deuxième lit, qui est effectivement décédée à l'âge donné par Adèle.

La consultante fait demander à sa mère si elle s'occupe d'elle.

— Oui.

— Et de mon petit garçon ?

— Je m'en occupe aussi ; il a bien grandi ces temps derniers.

— Ah ! monsieur, s'écrie la consultante ; mais cela n'est pas croyable !

— Il faut pourtant le croire, répondis-je à cette dame.

— Et mon pauvre petit que j'ai perdu, voilà peu de temps, l'avez-vous connu ? Ai-je point eu tort de le faire sevrer ?

— Je l'ai connu ; ce n'est pas le sevrage qui a occasionné sa mort, mais le peu de développement de sa poitrine ; les poumons fonctionnaient mal ; tu as dû en juger par la difficulté qu'il avait à respirer et le râle presque continuel qu'il avait.

— Ah ! je n'en veux plus savoir davantage ; vous me faites peur ! C'est effrayant de vérité et, en même temps, effrayant de profondeur.

— Ces choses n'ont rien d'effrayant, madame ; elles sont, au contraire, très-rassurantes.

— C'est cela que je veux dire.

Puis, les larmes de cette jeune personne inondèrent à nouveau son visage ; nous en restâmes là.

Nous le répétons ; nous regrettons que des sa-

vants de l'ordre de M. Gasparin ne soient point témoins de faits semblables ; nous désirons que ce monsieur suive notre conseil ; en magnétisant lui-même, il ne tardera pas à obtenir des résultats dignes de ses méditations.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION DU COMMANDANT LA FORGUE DE PAU (13 FÉVRIER 1856).

Il m'est inutile de demander le signalement de cet Esprit, vu qu'Adèle l'ayant déjà visité plusieurs fois pendant sa maladie, ne pourrait rien ajouter à celui si exact qu'elle m'en a fait antérieurement. Je lui fais adresser les questions qui suivent :

— Comment vous trouvez-vous ?

— Très-bien.

— Avez-vous connaissance de votre spiritualisation ?

— Certainement.

— Quelles sont vos occupations présentes ?

— Je continue mes soins à mes pauvres malades.

— Quels soins pouvez-vous leur apporter, puisque vous n'êtes plus auprès d'eux pour les magnétiser ?

— Je continue d'intercéder Dieu en leur faveur.

— Avez-vous étudié, depuis votre spiritualisation, quelque manière supérieure de magnétiser pour les maladies ?

— Je n'en connais pas de meilleures que la prière, c'est celle que j'employais de préférence,

et c'est celle que je conseille à tous mes frères comme étant la plus assurée.

— Vous employez cependant des huiles et des plantes à l'occasion.

— Oui, mais c'était sur le plus petit nombre, et encore ces remèdes étaient-ils influencés par la prière.

— Avez-vous vu l'Esprit Swedenborg ?

— Non ; j'ai vu le Christ.

(Adèle me fait observer que ce bon Esprit paraît avoir le Christ en grande vénération).

— Comment avez-vous vu le Christ ? Est-ce comme Dieu ou Fils de Dieu ?

— Comme il doit être vu par tous les hommes : en *Esprit* comme nous ; mais en Esprit supérieur par son amour et sa grande charité envers ses frères.

— Vous ne l'admettez donc pas comme étant Dieu ?

— Non ; tous les Esprits de sa société *de laquelle je fais partie* ne le voient que comme un frère qui a beaucoup souffert pour l'espèce humaine.

— Pourquoi les prêtres chrétiens ne le voient-ils pas de la même manière ?

— Parce qu'ils s'obstinent à ne pas vouloir voir la lumière là où elle est.

— Vous habitez donc encore vos contrées terrestres ?

— Non ; je n'y suis que par la pensée.

— Avez-vous quelque chose à révéler aux hommes ?

— Je leur conseille d'avoir de l'amour les uns

pour les autres, de croire et d'espérer dans la bonté divine.

— La personne qui m'a prié de vous faire apparaître se recommande à vous tant pour sa santé que pour des consolations spirituelles.

— Chaque fois qu'elle m'appellera par la pensée auprès d'elle, j'y serai, et je ferai mon possible pour la calmer.

Adèle accuse se trouver très-heureuse dans la sphère de ce bon Esprit, et le dit être un des plus charitables de ceux qu'elle connaît.

Je n'ai fait cette apparition que pour instruire les magnétistes-spiritualistes de la position actuelle d'un homme, dont la perte terrestre est à jamais irréparable.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION DE BLESSON.

Nous avons déjà parlé une fois de notre ami et frère en Dieu Blesson, le premier *martyr du magnétisme*, spiritualisé sur la voie publique à la suite d'une magnétisation qu'il venait de faire. Nous pensons que nos lecteurs n'ont pas besoin de plus amples renseignements pour reconnaître de suite l'un des plus dévoués et courageux magnétistes qui ont existé. Nos lecteurs savent également que si nous ne les entretenons pas plus souvent de nos relations journalières avec les nôtres spiritualisés, c'est que nous avons tant de choses à leur dire que nous manquons toujours de place pour le faire. Mais, puisque aujourd'hui nous nous met-

tons en frais de citations, d'apparitions, nous croyons devoir leur dire un mot de Blesson.

Nous venions de faire une apparition étrangère lorsque nous désirâmes terminer la séance par un échange de bons souvenirs avec notre ami. Adèle, en rapport avec lui, s'exprime ainsi : Il a toujours l'air gai qu'il avait sur la terre ; il est accompagné de son ami M. Meunier, (ex-marchand vinaigrier, rue Saint-Martin, spiritualisé quelques mois après Blesson).

La lucide entre en conversation avec ce dernier et ne peut suffire à me répéter ce qu'il lui dit de particulier, ainsi qu'à son ami. La même vigueur qu'il possédait dans son langage se communique à la lucide; elle est animée, gesticule, et accentue ses paroles, dont le sens vulgaire, par instant, prête au charme du style de l'atelier. Je fais demander à Blesson s'il est heureux, s'il s'occupe encore de sa maison, s'il est orienté et ce qu'il fait, enfin si son ami sait qu'il est spiritualisé ?

Blesson se prend le front dans sa main, comme il en avait l'habitude parmi nous, et s'écrie : Ne me parlez pas de ma maison ni de mes affaires ; hors cela je suis heureux... Les Esprits me donnent du fil à retordre à les magnétiser pour les mettre en communication avec les hommes de la terre, comme je vous l'ai déjà dit. C'est surtout ce grand vinaigrier-là (en parlant de son ami présent) qui m'absorbe... Blesson, magnétise-moi donc encore un peu pour que je voie Clarisse (épouse de ce dernier). — Que tu voies Clarisse, que tu voies Clarisse ; veux-le et tu la verras comme moi ; mais non, il me suit partout ; nous sommes comme

saint Roch et son chien ; il ne sait quoi faire, ni où aller sans moi. Regretterais-tu tes cornichons, gros plein de soupe ? Ils ont le temps de confire d'ici que nous allions les visiter. Et les prunes !... ah ! marchand de prunes, je t'en ferai manger, moi, des prunes spirituelles, qui sont autrement parfumées que les tiennes. Voyons, es-tu mécontent que je t'aie attiré et d'être arrivé ? N'as-tu pas tout ce que tu veux ? Sommes-nous ou non débarrassés de nos entraves terrestres ?

Blesson s'adressant à nouveau à Adèle, il lui dit :

— Oh ! j'ai des maisons à présent ; cette poule mouillée-là (lui montrant son ami) s'imagine encore qu'il souffre !... Allons donc ! réveilles-toi, l'endormi, et réjouis-toi d'être où tant d'autres voudraient être.

Adèle entre en conversation intime avec ces deux esprits. Je ne peux suffire à écrire ce qu'elle me dit, et le pourrai-je que ces détails n'offriraient qu'un intérêt de peu de valeur à tout autre que ceux qui ont connu ce zélé magnétiste. La lucide assure qu'il magnétisera toute l'éternité. Il lui montre sa main et lui dit : Il y a du fluide là-dedans ! Mais Adèle est étonnée de le voir ganté, vu qu'il ne portait pas de gants sur la terre. Cet Esprit se plaint d'un ami qui, dit-il, n'a pas tenu sa promesse envers ses enfants. Il nous parle d'une jeune personne qu'il sait être enceinte, et dit : ah ! elle ne m'aura pas cette fois pour la soigner ; *psit* ! il ne lui en arrivera pas pire affaire. Blesson m'assure qu'il se rendra sensible à ma personne par des attouchements et qu'il me magnétise à chaque fois que je lui demande ce service. Je dois avouer que

j'ai moins senti l'action magnétique de mes amis et même la sienne en particulier, pendant plus de six mois qu'il me magnétisa dans les commencements de ma maladie, que je la sens depuis qu'il est spiritualisé.

Il reprend ainsi :

— Voilà comme on file les uns après les autres ; on vous croit bien établi ici-bas pour des années, *psit* ! vous passez l'arme à gauche, et vous quittez sans regret votre coquille. — Oh ! grosse sœur, dit-il à Adèle, quand vous allez filer votre nœud, c'est moi qui me charge d'être votre chef de file. — Et cette poule mouillée-là, en parlant de moi, nous l'introduirons aussi ; nous lui ouvrirons les yeux spirituels après qu'il a ouvert les nôtres ; ce sera notre écolier après avoir été notre maître. Oh ! mon vieux, je t'attends, toi et les frères. En attendant, filons, vinaigrier ; voyons, *psit* ! filons ! Je dois voir aujourd'hui M. Swedenborg, adieu, sœur, à la prochaine occasion.

Je ne donne qu'un très-faible aperçu de cette séance aussi gaie qu'émouvante en sensations diverses. Je ne sais qui aurait désiré qu'elle se terminât, et qui aurait pu douter qu'Adèle n'était pas en parfait rapport avec notre ami. Ces scènes ne s'écrivent ni ne se peignent ; elles se voient une fois, heureux quand on en conserve le consolant souvenir.

Obs. — Blesson use d'une bien plus grande liberté à notre égard que lorsqu'il était sur la terre. Les maisons qu'il dit posséder dans son état présent répondent à l'affection qu'il avait pour une jolie propriété qu'il possédait à Paris, propriété que des

entreprises généreuses le forcèrent de vendre. Il en conserva toujours un grand regret. La jeune personne précitée était effectivement enceinte. Nous pensons qu'il ne se plaint pas à tort de l'ami également précité. Ils étaient trois qui avaient signé l'engagement que celui d'entre eux qui quitterait la terre le premier, les autres prendraient soin des enfants s'il en existait. Un seul des deux restant offrit de tenir sa promesse. L'épouse de notre ami put s'en passer. Beaucoup d'autres choses d'une égale exactitude nous furent dites, mais les convenances nous forcent à les taire.

ALP. CAHAGNET.

SOMNAMBULISME.

RECHERCHES PAR LE LUCIDE TARTARIN, 18 MAI 1855.

J'ai dit, page 130 de ce volume, comment, dans un moment de passe-temps, j'avais endormi M. Tartarin, cultivateur à Argenteuil. En racontant le phénomène de dédoublement qu'il avait vu de ma personne, etc. Une deuxième fois j'endormis ce monsieur afin de juger si je pouvais espérer diriger cette lucidité fugace de laquelle j'ai parlé. J'obtins le même état de sommeil en moitié moins de temps, mais je ne pus obtenir ni isolement ni souvenir au réveil. Un voisin de ce monsieur manquait à sa maison depuis deux ou trois jours ; sa famille était dans la plus grande inquiétude. M. Tartarin connaissait et estimait beaucoup cet

homme. Je profitai de cette circonstance pour l'engager à aller à sa recherche, ce qu'il fit avec plaisir. Je vais transcrire aussi exactement que possible ses propres paroles, afin qu'on juge de la facilité que l'homme possède de se diriger, de voir, et de disposer de cet état selon ses vœux ou selon les vœux des esprits qui lui en facilitent les moyens.

— Je vois son épouse, dit le lucide; comme elle est triste, la pauvre femme! Je le crois bien; ils vivaient bien ensemble; elle est bien chagrine... Je ne le vois pas, lui... il n'y est pas... Je voudrais cependant bien le voir... Tiens! me voilà dans les champs! Sa pauvre femme le cherche dans une pièce de terre leur appartenant; elle pleure et ne le trouve pas... Tiens, c'est drôle, me voilà sur un pont!... mais, c'est le pont de Bezons, je le connais bien; pourquoi donc qu'on me mène là?... Je reconnais bien l'auberge de M. R... Qu'est-ce que je lui dis?... Ah! bien, qu'est-ce que j'ai l'air? Où vais-je comme çà? J'ai l'air d'un flâneur! Je marche tranquillement tout le long de la Seine. Bon! j'arrive à Saint-Germain; il n'est pas à Saint-Germain. Je ne vois rien... Revoilà ces brouillards noirs qui passent encore devant mes yeux.

— Ne faites-vous que de voir des tableaux, des lieux et des distances que vous nous citez, ou, au contraire, vous trouvez-vous bien en entier, vivant aussi libre de tous vos mouvements et de vos appréciations dans les lieux desquels vous me parlez, que dans votre état ordinaire?

— Comment cela! Si j'étais bien sur le pont de Bezons, et si j'ai parlé avec M. R...? Je le crois bien; où voulez-vous que je sois donc, puisque je

marchais tout le long de la Seine ?... Oh ! bien, ce serait drôle, si je n'étais pas tout entier là où je vous le dis.

— Faites cependant attention que votre corps ne change pas de place.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi, pourvu que je sois où je me vois. Est-ce que je m'occupe du lieu où je ne me vois pas ! Que mon corps reste où il voudra, pour moi je suis bien et parfaitement bien où je marche.

— Tâchez de voir à nouveau si vous pourriez retrouver les traces de cet homme.

— Voilà qui est surprenant ; je me retrouve sur le pont de Bezons...

— Le voyez-vous se jeter à l'eau ?

— Non, mais j'éprouve quelque chose d'indéfinissable.

— Est-ce une sensation de peine ou de joie ?

— Ce n'est pas une sensation de joie, mais, à coup sûr, je n'ai jamais senti ce que je sens. Je me trouve si drôle !... Que va-t-il donc m'arriver ?... Je suis dans un drôle d'état... oh ! je vois, il est retrouvé, le voilà au bord de l'eau.

— Il s'est donc noyé ?

— Je ne sais s'il s'est noyé. Je le vois pour la première fois, là, sur le bord de l'eau de laquelle on l'a retiré ; sa famille le sait, car je vois auprès de lui son frère et son beau-frère ; c'est sans doute qu'ils veulent cacher cette mort. Oh ! ce pauvre homme, le voilà bien là ; il n'y a plus de doute pour moi, il est noyé.

Je dois faire observer que le jour même où le lucide dit voir retiré de l'eau l'homme qu'il vou-

lait voir, il fut effectivement retiré de la Seine un homme au pont de Bezons; l'on crut dans le pays que c'était celui dont la disparution inquiétait tout le monde, mais l'homme trouvé ainsi était un étranger à la ville. Comment ne pas admettre devant une telle erreur les propositions que j'ai faites sur ce sujet dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et dans mes autres ouvrages, qui sont : qu'il suffit au lucide ou aux personnes présentes de désirer fortement que telle chose soit pour qu'elle soit effectivement pour lui. C'est simplement un effet d'enveloppe des choses ou des êtres dans les images de la pensée présente des personnes qui questionnent. Oui, je le répète avec plus d'assurance que jamais, chaque chose nommée devant un lucide est instantanément présente à ses yeux, elle se trouve dans le *nom même prononcé*, elle peut être changée de forme, ainsi que de manière d'être, à chaque accolement que l'on fera de son individualité avec le nom d'une chose quelconque : semblable à un objet que l'on enveloppe dans plusieurs doubles de papier de différentes couleurs; qui ne voit que le papier extérieur ne connaît que la couleur de ce papier; il en est ainsi des autres. M. Tartarin s'est dit en voyant le cadavre retiré de l'eau, ne serait-ce pas celui que je cherche? Comme il connaissait beaucoup cet homme, il se l'est représenté par le mirage de sa pensée et s'est trouvé envelopper le cadavre qu'il voyait dans l'image de celui qu'il cherchait. Il en est de même des parents qu'il a vus autour de ce cadavre; comme il savait que d'actives recherches étaient faites par ces parents, il s'est dit : Oh ! bien sûr qu'ils savent

qu'on a trouvé un homme au pont de Bezons, et sa pensée a fait à l'égard de ces personnages ce que la pensée de tout le monde fait en toutes les circonstances de la vie, en voyant chacun intérieurement les choses et les êtres, tels on les fait et on les croit. Il ne faut qu'un peu d'observation à l'homme pour se rendre compte de ces cas d'erreurs pour le lucide. Ce dernier est d'autant plus trompé qu'il est aux prises avec la vie de ces images, comme nous l'avons dit tant de fois, vie aussi pleine d'activité et d'objectivité pour lui que celle de l'état terrestre.

L'homme que nous cherchions fut trouvé noyé quelques jours après, mais à un autre endroit dans la Seine que celui où l'avait vu Tartarin. Y aurait-il eu prévision tronquée sous l'empire des mêmes puissances dont nous venons de traiter? Nous l'ignorons; mais il nous reste prouvé une fois de plus que l'univers d'images des choses humaines, images non imagées après coup, *mais bien préexistantes aux faits*, offre à notre âme toutes les mêmes certitudes désirables de pondérabilité, d'activité et d'actualité que les formes matérielles lui offrent elles-mêmes. Nous ne pouvons donc trop attirer l'attention des étudiants sur cette question capitale, question qui est *la clef* des plus hautes solutions métaphysiques qu'aient suscitées le somnambulisme, l'extase, la folie, l'hallucination, etc.

ALP. CAHAGNET.

ETUDES ANATOMICO-MÉDICALES

21 ET 26 JANVIER 1856.

Somnambule Ravet et somnambule Adèle Maginot.

Le cadre d'un ouvrage ayant pour titre : *Révélations d'outre-tombe* (voir la fin de ce recueil), quoique considérablement élargi, se trouve trop étroit pour y insérer les études que je ne cesse de faire avec le somnambule Ravet, duquel j'ai parlé tome 1er de l'*Encyclopédie*. Je me trouve forcé d'en reverser l'excédant dans cette publication. Il serait fâcheux, je le pense, de laisser dans l'oubli des détails de l'ordre de ceux qui suivent. Le 21 janvier, je questionnais le lucide précité sur des doutes concernant la mission des guides des hommes de la terre, séance qui est mentionnée dans l'ouvrage précité; après quoi Ravet demanda quelques conseils à son guide pour le traitement d'une plaie qu'il a à la jambe, plaie qui l'inquiète et le fait beaucoup souffrir.

Ravet jouant, il y a quatorze ans, avec un camarade, reçu de ce dernier un coup de pied sur le devant de la jambe droite, à la suite duquel il y eut une plaie qui resta ouvèrte malgré tous les soins qu'il y apporta pendant ce long laps de temps, jusqu'au jour où, dans une nuit, son frère spiritualisé lui apparut dans un rêve et lui révéla un remède qui amena promptement la cicatrisation de cette plaie. (Voir, tome 1er de l'*Encyclopédie*, l'article : *Guérison par un mort*). La plaie resta

fermée pendant près d'une année, après quoi elle se rouvrit à nouveau. Adèle parvint à la fermer, mais elle se rouvrit encore après, au moins, neuf mois de cicatrisation, et c'est pour elle qu'en ce jour le lucide questionne son guide. Ravet a les jambes couvertes de varices d'un volume incroyable, qui, je le pense, ajoutent à la difficulté de la guérison parfaite de sa plaie.

Un deuxième accident lui arriva, il y a environ un an, et faillit lui occasionner les mêmes troubles que le premier. Ravet sentait depuis quelque temps une gêne sous la cheville intérieure de la même jambe ; croyant que c'était une écharde qui s'était logée dans l'épiderme, fouilla cette place à l'aide d'un outil tranchant et offensa un petit nerf imperceptible, qui s'était allongé de lui-même au dehors de l'épiderme et avait formé une petite grosseur que Ravet croyait être le produit d'autre chose. Deux mois de traitement magnétique et un peu d'onguent Canet finirent, non sans peine, à fermer cette petite plaie. Il se trouve qu'en ce jour cette même plaie menace de s'ouvrir à nouveau, et, ce qui est le plus incroyable, c'est qu'une semblable plaie s'est ouverte juste au même endroit, à l'autre jambe en regard de celle qui avait été causée par l'imprudente ouverture qu'avait fait Ravet.

Je prie le lucide de demander à son guide ce qui peut occasionner cette persévérance que met sa première plaie à s'ouvrir ainsi après une cicatrisation aussi longue, et qui peut, en même temps, avoir produit le phénomène de l'ouverture de la deuxième plaie ?

— C'est l'habitude que l'humeur a prise de passer par cette ouverture.

— Pour comprendre une telle habitude, il faut supposer que cette humeur est susceptible d'en prendre une et, par conséquent, d'avoir conscience de ce qu'elle fait.

— Elle en a parfaitement conscience.

— Je pourrais admettre ce que vous dites, d'après la vie que je supposais et que vous nous avez confirmé, qui anime les plus simples molléculés matérielles; mais l'humeur qui est sortie n'est plus là pour se souvenir qu'elle a sorti par ce trou, et l'humeur à sortir n'y ayant jamais sorti ne peut en avoir pris l'habitude.

— Avez-vous besoin d'avoir passé par un chemin quelconque, que vous savez qui conduit à tel endroit, pour connaître ce chemin et vous en servir au besoin? Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait rien d'inanimé ni de non pensant dans l'univers; par conséquent, les corpuscules qui forment la substance humorale s'instruisent entre eux et savent, par ce moyen, par où leurs camarades ont sorti pour passer dans un autre état, qui est un moyen de liberté pour eux. Cette plaie était un chemin dont la porte est continuellement gardée par des leurs, et lorsque les grandes expatriations sont nécessaires (vu l'abondance des masses), les portiers enlèvent, comme ils ont su les placer, les matériaux obstruants qu'ils avaient mis là pour un temps nécessaire, la porte se trouve réouverte et l'émigration continue à nouveau.

— De quoi est composée cette humeur?

— De l'écume du sang?

— Qui produit cette écume ?

— Le trop ou le pas assez des constituants du sang.

— Pourquoi la deuxième plaie s'est-elle ouverte d'elle-même ?

— Parce qu'il s'est trouvé quelque ouverture imperceptible qui a facilité cette plaie à s'ouvrir. L'humeur se trouve sans cesse charriée dans le torrent de la circulation du sang ; elle se trouve quelquefois entravée dans son cours par des compressions ou quelque autre cause ; les corpuscules qui la forment se groupent alors et font des efforts très-grands pour continuer leur route ; dans ces efforts, ils forment ce que vous nommez des inflammations ; ces dernières engendrent des déchirures et des plaies. Une fois la plaie formée, elle n'est pas facile à fermer, si elle se trouve surtout avoisiner les conduits abondants de la circulation.

— Ces corpuscules ont-ils un siége d'action, une organisation quelconque ?

— Certainement, c'est tout un petit peuple qui a son gouvernement, ses lois, ses habitudes et ses besoins, vous savez que je vous ai déjà dit cela.

Obs. Je ne pense pas que Ravet ait quelque propension pour un système qu'il ne m'est nullement difficile d'accepter, vu que j'en ai déjà beaucoup traité dans mes ouvrages. Ce lucide est de l'avis de presque tous ceux que j'ai vus, concernant leur santé, qui est de se méfier plus de leur savoir que de celui d'un autre lucide ; il préfère que je consulte Adèle à ce sujet afin d'avoir son opinion sur un traitement à suivre. C'est ce que je fis quelques jours après. Voici ce qu'Adèle nous dit :

— Pourquoi cette plaie s'est-elle réouverte?

— Parce qu'on n'a pas continué, malgré qu'elle était fermée, à la couvrir au moins pendant deux mois de l'onguent qui l'avait fermée.

— Qu'aurait fait cet onguent sur des chairs en bonne santé?

— Ces chairs n'étaient pas en aussi bonne santé qu'elles n'eussent plus besoin de fortifiant, et cet onguent en est un.

— Cela ne me dit pas pourquoi elle s'est réouverte!

— Parce que l'humeur a pris l'habitude de passer par là!

— Tu parles d'habitude, quelle habitude peut avoir une humeur qui est dans le corps de faire une chose qu'elle n'a jamais faite, car si elle l'avait fait une fois elle ne rentrerait pas dans le corps pour recommencer?

— Des enfants qui ont l'habitude de courir dans les champs ou au bord de l'eau ne se trouvent-ils pas victimes parfois les uns ou les autres de quelque trou ou de quelque chute qui les fait tomber dedans ou dans un précipice; défendez à tous ceux du quartier d'aller près de ces lieux dangereux, vous ne réussirez qu'à stimuler leur envie d'y aller, et par là vous aurez beaucoup plus d'accidents à déplorer; il en est ainsi du cours qu'a pris cette humeur, depuis de nombreuses années qu'elle passe (par l'effet de la circulation) auprès de ces ouvertures par lesquelles tant des leurs disparaissent; tous savent très-bien que ces ouvertures existent et y passent lorsqu'ils ne veulent ou ne peuvent plus vivre entre eux.

— Pour que cela arrive tel tu le dis, il faudrait que cette humeur fut vivante et pensante.

— Où donc qu'il y a quelque chose de mort dans la création, et s'il n'y a rien de mort, tout n'agit-il pas? Agir et penser sont une même chose; on ne peut faire l'un sans l'autre; eh bien! vous êtes bons là vous autres, de croire que tout cela ne pense pas; eh! qui donc penserait pour eux? qui donc conduirait ainsi des êtres morts dans ce que vous dites qui fait votre vie? Tiens, tes savants vivraient cent ans les yeux ouverts comme je les ai, ils ne sauraient pas encore le pourquoi de tout cela; mais sache donc que nous sommes tout un monde, tout un univers vivant, etc.

Adèle conseilla à Ravet ce qu'il avait à faire et moi je restai pour la première fois sous l'impression produite sur mon esprit par cette définition presque identique des deux lucides sur les constituants de la matière. Ravet ayant lu mes ouvrages aurait pu penser comme moi, mais Adèle qui n'a rien lu, qui ne veut rien lire, et qui n'est bien qu'à sa cuisine, me dire de telles choses, a droit à me surprendre, elle qui n'a pas la communication de pensées, et qui, si elle l'avait, me l'aurait dit certainement, aussi explicitement plutôt, je dus en conclure que nous étions à l'A, B, C de ces connaissances et que j'étais dans une bonne voie à leur égard. Que les magnétistes studieux se livrent à ces études, surtout lorsqu'ils auront lu l'ouvrage précité, ils ne regretteront pas leurs peines.

Alp. Cahagnet.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous pensions pouvoir publier sous le titre : *Arcanes de la vie future dévoilés*, un tome 4e, tel nous l'avions annoncé ; mais, d'après des conseils qui nous ont été donnés, nous publierons ce même volume sous le titre qui suit. La principale cause qui nous a forcé à en agir ainsi est celle que publiant à des années d'intervalles le même ordre d'études que nous voulions renfermer sous le même titre, nous forçons les lecteurs de l'un de ces volumes d'acheter les précédents afin d'avoir l'ouvrage complet, ce qui est coûteux pour eux et difficile à se procurer en ce moment. Comme chaque volume est complet en lui-même, et surtout *celui que nous annonçons*, ils peuvent donc porter chacun un titre spécial ; c'est pourquoi nous avons intitulé celui-ci : *Révélations d'outre-tombe*, etc. Nous soumettons à nos lecteurs une *très-faible* esquisse de la table des matières, et nous osons affirmer que toutes les solutions qui nous ont été données par les Esprits Gallilée, Hippocrate, Franklin, etc., ne sont pas connues des hommes et sont appelées à renverser bien des systèmes scientifiques qui ont fait de grandes réputations jusqu'à nos jours, et à éclairer beaucoup de questions restées pendantes dans les plus hautes régions des sciences astronomique et météorologique.

Le monde spirituel y est traité avec de très grands détails.

Abrégé de la table des révélations d'outre-tombe, par les Esprits Gallilée, Hyppocrate, Franklin, etc. (1).

Dieu et le monde spirituel; préexistence des âmes à la création de la terre; premiers hommes qui l'ont habitée; leur début dans cette existence; qui gouverne la terre et influe sur les saisons et ses productions.

Etudes très-détaillées sur l'entrée, les usages et les affections de l'homme au monde spirituel, après avoir quitté la terre.

ASTRONOMIE et MÉTÉOROLOGIE. — Révélations faites par l'Esprit Gallilée sur la marche de la terre; ses rapports avec les autres planètes; les comètes, les étoiles filantes et la voie lactée; position du soleil; nouvelles propositions sur la cause et le siége de la chaleur et du froid de la terre, ainsi que chez les êtres qui l'habitent; sur le vrai midi et le vrai nord, sur la périodicité des marées, sur les causes des vents, des tempêtes, des pluies locales, des vents alisés, des courants atmosphériques et sous-marins, des tourbillons et des trous inemplissables; adhérence des corps aux globes; de quoi sont composés les fluides magnétiques, électriques et galvaniques.

MAGIE. — Arcanes, puissance et impuissance de la magie; cause des épidémies, des disettes, des révolutions, etc.

BOTANIQUE médicinale, vertus et temps propices à l'emploi des plantes; existence, intimité et sensibilité des fleurs.

PHYSIQUE et MÉTAPHYSIQUE. — Gaz à peu de frais pour lumière; pièce médico-galvanique contre le défaut de circulation du sang et des fluides; nouveaux moyens de purifier l'air des appartements; de quoi sont composés l'aimant et le diamant; nouvelle bous-

(1) Prix : 5 fr, pour Paris, et 6 fr. par la poste. — Souscrire chez Germer-Baillière, libraire, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, à Paris, ou chez l'auteur, à Argenteuil.

sole. — **Pensées.** Leur nature, leur forme, leur force et leur faiblesse. — **Mémoire.** Comment s'impriment à l'état permanent, les pensées, les gestes et les sons dont elle est la gardienne. — **Parole.** Comment se forment les sons qui composent la parole; quel rôle l'âme et le corps jouent dans ce sublime travail. Suicides contagieux; rapports des âmes entre-elles, tant sur terre qu'au monde spirituel.

Anatomie. — Rôle spécial très-détaillé des principaux organes du corps humain, leur vie de relation; curieuse construction de l'œil; comment et où s'impriment les images des choses vues par cet organe; animalcules qui composent le corps.

Médecine. — Révélations faites par Hyppocrate sur les différentes espèces de maladies de poitrine, du poumon et des bronches; sur les différents genres d'épilepties; leurs causes et leur transmission; composition d'eaux minérales applicables aux maladies de la poitrine, ainsi que les moyens de guérison et calmants à employer contre l'épileptie.

Hermétisme. — Notions sur la science hermétique et sur le Christ; manifestations spirituelles; révélations faites par l'Esprit Franklin sur la naissance et les progrès de ces manifestations; sur les mouvements des tables; comment s'opère la transpersion de la matière par les apports; machine de curieuse construction enseignée par cet Esprit pour la guérison de la paralysie, ainsi qu'une nouvelle machine électrique d'une très-grande puissance.

Magnétisme. — Révélations de l'Esprit Hyppocrate sur le somnambulisme, les songes, les rêves et les cauchemards; topographie de la lune, ses productions minérales et végétales; conclusions par plusieurs lucides sur la mission des guides des hommes de la terre, en vue du progrès et de la perfection de ces derniers.

Poésie.

—

PHILOSOPHICO-SPIRITUALISTE.

Est-ce en prose, est-ce en vers qu'on doit parler à Dieu ?
Est-ce dans sa demeure, au temple, est-ce en tout lieu ?
Je n'en sais rien, hélas ! mais en tout lieu mon âme
Parle à son Créateur, dont le doux nom l'enflamme
Sous son toit dont l'abri vient couvrir ses douleurs,
Dans les champs émaillés de verdure et de fleurs.
Aux bords d'un frais ruisseau, dont l'eau coule paisible,
Dans les bois dont la paix la trouve plus sensible,
Le jour sous un ciel bleu, la nuit sous un ciel noir,
Du matin au midi, du midi jusqu'au soir,
Elle mêle sa voix aux douces voix des anges,
Pour, de son Créateur, mieux chanter les louanges.
Dans ce foyer d'amour elle aime se baigner,
De la vie éternelle elle aime s'impreigner;
Que lui fait cette croix, reste du vieux Brahmisme
Qu'adore a deux genoux, un faux christianisme.
Ce Judaïsme mort, tous ces législateurs
Qui pour dire plus vrai n'en sont que plus menteurs.
Le Dieu qu'elle connaît, qu'elle adore et vénère,
Qui fut, est et sera de tous l'unique père,
N'a pour temple et pour lieu que la voûte des cieux;
Il n'a d'autel, de chants, d'hymnes harmonieux
Qu'il préfère au cœur pur, plein de reconnaissance
Pour les biens découlant de sa munificence;
Un soupir, un regard, un geste, un mot d'amour
Sont le seul culte, hélas! du céleste séjour.
Arrière donc, pasteurs, qui faites vos délices
D'usages non moins sots, que vos sots sacrifices;
Hommes noirs au dehors, hommes noirs au dedans,
Soyez moins orgueilleux, soyez moins imprudents.
Au nom de votre Dieu, condamnez moins les autres
Si vous voulez qu'il ait pitié de ses apôtres.
Et vous, croyants béats, relevez votre front,
Car être aux pieds d'un frère à Dieu, c'est faire affront.

1er janvier 18[illegible]. ALP. CAHAGNET.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Cette livraison est la dernière de l'abonnement à l'année 1856 ; la prochaine contiendra la fin, la table des matières et la couverture du tome IIe de l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste.* Nous prions nos lecteurs de renouveler au plus tôt leur abonnement pour l'année 1857, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi des prochaines livraisons.

Nous avons fait quelques efforts pour rendre aussi intéressante que possible cette faible publication. Nous pensons que nos amis nous tiendront compte de ce besoin permanent que nous ressentons de correspondre ainsi trimestriellement avec eux pour leur conter ce que nous découvrons de nouveau, et les progrès que fait la science qui nous occupe.

Nos lecteurs connaissent notre horreur pour la réclame et tout ce qui sent l'agio littéraire ; mais nous ne pouvons résister au besoin de les prier de propager nos publications, s'ils veulent être pour quelque chose dans l'œuvre que nous avons entreprise. Ceux qui ont le moyen pourraient, à l'occasion, prendre deux abonnements pour un et donner le deuxième, ce qui, pour nous, remplirait le vide que laissent dans notre caisse les frais d'impression. Qu'on

sache que nous sommes en retour, tous les ans, de 200 francs, pour soutenir un drapeau dans lequel nous voulons nous ensevelir.

Nous recommandons également à nos lecteurs l'ouvrage que nous venons de publier, ayant pour titre : *Révélations d'outre-tombe*, ouvrage duquel nous avons donné un aperçu dans la dernière livraison, par l'abrégé de la table des matières qu'elle contient. Cet ouvrage, nous osons le dire, est un des plus instructifs de ceux que nous avons publiés jusqu'à ce jour. Le même bon sur la poste pourrait contenir la souscription à cet ouvrage et l'abonnement à l'*Encyclopédie magnétique*.

Nous avons réduit le plus que nous l'avons pu le prix des ouvrages que nous avons encore en notre possession, afin d'en faciliter l'acquisition aux bourses les plus pauvres, et porter nos consolations dans le plus de familles possible. (*Voir à la couverture de cette livraison.*)

Alp. Cahagnet.



PARIS. — IMP. BLONDEAU, RUE DU PETIT-CARREAU, 26.

IMMORTALITÉ (*Suite*).

A MONSIEUR CLEVER DE MALDIGNY, EX-CHIRURGIEN-MAJOR DE LA GENDARMERIE D'ÉLITE DE PARIS.

Cher monsieur,

J'ai traité très-superficiellement, dans la lettre que je vous ai adressée précédemment, de la question de l'immortalité individualisée de l'âme humaine; je n'ai pu m'étendre sur cette question aussi démonstrativement que je l'aurais désiré par deux fortes raisons qui sont que le lecteur n'aime pas les longues démonstrations et que l'imprimeur les fait payer à tant la ligne. Je vais continuer aujourd'hui cette question sous les mêmes dépendances, en recherchant l'immortalité individualisée de l'âme humaine, dans celle du règne minéral.

Si, pour cela faire, j'ouvre la Bible, livre d'autorité religieuse duquel doit découler l'autorité scientifique, *selon les partisans de ce livre*, je lis que Dieu et le chaos existaient au commencement. Dieu est une figure indéfinie par ce livre et le chaos est une figure non moins indéfinie, vu sa non-forme. Cependant il est dit que l'esprit de Dieu planait sur les eaux, ce qui prouvait qu'il y avait des eaux dans ce chaos... Dieu dit que la

lumière soit, et la lumière fut... Si Dieu est la lumière même, il aurait pu dire *que je sois et je suis*.... Dieu mit six jours à retirer du chaos tout ce que voient nos yeux, c'est-à-dire commandant que chaque chose fût pour que chaque chose soit; puis il donna son approbation à chaque ordre de sa création... Je n'ai jamais pu comprendre que Dieu ait pu dire que cela soit, pour que cela fût, devant ce chaos qui semble être le magasin universel des êtres et des choses, que Dieu en retire à l'état créé et non à l'état incréé, vu que chaque chose était dans ce chaos avant cet appel. Mais, me dit-on, ces êtres et ces choses y étaient non distancés et non éclairés. Je n'ose demander à la Bible qui avait créé ce chaos, cette cohésion informe, non distancée et non éclairée des êtres et des choses, car ce serait prouver que ce n'est pas Dieu qui est l'essence même de la lumière et de la perfection des formes. Je laisse le soin de cette réponse aux inspirés de l'Immaculée-Conception.

J'ai désiré ouvrir simplement ce livre, pour y reconnaître la préexistence des êtres; ce qui est une immortalité antérieure qui prouve en son genre celle ultérieure.

Je comprends la création d'une autre manière. Je ne la vois, au commencement comme à la fin (si *commencement* et *fin* existent), que sous l'aspect d'une étendue de lumière infiniment divisée. Dieu

est le foyer central de ce rayonnement sans bornes (si le non borné peut avoir un centre, qu'on me passe à mon tour ce contre-sens). Il n'y a donc pas pour moi de commencement, de chaos ni de matière; car *commencement*, c'est n'être *qu'après*, qu'après qui ou quoi?... *Chaos*, c'est contenir quoi ou qui? provenant de qui ou de quoi?... *Matière*, c'est être autre que ce qui ne l'est pas.

Qui a vu le commencement de quoi que ce soit?

Qui a vu le chaos de quoi que ce soit?

Qui a vu que chaque chose est autrement qu'elle est?

Si nous admettons un commencement, par l'effet de la comparaison que nous déduisons, de l'éclosion matérielle des germes, nous ne sommes toujours en droit que de dire *commencement d'éclosion*, mais non commencement d'être; puisque le germe, qui est sans contradiction l'être des êtres de son espèce, existe avant ce prétendu commencement.

Si nous nommons chaos la non-extension présente du germe, nous ne sommes qu'en droit de dire, *non-extension du germe*, ce qui n'est pas dire chaos, mot synonyme de confusion et des mélanges des constituants de ce germe; car aucun microscope, jusqu'à ce jour, nous a démontré que les constituants de ce germe étaient placés confusé-

ment ou mélangés de manière à mériter le nom de chaos.

Nous dirons encore, si c'est Dieu qui a créé ce chaos ; Dieu n'a donc eu l'intelligence au prétendu commencement, que de dire *chaos soit*, sans savoir ce que serait ce chaos ? car si Dieu avait mis chaque chose en état de chaos, ces choses n'auraient pu former le chaos que par le défaut d'ordre et de classification de l'Éternel. Peut-on réellement présenter de telles propositions au nom d'un Dieu ?... Voyez-vous cet être parfait par excellence, comme le premier boutiquier de notre terre, tirer les objets de sa création un à un du sombre magasin dans lequel il les aurait déposés, puis en faire un étalage classé et digne de l'admiration d'êtres auxquels il aurait refusé la faculté de connaître ce qu'ils admirent ?... N'est-ce pas, livre trois fois saint, que tu te fais vieux ? Crois-moi, prend place parmi les bouquins et laisse l'homme raisonner, si tu veux le rendre passible de son raisonnement.

Il en est de même de la matière. Lorsque l'esprit du lucide, du songeur, du rêveur, du voyant, du fou, de l'halluciné est en tout ce qui fait résistance à notre état présent ; nous ne sommes qu'en droit de dire : une résistance s'oppose à notre appréciation, et cette résistance est le secret le plus caché de la puissance intelligente, de celui qui *ne*

fut ni *ne sera*, mais qui est pour nous *tant que nous sommes*. Je dis donc qu'il n'y a pas pour moi de commencement ni de fin de tout ce qui est, et qu'il existe en guise de chaos un classement harmonique pourvu des choses nécessaires, tant à la conservation de chaque individualité qu'aux jouissances de cette individualité.

Dieu, foyer central de son œuvre, désirant un vis-à-vis, c'est-à-dire être distancé d'elle afin de n'être pas un tout d'une seule pièce, accorda aux parties lumineuses semées par lui dans l'immense rayonnement de cette œuvre, une certaine dose de liberté ; c'est-à-dire leur permit de se grouper et de se transporter où elles le voudraient, étant toujours limitées, cependant, à certaines sphères qu'elles ne pouvaient dépasser... Ces parties de l'Éternel en prirent à leur aise et ne tardèrent pas à troubler la classification qui existait alors en se classant elles-mêmes, comme le pourrait faire un troupeau de moutons au milieu d'un pré de leur goût.

Ces parties de Dieu ne tardèrent pas à trouver les espaces incommensurables, qu'elles franchissaient par un seul acte de leur volonté, beaucoup trop étroites, et désirèrent aller au-delà. Ce désir, connu de celui qui était tout puissant sur cet état, dut produire en son cœur un effet semblable à celui qu'éprouverait un tendre père de famille

qui, se dépouillant du fruit des économies qu'il a faites en vue du bonheur de ses enfants, les leur donne, pensant qu'ils lui en sauront au moins quelque reconnaissance, et qui se voit au contraire assailli par de nouvelles demandes. Dieu, disons-nous, dut restreindre ses largesses et même limiter les désirs de ses créatures, en leur enlevant la faculté d'extension qu'il leur avait accordée. Il réassembla alors le troupeau épars et l'enferma dans un cercle qu'il ne put franchir. Ce cercle est l'état matériel, état de cohésion des êtres et des choses, état d'OPTIQUE COMBINÉ, qui fait voir à chacun les choses de son passé, ou trop distancées de lui pour ses moyens présents de communication, ou trop soudées ensemble pour ses moyens d'extraction.

LA LOI DE CHAQUE ÊTRE ET DE CHAQUE CHOSE FUT RENFERMÉE DANS CHAQUE ÊTRE ET DANS CHAQUE CHOSE, loi qui est la garantie de l'immortalité de toutes les fractions de la création ; loi qui fait rentrer dans le point l'élasticité du cercle, comme elle fait l'extension de ce point ; loi qui, *limitant enfin chacun dans ses puissances,* assure à tous la possession invariable de leur moi et les droits de ce moi.

Par cette simple proposition, nous voilà arrivés à la création de l'état matériel, à la cohésion des parcelles de lumière, comme nous les avons ad-

mises en premier lieu, mais dont l'assemblage, dont la soudure produit l'opacité des formes matérielles.

Cette lumière passe en premier lieu par l'état de fluides, ainsi que par ceux d'éther, d'air, d'humide radical, d'eau, de chaux, de terre et de minéral, puis, repasse par la même filière, pour retomber, étincelle à étincelle, dans le grand récipient lumineux, dont elle a été distraite à l'intention précitée, mais se retrouvant bien étincelle à étincelle dans ce récipient universel c'est-à-dire *moi* à *moi*, ce qu'elle était et ce qu'elle doit toujours être... Cette conservation de toutes les parties individualisées de l'œuvre de Dieu, a le mérite au moins de prouver que le Créateur ne retouche pas à son œuvre, et ne peut la changer, comme l'homme change la sienne.

C'est donc ainsi que, sans le secours d'instruments de chimie, nous voyons ces pleurs lumineux tomber goutte à goutte sur cette grosse larme, nommé *globe*, larme qu'à dû verser le Créateur de tant de merveilles, lorsqu'il se vit forcé de séquestrer ses bien-aimées créatures dans cet état de détention momentané, pour leur prouver toute sa sollicitude à leur égard.

Oui, ces pleurs des espaces sont autant d'enveloppes et de germes de tout ce que le règne minéral offre à nos yeux... Ils contiennent les sels, les

soufres, les chaux, les couleurs et les moyens de cohésion nécessaires à la manifestation des corps qu'ils doivent former.

Ces gouttes sont un assemblage d'individualités indivisibles chacune, mais pouvant être fondues et soudées à des individualités qui ne sont pas de leur espèce, sans perdre leur moi ni leurs facultés respectives.

Ces gouttes descendent des espaces parées de leur belle robe de diamant ou d'émeraude, d'or ou d'argent, de granit ou de marbre, de crayon ou de coke, et elles retournent dans l'espace entourées de la même robe, mais dépouillées des adhésions étrangères à leur être... Adhésions qu'elles ont dû subir dans leur changement d'état, adhésions qui sont le fait des combinaisons humaines, ou des dispositions des milieux qu'elles ont ou traversé ou cotoyé.

Oui, chacune de ces gouttes sait s'infiltrer dans ce globe gigantesque, et aller trouver le point attractif auprès duquel son amour l'appelle, ce point attractif fût-il au centre de ce globe! Pourquoi refuserait-on à l'âme humaine le savoir-faire de ces êtres? Chaque goutte est toute une société d'êtres, *je le répète*, qui s'unissent, se soudent et se présentent à nos yeux, sous les formes matérielles de cristaux sexagones, octogones, etc., brillant tous de lumière et d'amour. Je dis d'amour, car

leurs moyens de cohésion ne résident pas dans les pointes acérées de ces cristaux, croyons le bien, mais dans cet attrait indéfini qu'on nomme *amour*. Cette force *insubstantielle* (du moins à nos yeux), qui soude plus parfaitement les corps entre eux que tous les ciments connus... Cette force est répartie également chez l'éphémère comme chez l'énorme éléphant ; chez le plus petit brin d'herbe comme chez le gigantesque baobab... Les savants ont pu connaître cet amour, mais aucun n'a pu le définir, et tous ont dû être jaloux de le voir animer le cœur de l'insouciant insecte comme celui du plus grand seigneur de leur espèce.

Si par nos moyens chimiques nous ne pouvons que transmuer ces créations en vapeurs, qui se réduisent en eaux, en essences, en acides, etc., ou chaux, sels, soufres, etc., nous ne faisons donc que vider le vase et le remplir, sans changer en quoi que ce soit la substance qui nous sert à cette manipulation... Mêler les substances à leur état naturel ou à leur état manipulé, et produire d'autres substances ayant d'autres puissances et d'autres affinités, n'est pas changer ni annuler les parties diverses qui ont concouru à produire ces substances bâtardes ; c'est simplement mêler et non annihiler les espèces.

Que j'assemble un corps d'armée formidable, formé d'êtres de plusieurs nations, sous le nom

d'armée fédérale, ce nom de convention donné à une collectivité d'êtres différents ne soutire à aucun la propriété de son moi, de ses souvenirs, de ses affections, ni de ses aspirations.

Si je veux admettre en métallurgie que les alchimistes aient raison en soutenant la transmutation des métaux ; je suis autorisé à dire qu'il n'y a que extraction des substances sulfureuses et colorantes desdits métaux, et non changement total des constituants primitifs de ces métaux... Enlever la crasse dont est couverte ma figure, n'est pas me faire une figure nouvelle, c'est simplement remettre chaque chose en son état et place... Il en est ainsi de la transmutation métallique, qui est la seule proposition que je connaisse qui pourrait faire prendre en considération l'altérabilité et l'anéantissement des choses : mais, comme je viens de le dire, l'extraction n'est pas la transmutation.

Si le plomb n'a pas le son de l'argent, cela est dû au corps gras sulfureux dont il est imprégné, qui en enlève sa sonorité et en falsifie la pesanteur.

Si le fer n'a pas le poids ni la couleur de l'or, je ne dois pas en inférer que devenant or par mes soins, il n'était pas la substance première de ce métal... Je reconnais en lui, il est vrai, une humidité qui l'invite à l'oxydation à laquelle l'or n'est pas soumis ; mais en même temps je retrouve dans cette humidité des matières colorantes, qui, pro-

portionnées dans leur manipulation, laissent sa sonorité libre, et peuvent me servir à sa coloration.

Je peux donc espérer prouver que la substance ferrugineuse est la même que celle de l'or, ou que l'imitation a atteint des degrés trompeurs.

Ce n'est pas parce qu'un objet a l'apparence d'un autre qu'il est cet autre, pas plus qu'un bois doré est d'or... L'or est ou et ce qu'il EST, comme le bois est ou et ce qu'il EST... Je ne peux en chimie que former des mélanges, comme par la parole je ne peux qu'assembler des pensées ; mais mélanger et assembler ne prouve pas l'anéantissement des constituants de ces mélanges et de ces assemblages; cela prouve tout au plus que je joins l'hétérogène à l'homogène, duquel résulte le besoin de désunion, le combat, les forces et la liberté primitive de chacun.

Il en est ainsi de l'espèce animale. Croiser les races ne donne comme résultat que des teintes ou des extensions différentes dans les formes, mais ne change pas ces formes, sauf les prétendues monstruosités dont nous avons donné la clef dans le tome III° *des Arcanes*... Nous n'obtenons pas chez l'être, par le croisement des races, deux cœurs, deux estomacs, deux rates, ou tout autre viscère double, pas plus que doubles membres.

C'est dans le régne végétal où nos transfusions

sont les plus étendues, et encore qu'obtenons-nous?... La forme et le nombre des feuilles ou des pétales sont-ils intervertis?... Nous avons teint, nous avons transposé; mais nous n'avons pas changé le type de l'être, par conséquent nous ne pouvons pas nous retrancher derrière ce barbouillage ou ce débarbouillage des choses; car ne pouvoir anéantir ni changer radicalement l'essence de ces choses, ne donne pas le droit de soutenir la thèse du néant : et il n'y a que le néant qui puisse détruire l'individualité des êtres. Je répète que la loi qui conduit occultement la molécule agrégeante à la place où je laisse tomber machinalement un attrait pour elle, me permet de dire que l'âme, ou le moteur de l'individualité humaine, doit pouvoir se rendre également à l'attrait de sa nature, qui est l'appel de mon âme.

Ce que chaque âme a su faire une fois, lorsqu'elle était, dit-on, dans l'état d'inertie, ce qui est tout un avec n'être pas faute de savoir être, cette âme peut mieux le faire, maintenant qu'elle est éveillée à l'appréciation de son passé.

Mon insouciant soupir d'amour conjugal ne doit pas être supérieur à mon intelligent soupir d'amour fraternel, et l'âme qui est venue à moi sans que je connaisse son nom, peut revenir plus facilement, je le suppose, à l'appel de ce nom.

Je ne sais, cher monsieur, si les savants qui

vous présentent des objections admettront ces simples propositions ; mais, dans le cas contraire, je les renverrais à ma troisième lettre, puis à l'école universelle, dans laquelle la connaissance de ces choses ne s'obtient qu'après un entier dépouillement d'orgueil, et quelque temps de consciencieuse appréciation.

Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce que disent de plus ou de moins sensé ces prétendus savants qui savent à peine en chimie ce qu'est un chiendent... en physique, ce qu'est le frottement, en astronomie ce qu'est un globe, en religion ce qu'est Dieu, et de les voir venir se poser carrément devant moi, le cigare entre les lèvres, nier l'existence spirituelle de cette feuille de tabac qui s'évapore en fumée à leurs yeux, sous prétexte qu'ils ne peuvent en atteindre les rendez-vous avec leurs meilleurs télescopes.

Croyez-moi, mes chers professeurs, restez-en à vos sublimes conceptions mécaniques, *copies des types occultes que vous niez*, jusqu'à ce que vous ayez pu expliquer ce qu'est la vapeur, que vous n'avez pas créée, et que vous admirez sans la connaître... Allez plus doucement dans l'étude des lois de la création, si vous voulez être dignes de la maison que vous habitez. N'imitez pas le prêtre, qui, quand il ne sait démontrer, impose, et recevez en attendant, mes salutations fraternelles.

Pour vous, cher monsieur, je vous serre cordialement la main.

ALP. CAHAGNET.

(La suite à la prochaine livraison.)

CORRESPONDANCE.

CORBEILLES, MÉDIUMS, BIBLIOGRAPHIE.

Angers, le 1er juin 1856.

Mon cher monsieur,

Dans l'intérêt public, il est à souhaiter que les faits spirituels soient répandus le plus possible, et nous savons quelle en est la valeur, nous qui faisons des études sérieuses à cet égard. Vos lecteurs d'habitude sont préparés à toute espèce de manifestations ; mais, de ces dernières, il en est de si extraordinaires que je me dis souvent : « En vérité ! entièrement étrangers à ces prénomènes nouveaux, les hommes qui ouvrent des livres où l'on reproduit les faits généraux du magnétisme, se trouvant heureux de leur supériorité, de leur sagacité, de leur haute sagesse, de leur sublime intelligence, doivent prendre pour des fous, ou des imbéciles, ou des impudents ceux qui les proposent à l'attention des lecteurs. Ils peuvent croire

aussi que c'est une spéculation inconsciencieuse. On peut me faire grâce de cette opinion, à moi qui vous envoie des articles pour le seul plaisir d'ouvrir les yeux aux aveugles, et de leur faire connaître des choses toutes plus stupéfiantes les unes que les autres, et qu'il serait si précieux, dans l'intérêt de la morale, que personne n'ignorât. Pour moi, c'est toujours en homme d'honneur, ayant horreur du mensonge et la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, que j'affime les détails que j'ai le plaisir de vous offrir de temps à autre, et j'appelle sur moi les plus terribles châtiments divins s'il m'arrive une fois de me rendre coupable d'une assertion fausse. Dans mes dernières communications avec les Inanicoles, j'ai été de nouveau très-surpris des résultats que vous trouverez ci-après; j'y joindrai quelques petits extraits isolés, mais très-intéressants des nombreux volumes américains que j'ai reçus de New-York depuis quelque temps, et écrits par des hommes haut placés dans la *science*, comme sire Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie, membre de plusieurs sociétés savantes, et dont j'ai un beau volume qui me donne des regrets de ne pas pouvoir vous l'envoyer tout entier en français. Cependant je marque des articles des plus remarquables pour vous les communiquer un peu plus tard; car notre cercle étant dissous par

changement d'habitation, dans le lointain, je ne prévois pas avoir autre chose à vous transmettre à l'avenir que mes traductions qui offriront toujours beaucoup d'intérêt. Quant à vous, Monsieur, je trouverais bien critiquable et indigne d'ouvrir un livre par tout homme qui, après avoir lu vos ouvrages, ne resterait pas convaincu que vous êtes un des écrivains les plus francs, les plus sincères, les plus loyaux qu'on puisse rencontrer, et plus on lira de faits qui se seront passés sous vos yeux, ou que vous pourrez garantir sur la bonne foi à vous connue des personnes qui vous les présentent, plus on vous en demandera. Ceci expliqué, je vais en venir à ceux qui se sont passés sous ma main, et qui sont de nature à faire rentrer dans leur coque, comme des escargots, ces merveilles du monde, ces hommes prodiges qui, satisfaits et ravis de leur génie, n'admettent pas d'Esprits, gens qui savent tout sans avoir jamais rien étudié. S'ils ne veulent pas nous croire, ils en sont libres ; mais qu'ils fassent comme nous avec *persévérance*, sans laquelle ils n'auraient rien de bien à attendre, surtout qu'ils se rappellent bien que les sceptiques n'obtiennent rien s'il n'y a pas chez eux un commencement de confiance dans ces manifestations pneumatiques ; que les méchants ou les hommes débauchés n'obtiennent jamais de réponses que d'Infernicoles ; que les cagots superstitieux n'ont

rien à attendre que d'Inanicoles fanatiques et stupides ou de vauriens qui se moquent d'eux et les trompent sous le nom emprunté de démon ; enfin, que les Inanicoles sages, instruits, les Célicoles ne veulent se mettre en rapport qu'avec des personnes graves, ayant foi entière dans les vrais auteurs de ces manifestations, et désirant s'instruire sur leur condition future. Deux petits jeunes gens ayant demandé à remplacer à la chaîne deux personnes d'âge mûr, il a été écrit sur-le-champ : « Je ne réponds pas à des enfants. » Voilà tout le secret de ces correspondances : de la foi, de l'honnêté, de la raison, de la sagesse, du silence et de la persistance.

Pour éviter les interruptions, je dois dire d'avance que, dans la séance du 10 avril 1856, nous n'étions au salon, comme de coutume, pour plus de succès, que quatre personnes, et qu'aucun de nous, ne fréquentant que par hasard le théâtre, dont nous sommes très-éloignés, ne connaît les pièces qui se jouent le plus ordinairement. Quant à Béranger, nous ne connaissons guère de lui que sa réputation de chansonnier.

Nous prions l'Esprit qui va nous répondre de nous écrire ses nom, profession, lieu et époque de décès, la rue et le numéro ?

— Champire, acteur pour la comédie à Toulouse, mort il y a huit ans, rue Saint-Paul, n° 6.

— Ainsi, c'est Champire que vous vous appelez? (Nous posons la corbeille, et, après trois mouvements, elle s'arrête, et nous trouvons dessous RÉ, avec un accent bien marqué. Aviez-vous un nom de guerre?

— Oui, Diderot.

— Quel était le nom du préfet de Toulouse lors de votre mort?

— Picholin.

— En certains lieux on entend dire que les comédiens sont excommuniés. Quelle est votre position?

— Meilleure que celle de ceux qui nous calomnient.

— Puisque les Inanicoles nous prouvent qu'ils se rappellent ce qu'ils ont vu, su et entendu sur la terre, vous pouvez nous fournir la preuve que vous avez été acteur en nous donnant le commencement de quelques-unes des chansonnettes que vous avez chantées?

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà le refrain du bivac.

— Dans quelle pièce chantiez-vous cela?

— Dans le *Chalet*.

— Pourriez-vous nous donner l'idée d'une autre chansonnette?

Voulez-vous, grisettes,
Un polisson sans façon?

Prenez-moi, fillettes,
Je suis un vieux garçon.

— Dans quelle pièce trouvez-vous cela ?
— Dans le *Commis et la Grisette.*
— Pouvez-vous nous donner autre chose ?

Dig, dig, dig, dindon...
Que j'aime à sonner un baptême.
Dig, dig, dig, dindon...
Aux maris
J'en demande pardon.

— Où avez-vous pris cela ?
— Dans *Béranger.* (Le lendemain matin, je n'eus rien de plus pressé que d'aller chez deux dames musiciennes, l'une des deux abonnée au spectacle, pour m'assurer si ces données de Champire étaient exactes. A peine avais-je lu le premier vers de chacun de ces couplets, que ces dames me dirent la suite. Quant à ce qui appartient à Béranger, un libraire m'a montré cette chanson avec le titre : « Le *Carillonneur.* »)
— Que diront de cela ces entêtés ridicules qui, pour ne pas reconnaître l'immortalité, pour nier l'individualité de l'âme, notre vie future, soutiennent sans plus de honte pour leur jugement que ceux qui disent que Josué a arrêté le soleil, que ces faits sont le produit de nos efforts musculaires, de notre transmission de pensée, à nous qui n'avions jamais entendu parler de ces vers ? Je l'affirme

pour moi et pour les trois autres personnes avec qui j'opérais. Enfin, je continue. En mourant, nous reprenons nos formes dans une substance plus légère. Quand et comment sommes-nous vêtus?

— En arrivant dans notre monde, on se couvre de gaze légère.

— Qui donc donne cette gaze ?

— Tout est prévu.

— Est-on soumis à un jugement en arrivant ?

— L'homme est jugé d'avance.

— Avez-vous rencontré des personnes bien connues ?

— Oui, Molière, Talma.

— Par quel moyen remuez-vous notre corbeille pour écrire ?

— Ma volonté.

— Dans quel pays l'usage de la corbeille a-t-il été imaginé ?

— En Allemagne.

— Que préferez-vous pour vos communications avec nous, entre une table ou une corbeille ?

— La corbeille.

— Quelle heure de la journée les Inanicoles préfèrent-ils ?

— Le soir.

— Êtes-vous auprès de nous ?

— Assez près.

— Mais êtes-vous dans la maison ?

— Non, dehors. (Aux États-Unis les Inanicoles disent aussi qu'ils ne sont pas toujours dans l'intérieur des maisons.) Avez-vous voyagé ?

— J'ai parcouru le monde entier sur la terre. Maintenant, je me repose.

— Nous apprécions souvent des distances par nos pas ; mais vous, comment pouvez-vous les connaître ?

— Je ne me suis jamais préoccupé de cela ; je marche sans m'occuper des distances. Je ne suis pas arpenteur.

— Tous les Inanicoles nous disent que nos animaux sont représentés au ciel, et que les êtres ont besoin d'une certaine alimentation. Un tigre, par exemple, comment pourrait-il manger puisqu'il ne peut pas tuer ?

— Comme nous, et cependant nous n'avons pas de bouchers, et l'on n'achète pas de viande.

— Quelle est l'occupation du plus grand nombre des Esprits ?

— Voyager.

Faits de magnétisme. — Un vieillard de soixante-dix-neuf ans, de la plus parfaite honnêteté, m'a affirmé sur l'honneur l'exactitude du fait suivant, qu'il m'a raconté ainsi : « Il y a quelques années que j'ai demandé à une lucide si elle pourrait me dire quelque chose de ma vie qui me serait arrivé dans mon enfance. Sa réponse fut : « Cou-

cou...., coucou.... Ne bouge donc pas, mon ami, tu tomberais dans l'eau et moi aussi. » Je ne sais pas ce que cela signifie, lui dis-je. Elle me répondit : « Je vous vois à l'âge de quatre ans environ. Votre mère a besoin de passer le pont d'une petite rivière tellement débordée qu'elle enveloppe le pont ; mais on a placé plusieurs grosses pierres pour faciliter le passage. C'est là que je vois votre mère vous porter sur un bras. Un coucou dans un arbre voisin du pont fait son cri ordinaire ; vous vous jetez en avant du côté où vous l'avez entendu, en répétant : Coucou. C'est alors que votre mère vous recommande de ne pas bouger ; car, peu solide sur ces grosses pierres écartées, elle craint de tomber dans l'eau. »

Je n'avais jamais repensé à ce fait ; mais ayant une excellente mémoire, je me le suis à l'instant très-bien rappelé, et j'en ai encore le souvenir parfaitement présent. Elle m'a donc rappelé un fait qui pouvait dater de soixante-dix ans.

Vous voyez, Monsieur, que si Alexis, comme le rapporte M. Delaage, a vu à trente ans dans le passé du colonel Gurwood, la merveille est ici bien plus grande.

Voici maintenant quelques faits donnés au public par sir Hare, page 16. *Une commission faite par un Esprit.* « Ayant prié l'Esprit d'un ancien ami sur la terre d'aller de Cape-Island, le 3 juillet,

à *une* heure, à Philadelphie, chez Mme Gourlay, pour l'engager à envoyer son mari à la Banque, où il devrait prendre des informations, et de me rapporter, à trois heures, le résultat de ses démarches, je fus ponctuellement satisfait comme je l'avais désiré.

Page 53. — Étant à Boston, je lus à un ami une communication de mon père (Esprit) par un médium ; je la mis ensuite dans ma poche et me rendis à l'hôtel de la Fontaine, d'où je dus me rendre à Salem par les voitures, et je revins le soir même. Je m'aperçus, en me déshabillant, que j'avais perdu mon papier ; mais le lendemain matin, étant allé chez Mme Hayden, et l'Esprit de mon père m'ayant suivi chez elle et s'y étant manifesté, je lui demandai s'il savait ce qu'était devenu ce rouleau ; il me dit qu'il était resté *sur le siége de la voiture* lorsque je quittai Salem. Ayant pris des informations près du conducteur, celui-ci me dit que ce rouleau était resté *sur le siége de la voiture;* qu'il était à Portland, d'où il me serait renvoyé le lendemain. Cette promesse fut réalisée. » (Le père de M. Hare est un ancien président orateur du sénat américain.)

Page 351. — Une montre d'argent était enfermée sous clef, et cette clef était dans le secrétaire du docteur Phelps. Cependant elle fut remise dans les mains du jeune Harry, par son père

(Esprit), sans doute à son grand étonnement, et à qui il avait entendu dire : « *Je suis ton père, ne sois point effrayé*, » et qui ajouta : « *Invite ta mère à regarder l'aiguille des minutes.* » Cette aiguille fut enlevée alors de son pivot sous le verre même, glissant sur le cadran. Une personne de la famille, en qui l'on peut avoir toute confiance, assurait sur serment qu'elle venait de voir cette montre six ou huit minutes avant, dans le tiroir où elle était habituellement renfermée et qu'elle avait refermé ce tiroir à la clef. Cette clef, elle l'avait donnée au docteur Phelps, qui, essayant sans succès de remettre l'aiguille sur son pivot, dit à Harry de la porter chez l'horloger. Lorsque ce jeune homme l'eut dans sa main, il s'écria : « Mais l'aiguille est à sa place ! » Chacun put s'en convaincre ; mais, peu de minutes après, l'aiguille courait de nouveau sur le cadran, et fut replacée encore une fois par une main invisible. Le docteur affirma n'avoir pas perdu de vue un instant la montre qui ne fut pas ouverte.

Page 319. — M. Aidin Ballou, éditeur de plusieurs ouvrages sur le spiritualisme, écrit au professeur Robert Hare : « J'ai proposé à un Esprit, qui m'a semblé un ancien ami, mort depuis plusieurs années, d'aller en un lieu que je lui indiqué et à plusieurs milles de notre cercle, et de me donner, au retour, des renseignements sur la santé et

des faits de certain parent bien connu des personnes présentes. Au bout de trois minutes, ces renseignements me furent rapportés, de nombreux détails me furent donnés, dont quelques-uns *improbables*, mais *tous parfaitement confirmés* le lendemain, après mes informations personnelles.

Page 321. — On trouve, dans l'ouvrage de M. Bellou, le rapport suivant du Rév. H. Jarvis : « Plusieurs faits m'ont convaincu de l'intelligence qu'on trouve dans les communications avec les agents invisibles et de leur utilité ; qu'ils sont constamment auprès de nous, et qu'ils connaissent comme nous tout ce que nous faisons et ce que nous pensons.

Mon ami Pickard était chez moi vendredi après midi et demanda quel était l'Esprit qui allait répondre à nos questions. Il fut dit aussitôt : « Moi, ta mère Mary Pickard. » Le lundi suivant, 9 avril, Pickard était chez M. G..., où la soirée s'est prolongée une partie de la nuit, et où il reçut cette information supposée de sa mère : « Ton fils est mort. » Il vint immédiatement me trouver, et me dit qu'il allait prendre la voiture pour retourner chez lui (à Lockport, à 60 milles, à peu près 80 kilomètres ou 20 lieues). Il montait en voiture à huit ou neuf heures du matin. A midi je rentrais chez moi lorsque ma femme me remit une dépêche télégraphique, où je trouvai : « Ro-

chester, 10 avril 1849, par le télégraphe de Lockport, le Rév. H. Jarvis. « Dites à M. Richard, si vous le trouvez, que son fils est mort. »

Comme on l'a vu, M. Pickard était parti avant l'arrivée de cette dépêche. — (Le Rév. H. Jarvis parle de l'utilité des Esprits.)

Voici ce qu'en dit un savant belge, physicien, qui a été l'objet des éloges répétés de l'Institut de France.

« Nous sommes à même de vous affirmer qu'il y a des trésors de *morale*, de *science* et de *style* à obtenir du commerce des *bons* Esprits, lesquels *enrichiront* notre *littérature*, nos *arts* et nos *consciences*, et nous donneront des conseils si *sages* que nous serons obligés d'avouer que Dieu *parle* par leur *voix*. » Ce Monsieur dit ailleurs : « Nous avons la conviction que le phénomène du magnétisme et du somnambulisme est exactement *similaire* à celui des tables parlantes. Ce n'est pas le somnambule qui parle, c'est l'Esprit qui raisonne en lui comme dans la table, et qui s'exprime par sa voix, comme il s'exprime par la main du médium. » (Oui, les médiums sont des hommes mis directement en sommeil somnambulique par les Inanicoles-eux-mêmes.)

Page 316. — Le Rév. Ferguson dit : « Pour prouver leur identité, les Esprits intelligents, en communication avec moi, sont entrés dans des dé-

tails de conversations intimes entre nous, au temps de leur vie matérielle, à *plusieurs centaines de milles* du lieu de nos séances, et dont le médium ne pouvait avoir aucune idée. Ils me donnèrent des réponses à des questions que j'avais préparées depuis longtemps dans mes cahiers, dont je ne conservais aucun souvenir, et dans l'ordre dans lequel je les avais écrites. Si l'on me demande quel bien nous devons attendre de ces communications, je répondrai. « L'expansion de la VÉRITÉ sur les plus CHERS, les plus PURS et les plus SAINTS rapports de l'homme, et la dispersion des nuages qui enveloppent son esprit. »

— Voici quelques détails qu'on aime toujours, quoiqu'on les connaisse, à voir confirmer par d'autres Esprits que ceux qu'on a entendus :

Page 447. — Au lieu que nous soyons des ombres sans consistances, nous avons des formes tangibles, d'une symétrie exquise, des membres d'une rondeur des plus gracieuses, et encore si légers et si élastiques que nous pouvons glisser au travers de l'atmosphère avec presque autant de de rapidité que l'électricité. Le tonnerre peut projeter ses membres *spiculaires* de toutes parts, la pluie peut multiplier ses torrents sans que nous en soyons offensés par le seul acte de notre volonté. Nous sommes avantagés de la beauté, de l'enjouement et de la vivacité de la jeunesse. Nos corps

sont recouverts de vêtements flottants, d'une nature phosphorescente, qui les fait briller du plus vif éclat, ou plus ou moins, suivant les sphères auxquelles on appartient. Le corps spirituel est une reproduction, mais parfaite du corps matériel, dont il tire son *origine*, et lui étant analogue dans toutes ses fonctions et relations. Le cœur bat sous l'action de pulsations régulières; les poumons font le service de la respiration, et le cerveau engendre son fluide magnétique vital, dont les courants pénètrent chaque partie de l'organisme spirituel. Si l'homme matière est composé de trois parties, une fois qu'il est parvenu à l'état spirituel, la qualité le constitue dans les seules conditions d'âme et d'esprit. Enfin, une des plus précieuses conceptions au bénéfice de notre existence dans les sphères est celle qui nous rend à l'apparence de jeunesse. La décrépitude, les rides de l'âge, des maladies, la laideur, les mutilations, les difformités disparaissent toutes dans la rénovation du corps matériel en corps spirituel. Les fous sont rendus à la raison, l'idiot prend insensiblement sa part de la progression générale.

Il y a des personnes qui voudraient qu'on crût que tous les Esprits, même ceux qui parlent du respect qu'on doit à Dieu, sont des démons, parce que, par hypocrisie, ces derniers prendraient, pour mieux tromper, un langage de dévotion. Si ces

trembleurs ne mettent pas la franchise dans leur poche et connaissaient les bons conseils désintéressés donnés par milliers d'Esprits, comme dans l'exemple suivant, (en persistant dans cette opinion,) au lieu d'être ignorants ils seraient impudents.

Elisabeth Adams est morte poitrinaire, et, dans son *fauteuil*, témoin de sa maladie, elle a *souvent* dit à sa mère qu'après sa mort elle reviendrait *fréquemment s'asseoir* dans ce même *fauteuil*. Or, on lit à cet égard, ce qui suit, dans le volume du sir Hare :

Page 188. — « Ma chère mère, je suis heu-
» reuse de trouver l'occasion de vous manifester ma
» tendresse. Quoique je sois *souvent* avec vous,
» je ne puis pas me servir de votre puissance ma-
» gnétique, comme médium, pour vous entretenir.
» Oh ! ma mère ! quelle joie pleine de délices
» j'éprouverais si je pouvais me rendre visible à
» vos yeux! Que diriez-vous si vous pouviez me
» voir dans ce *fauteuil* que j'occupai si longtemps
» alors que j'étais cruellement malade ! Je m'y
» ASSIEDS cependant SOUVENT ; mais vous ne pou-
» vez pas me voir. Ne m'avez-vous pas entendue
» vous donner signe de présence par des *rappings* ?
» J'ai essayé différents moyens pour vous faire
» connaître ma présence. Je crois que vous
» feriez bien, dans l'*intérêt* de la *santé* de mon

» père (beau-père) d'aller habiter le *sud* l'hiver
» prochain : ses poumons ont besoin d'une *tempé-*
» *rature douce.* Je voudrais de tout mon cœur
» pouvoir vous parler avec le secours de votre
» main que je presse de mes lèvres ; mais le temps
» n'en est pas encore venu. Ma bonne mère ! vous
» deviendrez médium ; ce sera un temps fortuné
» pour moi. Adieu, mère bénie ! Je regarde avec
» bonheur, dans l'avenir, notre réunion avec tous
» ceux qu'autour de moi vous chérissez. » (Ses frères et sœurs.)

Quelqu'un de franc, d'honnête dira : « Non, ce n'est pas là le langage possible d'un *mauvais* Esprit. » Faut-il dire d'un démon, de Satan, du diable ? Oh ! laissons ce langage à des niais, qui n'ont jamais réfléchi de leur vie, ou à ceux qui ont besoin de monstres pour défendre l'entrée du temple de la raison.

Je m'arrête faute de place ; car j'aurais de quoi vous faire remplir dix volumes de merveilles.

Agréez mes salutations cordiales.

SALGUES.

B..., le 1er avril 1856.

Mon cher Cahagnet,

Je vous remercie bien de votre envoi, il sera bien employé. Vous allez me traiter de girouette,

quand je vous dirai que je ne crois plus un mot de la jolie théorie que je vous ai envoyée (1). Un joli guéridon laqué m'en a donné un autre que je crois meilleure, en attendant qu'il en vienne une troisième qui tiendra peut-être des deux autres, car on ne peut pas expliquer tous les faits avec une seule.

Si vous n'avez pas le numéro 228 de Du Potet, je vous l'expédierai, ou bien l'*Ami de la science* du 25 mars qui contient ma palinodie.

Je cherche la vérité de bonne foi et ne suis pas entêté. Je vous engage à bien vous rendre compte de la répercussion tabulaire et somnambulique. Je crois réellement que nous chargeons une pile de notre électricité intellectuelle, que nous créons un être éphémère doué du libre arbitre comme nous, lequel sait ce que nous savons, ce que nous avons su, et même ce que nous sommes susceptibles de savoir...

(*Interrompue par la cloche du dîner.*)

B..., le 30 juillet 1856.

Mon cher Cahagnet,

J'ai bien des torts involontaires envers vous; je croyais vous avoir répondu, mais je retrouve

(1) Voir la 18e livraison de cet ouvrage, page 89, article : *Ce que c'est que le monde spirituel.*

ma lettre commencée le 1er avril. C'est impardonnable ; mais si vous saviez le tracas d'affaires qui m'accable, vous seriez très-indulgent. Je courais l'Angleterre quand votre dernière m'est arrivée.

Un ancien député, M. Duval de Fréville, m'écrit qu'il a une tablette à crayon qui fait des vers anglais sous la main de ses deux enfants qui n'en ont jamais fait ; mais j'ai parié qu'il y avait dans l'appartement quelqu'un capable d'en faire, car je crois, comme Morin, que nous sommes les propres instigateurs inescients de tout ce qui se dit et se passe. Quand nous croyons au diable, nous n'avons que des diableries ; aux revenants, que des revenants, etc.

Voici encore qu'on m'appelle à dîner. Je ferme cette fois ma lettre pour vous l'envoyer telle quelle. Excusez ma précipitation, et croyez-moi toujours votre très-dévoué serviteur.

J.....

A M......

Cher monsieur et bon F.... en Dieu,

Je reçois à l'instant votre désirée lettre, *désirée*, je ne sais pourquoi, puisque je ne désire plus ici-bas que ma boîte à cinq planches ; mais quelques mots, d'une nature qu'on suppose bonne et

franche, sont un *de profundis* cent fois plus restaurant que ce récitatif catholique.

Votre lettre, toute chiffonnée qu'elle est d'expression (permettez-moi cette figure), m'a fait infiniment de plaisir. C'est ainsi que j'aime la pensée, non parée, non emmaillotée dans ces apparats du jour; mais à moitié nue, sortant du lit virginal; ne s'occupant pas si un œil indiscret baise en secret ses yeux mi-spiritualisés et mi-matérialisés; sa bouche, à moitié boudeuse, d'être obligée de fonctionner à nouveau sur la terre, ou ce sein, à moitié extasié sous les pressions des sphères célestes, se voyant forcé de ressentir les douleurs matérielles..... Oui, c'est ainsi que j'aime la pensée, disant: Je crois en ta parole... Oh! non, tu me trompes... Je t'aime, je te hais... Je sais, j'ignore... Je veux, j'obéis. *Tout cela est de l'étude.*

J'étais vraiment privé de ne pas recevoir une deuxième lettre de vous. Pourquoi? je n'en sais rien... Avez-vous quelque chose à m'apprendre dans l'ordre de nos études? cela se peut, mais j'en doute. Moi aussi, j'ai nié ce qui est, et je l'ai admis...; moi aussi, j'ai dit: Je me trompe, ou l'on me trompe...; moi aussi, j'ai dit: Pourquoi ne suis-je pas permanemment devant ce que je veux posséder?... Hélas? vœux de statue... vœux de convoiteux animal... vœux de béat religieux...

Que serait ton existence, sans le doute et la certitude?... sans ce balancier qui est le compensateur et l'alimentateur de tes sensations?... S'il t'est doux de voir des yeux bleus succéder à des yeux noirs, le sein virginal au sein maternel, la succion de l'enfant à celle de l'homme, le jour au mois, le mois à l'année, pourquoi n'admettrais-tu pas que ces successions sont en leur temps?... Vois-tu le soleil briller pendant vingt-quatre heures...? vois-tu l'homme penser et agir de la même manière pendant quelques minutes?... Entends-tu une harmonie musicale dans une note de musique?... Si la nuit est la preuve du jour, le repos celle du mouvement, la distillation celle de la séparation, pourquoi nierais-tu plus l'après de la matière que son avant? *Etudie.*

Y a-t-il quelques manifestations qui s'offrent à tes yeux?... le récipient n'est-il pas nécessaire au contenu? le contenu est-il d'une autre nature qu'il était? Non, ce qui fut, *est* et *sera.*

Ainsi, mon bon ami, j'ai pensé, je pense et je penserai comme vous. *Il y a de nous* dans les manifestations qui nous occupent, comment n'y aurait-il pas de nous dans nous? Ce que nous admettons qu'un Esprit degagé de la matière peut, nous le pouvons au même degré relatif. L'esprit-de-vin, encore enfermé dans son menstrue, peut moins cependant que sorti de ce menstrue.

S'il n'y a pas de néant pour nous, cessant d'être en rapport matériel avec nos frères, il y a succession de manière d'être. S'il y a succession, il y a progression, mot *impropre*, mais adjonction d'études. Cette adjonction d'études ne comporte que le degré qui lui est *contigu*, et rien de plus.

Si je veux sauter un de ces degrés, j'obtiens un vide, assurément, vide représentant le degré sauté. Je fais un vers alexandrin, moins un pied. Il en est ainsi dans nos études.

Je suppose que je possède un esprit, une âme, un moi, un moteur préexistant à la matière, sans cela vous seriez un accident, et moi un rien dans des riens... Ce moteur sait mouvoir, et ne dit pas à l'objet mu comment il le meut; s'il ne lui dit pas, celui-ci peut donc présumer que son moi meut tout ce qui l'entoure, puisqu'il ne connaît pas le point de départ ni le point d'arrêt de cette locomotion. Par cette proposition, nos antagonistes peuvent être victorieux; mais comme en toute victoire il y a deux partis, le parti spirituel peut revendiquer pour son propre compte ce que le premier propose; car ce que l'un peut, l'autre le peut également, sauf le plus ou le moins.

Si par les révélations qui nous sont faites par les lucides ou les tables, il y a du connu et du supposé nous appartenant, il y a également de l'inconnu et de l'insupposable.

Lorsqu'on nous demande des nouvelles d'un être que nous ne connaissons pas, que nous ignorons même s'il est dans l'état matériel ou dans l'état spirituel, et que nous le voyons où il est, que nous disons ce qu'il a fait et ce qu'il fait présentement à une distance très-grande; certes, que nous voyons cet homme ou qu'on nous renseigne sur son compte; si nous le voyons, avec *quel organe?...* si on nous renseigne, par *quelle voie?...*

Si, par le secours des tables, des corbeilles, des médiums, des enfants ignorants en leur langue, lecture, écriture, calcul, langues étrangères et sciences, peuvent traiter de ces choses, c'est qu'ils cessent d'être ce qu'ils croient être, pour opérer de la manière qu'ils opèrent ou qu'on opère pour eux. Le merveilleux n'est pas moins merveilleux d'un sens que de l'autre.

Qu'on suppose que les personnes présentes connaissent et opèrent ces choses par le secours d'êtres qui ne les connaissent pas, il n'en ressort pas moins que ces personnes agissent ainsi à l'insu de leur corps et de leur appréciation, puisqu'elles sont les premières à crier au miracle!

Cette substitution d'êtres et de choses n'est pas moins digne de notre admiration que la première proposition... Je tiens moins à la main qui opère ou à l'esprit qui sait, qu'au merveilleux d'agir et de penser sans le savoir. L'argument me plaît

autant que la proposition, et si nos antagonistes veulent le soutenir sérieusement, j'accepte le combat.

Si, par les mêmes moyens, nous pouvons connaître le passé et le futur *généralement*, c'est donc que le passé et le futur existent?... Je demande qui constitue ces deux *exister*, si ce ne sont les êtres et les choses qui les composent?... Si ces êtres et ces choses existent, où sont-ils?... Comment puis-je les trouver dans les siècles passés ou à venir?... Si ils existent, ils peuvent aussi bien venir à moi que moi d'aller vers eux? En plus, pour croire à leur *exister*, il faut que je sois en rapport d'une manière directe avec eux, car je ne suis pas habitué de croire ce qui ne m'est pas démontré positivement.

Vous auriez peut-être besoin de relire les arguments qui précèdent le tome IIIe des *Arcanes*, mes lettres à M. Clever de Maldigny, etc., etc.

J'admets, avec vous, que ce que peut un Esprit dégagé de la matière, je le peux à un degré faiblement moindre ou faiblement plus; mais cela ne me prouve pas que je réponds moi-même à mes questions plus qu'un Esprit. Nous pouvons, l'Esprit et moi, faire un imbroglio, mais cet imbroglio ne détruit pas la possibilité de le faire à deux.

Si, comme vous le pensez (chose que vous ne

croyez pas), nous créons dans ces expériences un être plus instruit et plus libre que nous, nous serions toujours très-heureux de posséder ce pouvoir enfantant, et nous n'en connaîtrions pas davantage combien de temps vivrait cette immaculée conception ; ce serait une connaissance plus digne de gratitude pour nos études que de haine, et ce serait friser, en plus, un tant soi peu la *déification*. Si l'ignorance créait ainsi le savoir, le savoir pourrait bien, à plus forte raison, créer le supérieur, et ce dernier le divin... Voyez où nous allons, en voulant marcher sans les lisières de ceux qui peuvent mieux nous conduire que nous-mêmes !

Si les apparitions existent de toute éternité, il y a chez elle des faits démonstratifs, *à priori*, de la surexistence des êtres. Nous ne pouvons les connaître que parce qu'elles se font connaître à nous. Pour se faire connaître, il faut bien que les héros de ces apparitions viennent à nous sans que nous les demandions. S'ils ne viennent pas à nous, nous allons à eux. Si ni l'un ni l'autre n'existent, nous créerons ces images de toutes pièces ; ce qui, par l'heureuse ressemblance des traits et l'incompréhensible manière de connaître leur passé, n'est pas moins incompréhensible l'un que l'autre. C'est vouloir éviter de sauter un fossé pour sauter la Seine ; c'est faire du savoir terrestre, et viser à la suprématie divine.

Si je ne remue pas matériellement les tables, les tables sont remuées spirituellement. Matériellement, je fais le Robert-Houdin; spirituellement, je le fais sainte Thérèse ou Agrippa... Spirituellement, je fais, en dehors, de la matière; par conséquent, je fais, en mouvement, de l'impondéré un pondéré, et en esprit, d'un ignorant un savant. C'est plus qu'il m'en faut pour faire une halte scientifique, et m'écrier, que ce que je connais n'est pas ce que j'ignore. Accordez-moi que je puisse faire et savoir ce que j'ignore faire et savoir, c'est plus que j'en demande pour prouver que je suis dans et hors moi à la fois. C'est cette dernière faculté qu'il m'importe de posséder, vu qu'étant hors mon logis matériel, pour agir à distance, avec plus de force et d'esprit que je saurais le faire dans ce logis, c'est admettre d'une manière détournée, il est vrai, mais c'est juste *bien admettre* ce que je propose depuis dix années.

Me dire comment le fait a lieu, n'est pas nier le fait. S'énorgueillir de connaître le fait, n'est pas enlever le mérite du fait.

Je m'efforce de l'étudier tous les jours; vous le verrez à nouveau dans les *Révélations d'outre-tombe* que je viens de publier, ouvrage dans lequel vous n'y trouverez pas la production, *je le pense,* du savoir humain; ou ce serait trop d'honneur me faire que de m'en accorder une part, et ce serait

trop retirer à Dieu que de ne point lui permettre de faciliter les rapports des deux mondes dans l'intérêt de chacun.

Tant de savoir et de puissance en nous, à notre insu, ne peuvent pas nous être accordés, pour être déposés à tout jamais dans la tombe !... Ce serait une prodigalité inharmonique de l'Éternel, qui annulerait sa prévoyance.

Donc, si je possède tant, c'est pour jouir davantage... Le lieu de cette jouissance n'étant pas sur la terre, il est ailleurs, à coup sûr, et c'est ailleurs où j'espère m'en délecter... En attendant, je soutire de cet ailleurs ce que je peux.

Je crois fermement que les somnambules entrent en rapport avec l'inconnu, que les tables servent d'intermédiaire également à cet inconnu ; mais je crois également que le connu influence *souvent* les somnambules et les tables.

Les deux existent à la fois, ce qui ne prouve pas la négation d'aucun.

C'est tout une géographie à faire, géographie par laquelle chaque voyageur démontrera l'existence de tel point de jonction en faveur de celui où il se trouvera présentement. Croyez que la *gente noire*, qui, depuis 1852, remue plus particulièrement toute idée et toute science, n'ayant eu en premier lieu que le sot esprit de condamner dans ma personne ce genre d'études, a eu depuis

celui plus délié d'argumenter, torturer, blesser ce qu'elle ne peut détruire. De la tribune académique aux plus infimes positions sociales, on le rencontre sur le chemin, la sébille dans une main et ses traîtreuses lanières dans l'autre!...

C'est à l'homme de suivre la manière que j'ai enseignée, qui est de ne prendre que des notes sur ces immensités et les pointer lorsque sa certitude est complète. *Qu'il n'attende pas au lendemain pour le faire, car le lendemain offre souvent une autre manière d'observer qu'a suggérée une autre succession de pensées*, succession qui, faisant sa désolation, lui prouve cependant que la succession c'est l'immortalité des manifestations... ; qui lui prouve que tant qu'il observera et pourra dire *oui* et *non*, c'est qu'il est bien lui, *tout lui*.

Profitant de cette faculté, je me déclare tout à vous, mon bon F.... en Dieu,

ALP. CAHAGNET.

15 août 1856.

A M. CAHAGNET, RÉDACTEUR DE L'*Encyclopédie magnétique spiritualiste.*

Paris, le 25 juillet 1856.

Cher monsieur,

L'*Encyclopédie magnétique spiritualiste*, que vous voulez bien continuer à m'adresser, et dont la lecture m'intéresse toujours beaucoup, me révèle en particulier deux choses, savoir :

1° Que vous êtes un homme à fortes convictions ;

2° Que vous êtes fou... je veux dire qu'on vous traite de fou, ce qui ne se ressemble pas absolument.

Sur le premier point, permettez-moi de vous adresser mes sincères félicitations, les fortes convictions étant assez rares par le temps qui court.

Sur le second, souffrez que je vous fasse mon compliment de condoléance, et qu'en même temps je vous donne la main, en m'écriant : « Part à à deux ! » car à moi aussi l'on a dit que je n'avais pas tout mon bon sens, quand j'affirmais le phénomène des tables parlantes...

Si encore on n'eût dit que cela ! Mais on a mieux fait, et j'éprouve le besoin de vous déclarer qu'ici je l'emporte sur vous et vous rends des

points. On s'est contenté de vous appeler fou; moi, je viens d'être appelé en outre *prestidigitateur*.

Vous savez que depuis plus de deux ans je m'occupe des tables qui parlent et des planchettes ou corbeilles qui écrivent. Vous savez aussi que j'ai publié successivement deux petites brochures sur ces étranges manifestations; cela m'a coûté même un peu d'argent, car j'ai plutôt donné que vendu ces deux opuscules; mais laissons la question d'argent de côté; parlons seulement des peines que je me suis données pour réunir, au moyen d'expériences très-nombreuses, les matériaux de ces deux publications et même ceux d'une troisième, qui ne demande qu'à paraître. Eh bien, voilà ce que ces peines m'ont valu, d'être appelé, je le répète, *prestidigitateur*.

Ce n'est pas que personne se soit permis de me dire cela en face. On m'a bien dit en face que j'étais trompé, que j'étais dupe, que mes collaborateurs s'étaient moqués de moi, etc., etc., me décernant par là un brevet de naïveté, j'allais dire de niaiserie. Cela n'a rien de trop choquant, d'autant qu'en même temps on me plaignait sincèrement d'être ainsi la victime de mauvais plaisants de société; mais nul ne s'est oublié au point de me jeter au nez l'injure susdite. Ce beau compliment a été adressé collectivement aux gens qui

prétendent faire parler les tables, et comme je suis de ces gens-là, il a bien fallu que j'en prisse ma part.

Vous devinez, cher monsieur, que l'auteur de cette injure n'a pu être qu'un *savant*. C'est en effet un savant, et des plus distingués, qui a écrit ceci :

« **DE PAR LE BON SENS, DÉFENSE DE FAIRE PARLER LES TABLES, ET DE LEUR FAIRE COMPOSER DES VERS ET DE LA MUSIQUE AILLEURS QUE SUR LES THÉATRES DES PRESTIDIGITATEURS.** »

Vous trouverez cette phrase — si vous tenez à la trouver — à la page 252 du deuxième volume d'un ouvrage publié cette année par M. Babinet, sous le titre d'*Etudes et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques*.

C'est-à-dire que nous sommes des prestidigitateurs, nous qui obtenons avec la table, la planchette ou la corbeille, des conversations de toute espèce, de la prose ou des vers; c'est-à-dire que, par une habile tricherie des doigts, nous produisons cela nous-mêmes, en le mettant frauduleusement sur le compte d'une force naturelle encore inconnue, ou d'agents spirituels existant en dehors de nous. Au moins voilà qui est net et précis; M. Babinet pose les questions carrément; on sait avec lui à quoi s'en tenir.

Pourtant cette phrase est bien dure, et M. Ba-

binet aurait dû y regarder à deux fois avant de l'écrire. Quoi ! nous traiter de prestidigitateurs lorsque nous mettons tous nos soins à étudier un phénomène nouveau, qui peut jeter de nouvelles lumières sur la physiologie, sur la psychologie même, et que nous le faisons sans intérêt ! Mais les prestidigitateurs ne travaillent pas ordinairement gratis. Quand Robert Houdin ou son successeur Hamilton font de la prestidigitation, ils en recueillent des applaudissements et des pièces de cent sous. Nous ne recueillons, nous, que des sourires d'incrédulité de la part des gens du monde, et des railleries, souvent cruelles, de la part des savants. Tristes prestidigitateurs que nous sommes ! Et quand je pense que cette injure s'adresse aux personnes les plus honorables ! Je me mets volontiers hors de cause ; mais que dirait M. Babinet si on lui prouvait, et ce serait facile, qu'une foule de personnes des plus distinguées dans la magistrature, dans le barreau, dans la littérature, dans l'industrie et les arts, ont pratiqué ou pratiquent encore ces expériences avec succès ? il reculerait sans doute devant sa déplorable appréciation.

Mais alors pourquoi parler sans savoir ? car M. Babinet ne sait point ; M. Babinet n'a rien vu, ou probablement il n'a vu que des expériences de salon, de ces malheureuses expériences faites au hasard et sans méthode, auxquelles ont pris

part plus d'une fois des farceurs de société, et qui ont fait tant de tort, dans l'esprit du public, à ces manifestations extra-naturelles. Je pourrais ajouter que si M. Babinet n'a pas vu, il n'a pas non plus voulu voir, car j'ai eu l'honneur de lui écrire à ce sujet, et il ne m'a même pas répondu; mais je ne suis pour lui que le dernier des inconnus, et je ne puis, à ce titre, lui en vouloir de n'avoir fait aucun cas de mes observations ni de mon invitation. Ce n'est pas une raison cependant pour jeter l'injure à tous ceux qui comme moi affirment le phénomène de la table parlante. Si M. Babinet était un homme ordinaire, nous pourrions mépriser cette injure; mais quand le trait est lancé par un physicien du premier mérite, par un membre de l'Institut, comment ne pas se trouver blessé? Du reste, je le regrette moins, je vous le jure, dans l'intérêt de mon amour-propre que dans l'intérêt de la science et la vérité. M. Babinet, en sa qualité de savant *officiel* (permettez-moi cette expression) doit enseigner l'une et respecter l'autre. Or, dans sa malencontreuse attaque, il a manqué à ce double devoir. C'est pénible à dire, mais c'est ainsi. Je veux bien qu'il l'ait fait involontairement, et qu'il se soit cru dans le vrai : c'est la seule excuse qu'il puisse présenter. Pascal a écrit quelque part qu'on ne fait jamais le mal si gaîment que lorsqu'on le fait par un faux principe de

conscience. C'est donc en se croyant dans le juste et dans le vrai que M. Babinet a fait du mal, mais le mal n'en est pas moins fait ; car c'est faire du mal que d'injurier les gens quand ils sont honorables, et de leur donner tort quand ils ont raison...

Cher monsieur, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre hospitalité ; mais laissez-moi dire encore un mot, ce sera ma conclusion :

A bien peu d'exceptions près, les savants, appartenant ou non à l'Institut, officiels ou non officiels, jouent en ce moment un bien triste rôle, celui d'étouffeurs d'une vérité nouvelle, qui ne s'accorde pas avec ce qu'ils ont appris, avec ce qu'ils savent, avec ce qu'ils enseignent. En vain leur direz-vous, avec notre poète Lemierre :

Croire tout découvert est une erreur profonde,
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

En vain leur affirmerez-vous que vos expériences, si elles échappent par leur nature aux instruments du physicien, au creuset du chimiste, au scalpel du médecin, sont faites du moins le plus sincèrement du monde et par les hommes les plus honorables, qui, après tout, pour n'être pas des savants, ne sont pas des imbéciles. En vain les inviterez-vous à venir voir ces expériences ou à les essayer eux-mêmes, mais sérieusement et avec

la persévérance nécessaire, ils vous opposeront une dénégation obstinée, une fin de non-recevoir, un silence plus injurieux que l'injure même; ils souriront de pitié et hausseront les épaules, se croyant bien forts... Triste rôle! je le répète. Désertion de la justice, désertion du devoir, désertion de la politesse. Si vous saviez comme, malgré moi, je les prends alors en pitié, moi qui ai toujours respecté si fort la science et les savants!... Heureusement que cela n'empêche pas nos expériences de réussir et nos études de continuer; heureusement aussi que toute vérité finit par s'imposer avec le temps; heureusement, enfin, que Dieu est Dieu, et que M. Babinet n'est pas son prophète.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

P. F. Mathieu,
Ancien pharmacien des armées, etc.

P. S. Je ne puis me décider à quitter la plume sans vous dire un mot de deux ou trois expériences de *prestidigitation*, empruntées au manuscrit de la troisième brochure que je suis en mesure de publier. Vos lecteurs me pardonneront, je l'espère, de les retenir quelques instants de plus, les faits valant encore mieux que les meilleurs arguments ou que les plus justes récriminations.

J'avais un soir la main sur la planchette à crayon avec un jeune avocat de ma connaissance plein de

mérite et de savoir, qui est doué de beaucoup d'influence et qui obtient des vers avec la plus grande facilité. Nous en demandâmes à la *force*, à l'*agent*, à l'*Esprit* (je ne sais comment dire) qui était venu animer notre planchette. Une dame présente donna pour sujet les *fleurs*, et la planchette écrivit :

Charmantes fleurs de nos parterres,
Astres dorés de nos vallons,
Plus libres que vos sœurs des serres,
Brillez pour les humbles chaumières
Et non pour les pompeux salons.

De la beauté chastes images,
Soyez modestes sans dédain;
L'éclat des séduisants mirages
Ne flatte que les cœurs peu sages,
Il brille et se flétrit soudain.

Il n'y a rien de joli comme de voir se produire ainsi des vers, sans faire autre chose que de tenir à deux la main sur une planchette ou sur une corbeille à crayon, et d'en suivre les mouvements avec attention et docilité. Le plaisir est d'autant plus vif que les vers sont mieux réussis. Ceux que je viens de citer ne sont pas sans mérite; mais un autre jour nous en obtînmes de plus remarquables; jugez-en.

La planchette écrivit d'elle-même, je veux dire

sans que le sujet eût été donné, ce titre : *la Pluie*, et continua par les vers suivants :

Lorsque la pluie, aux larges gouttes,
A lavé la tige des fleurs,
Et que les arbres verts des routes
Courbent leurs fronts baignés de pleurs :
Au premier rayon qui scintille
A travers l'humide charmille,
La nature s'épanouit,
Et sur la campagne charmée
Descend une brise embaumée,
Parfum d'amour qui réjouit.

Ainsi, sous le ciel politique,
Lorsqu'aux regards de l'univers,
Sortant d'un sommeil léthargique,
Un grand peuple a brisé ses fers ;
Quand à l'orage de la rue
Succède la légalité,
L'âme s'épanouit, émue,
Au parfum de la liberté.

Je vous communique ces deux petites pièces, parce que j'ai participé de ma personne à leur *fabrication ;* mais j'en pourrais livrer bien d'autres à la publicité, obtenues sans ma participation, si le jeune avocat dont je parle consentait à m'ouvrir son mystérieux portefeuille. Ce portefeuille renferme un millier de vers frappés par un guéridon (avant qu'on fît usage de la planchette), et la

plupart sont d'une excellente facture. J'ai eu, du reste, la bonne fortune de pouvoir reproduire dans ma deuxième brochure deux des pièces les plus remarquables : la *Ronde des Esprits* et l'*Ode à la Liberté*.

Pourquoi faut-il que des raisons particulières, parmi lesquelles des raisons de santé, empêchent M. Pradier-Fodéré — je puis bien le nommer après tout, car il n'y a rien que d'honorable à avoir étudié un phénomène de cette importance — de continuer les expériences dans lesquelles il a vu se produire sous sa main des résultats si brillants! M. Pradier-Fodéré n'obtient pas que des vers avec la planchette. Chaque fois qu'il a bien voulu m'accorder quelques instants de collaboration (pour ne parler que des expériences faites à nous deux), nous avons eu de piquantes réponses, de curieuses histoires. Un pacte dans les formes nous fut un jour proposé. Nous consultions la planchette sur une affaire particulière, pour être agréables à une personne qui nous en avait priés, et voici le commencement de la conversation qui eut lieu :

« Veux-tu répondre à nos questions sur l'affaire dont il s'agit?

— C'est selon.

— Fais-tu donc des conditions?

— Pacte.

— Quel pacte?

— Je le libellerai si vous voulez.

— Soit.

— *Nous nous donnons par ces présentes à l'Esprit supérieur qui descendra parmi nous.* Eh bien?

— Quelles seront les conséquences de ce pacte?

— Le 29 décembre mil huit cent quatre-vingt-dix, sur l'heure de minuit, vous le saurez.

— Nous ne voulons pas faire de pacte.

— M....

— Dis-nous autre chose que des saletés.

— Mathieu, consens-tu à ce que je te dévoile le mystère des mondes?

— C'est un grand et beau sujet; est-ce que tu consentirais à le traiter pour nous?

— Oui.

— A la bonne heure; mais nous demandons que tu t'occupes d'abord de l'affaire en question.

— Mes amis, je vais vous répondre; mais après je vous donnerai une leçon de cosmogonie.

— Eh bien, réponds à ce que nous te demandons en ce moment.

— Interroge. »

Une autre fois, la planchette nous donna, à propos de rien, des noms et des adresses de personnes qui nous étaient tout à fait inconnues, et je ne fus pas médiocrement surpris de trouver exacts ces noms et ces adresses, quand je m'a-

visai de les vérifier. M. Pradier-Fodéré possède, en un mot, une remarquable influence; c'est, comme on dit aujourd'hui, un *médium* distingué, et dont la coopération serait fort utile, si l'on pouvait compter sur elle.

Mais voilà le malheur de ces curieuses études. L'inconstance, la lassitude, certains scrupules, le tempérament, le manque de loisirs, le respect humain, etc., etc., sont autant de pierres d'achoppement contre lesquelles vient se heurter l'expérimentateur dévoué qui voudrait y persévérer, et qui ne peut rien faire tout seul. Voilà ce qu'il est exposé à rencontrer de la part d'auxiliaires sur lesquels il devrait pouvoir compter, sans parler de ce qu'il rencontre de la part des gens qui ne croient pas à la réalité de ces phénomènes...

O monsieur Babinet! vous l'avez dit, nous sommes des *prestidigitateurs*; mais, croyez-moi, c'est un métier qui n'est pas toujours amusant.

SOMNAMBULES MAGNÉTIQUES ET MÉDIUMS.

Dès la plus haute antiquité, l'homme a reconnu qu'il passait dans un état anormal, état auquel il donna les noms d'inspirés, prophètes, sybilles, devins, voyants et somnambules. D'Abraham à Ezéchiel, de Moïse au Christ, d'Hermès Trismégiste à Salomon, des pytonisses aux somnambules de nos jours, chacun vit, dit, affirma, imposa au besoin les observations faites dans cet état. La foule, du commencement à la fin des temps, auditeur d'une instruction qui ne l'instruit jamais, déifia, honora, respecta et respecte encore ce qu'elle croit être au-dessus d'elle. Il y a loin entre cette appréciation pleine d'humilité et celle pleine d'orgueil des prétendus savants qui, ne pouvant pas plus expliquer que les plus ignorants ces phénomènes de la vie humaine, les nient tout net. Dès la plus haute antiquité, les hommes crurent qu'ils étaient trop distancés de Dieu ou trop infimes pour mériter un regard de bienveillance de ce grand Être, et ne pouvoir obtenir ce regard que par celui béatifique de ces voyants. D'un service quelconque à la rétribution, il n'y a que la distance du besoin et de la reconnaissance. Le prêtre, dit interprète de l'homme avec Dieu, naquit donc d'une somno-

lence de l'homme. Trouver après un aussi doux sommeil la sébille assez garnie pour garnir à son tour l'estomac, sans goutte de sueur répandue, est une assez bonne position dans la masse des mauvaises qui pullulent sur ce globe pour entretenir ces doux rapports spirituels qui sont si bénéficiables aux voyants, fut chose facile. Des prêtres sortit l'Église, la hiérarchie, la mise en pratique, par des actes d'imitation, des bonnes ou fausses vues de ces voyants. Idoles, autels, décors, étendards, actions, impositions, tout ce que nous voyons en nos jours, découla et fut le produit de ce passe-temps d'inspirés. Être allé comme Moïse jusqu'à renfermer la parole divine dans le saint tabernacle d'or ou de pierres précieuses, ou comme Salomon, tirer de la fameuse pierre philosophale les roues d'or qui supportaient ses magnifiques chars, ou, comme les religions en général, et le catholicisme en particulier, personnifier Dieu dans un homme, dans un grain de farine, dans une image donnée ou vendue à tant le milligramme, n'a été qu'un même but pour tous : vivre le mieux possible de la crédulité humaine. Si les petits ruisseaux font les grandes rivières, comme on le dit vulgairement, les petites croyances font les grandes dominations. C'est ce qui est découlé et ce qui découlera à tout jamais du non libre examen des phénomènes desquels nous parlons et de toutes

propositions philosophiques, domestiques et politiques imposées. Il y aurait dix volumes à faire pour écrire l'histoire de tous les cercles plus ou moins mystiques qui se sont formés et succédé, ayant pour point de départ un bon ou mauvais coup d'œil dans l'inconnu.

Nous n'entreprendrons pas cette tâche, qui serait trop pénible à remplir et trop peu goûtée par les êtres auxquels elle serait dédiée ; nous arriverons d'un bond à Mesmer, qui, dans sa studieuse pratique, reconnut l'existence de cet état et le nomma état de crise. Puis nous passerons à Puységur, qui le décora du nom de somnambulisme ; à Deleuze, qui en fit le premier un historique aussi complet que possible, et nous arriverons à M. Du Potet, qui en fit à l'Hôtel-Dieu de Paris une pièce à la Paixans qui commanda le silence des vieux arquebusiers voltairiens. Chacun, depuis ce jour, provoqua et désira obtenir ou entrer dans cet état de voyance et de béatitude céleste ; les têtes s'échauffèrent plus par un sentiment d'orgueil que par un sentiment d'humilité ; il naquit à profusion des inspirés, des prophètes, des sybilles, des devins, des voyants et des somnambules. Chacun consulta, écouta, espéra et désespéra d'obtenir des résultats dignes de sérieuses études. On tint plus à être endormi qu'à être éveillé, c'est-à-dire à être quelque chose de supérieur que d'être

quelque chose d'inférieur. D'un état qui était soumis en apparence à quelque condition physique, on passa à un état qui n'en exigeait aucune. M. Du Potet provoqua et obtint le premier, *nous le pensons*, cet état dans ses séances dominicales; là on vit renverser et réduire à néant toutes les propositions que tant d'auteurs ont faites dans des ouvrages très-remarquables, tant en magnétisme qu'en cabale. L'homme ne devait pas rester à cette belle halte scientifique; il fut jusqu'à produire l'état de médium, et ce dernier offrit à nos yeux les faits les plus merveilleux et les plus contestés de la magie et de la cabale. Les fées, enfermées depuis quelques siècles dans quelque grotte égyptienne, en compagnie de l'auteur du beau roman des *Mille et une Nuits*, sont sorties tout à coup de leur retraite plus belles, plus puissantes et plus actives que jamais. Moïse, Christ, Appolonius, Pierre, saints et saintes du calendrier catholique, ne sont plus que de petits physiciens auprès des médiums de nos jours. Quelques heures de lecture des livres qui traitent de leurs facultés sont suffisantes à édifier sur cet état. C'est moins des seigneurs médiums dont nous voulons parler que des simples valets en cette science, que des simples copistes sous la dictée, ou la propulsion d'Esprits. Là encore nous nous trouvons devant la crédulité populaire et l'orgueil d'être envieux, d'être ce

qu'ils ne sont pas. Existe-t-il une maison à Paris, maintenant, qui n'ait pas son médium écrivain, qui ne cherche pas à dire mieux que la maison voisine, à être plus protégée spirituellement, plus instruite sur les choses à venir, et qui, pour changer, puisse se garer du moindre accident ou incident non prévu dans ce sublime état? Non, c'est le badigeonneur qui entreprend d'un seul coup d'imiter Raphael, ou le cuisinier qui veut être un César.

Il n'existe pas, selon nous, une seule pensée, une seule proposition, ou une seule instruction qui ne soit soumise à l'état d'éclosion, de maturité et de sagesse. L'esprit de l'homme est appelé à connaître et traiter sciemment de toutes les parties de l'œuvre de l'Éternel; mais dans ce travail il est soumis, comme sur la terre, à la connaissance des notes de musique avant de faire de la musique, à connaître ses lettres avant d'écrire, à connaître la valeur des chiffres avant de calculer; enfin, à passer par tous les anneaux de la chaîne éternelle. Si parfois il étend ses facultés par un état de fraude, comme la curieuse jeune fille le fait à l'égard du roman qu'elle lit, et dont elle est impatiente de connaître le fin en laissant de côté les premières pages pour les dernières. Ce lucide, ce médium, cet inspiré, sera en tout semblable à cette jeune fille, il connaîtra la fin mais non les

détails du sujet qu'il traite. Si vous le forcez d'entrer dans cette étude, vous ne tardez pas à reconnaître qu'il n'y a pas si loin de son intelligence à la vôtre que vous pourriez le penser ; vous vous suivez pas à pas, seulement qu'il marche le premier par l'effet de l'état dans lequel il est plongé.

Le médium, les tables, et tous les moyens en vogue aujourd'hui de correspondre avec le monde des causes, sont, selon nous, bien inférieurs aux somnambules magnétiques, et aux moyens d'appréciation et de contrôle de ces derniers. Les somnambules ont, en plus, l'avantage par leur état physique, d'offrir des preuves qu'ils sont bien ce qu'ils disent être et ne trompent pas, quand le médium au contraire n'offre aucun moyen de contrôle et peut voir son état contesté par le premier venu.

Je suppose ici de la loyauté de part et d'autre, et une égale perfection dans leur état respectif. Le somnambule magnétique est encore bien supérieur, en ce que tous ses sens sont acquis à l'appréciation des choses, qu'il voit, qu'il palpe, qu'il observe, et dont à l'occasion il subit les puissances. Il est vif, démonstratif, entraînant, dominant même à l'occasion, quand le médium est lent, embrouillé, inquiet lui-même sur son état et sur ce qu'il écrit. D'un côté, c'est la vie libre qui anime les productions de l'intelligence, et de l'autre,

c'est un bras esclave qui les enchaîne des liens du doute.

Si l'on passe maintenant à l'observation de tout ce qui peut résulter de supercheries et de mensonges volontaires à l'occasion de l'état des médiums, on aura cent choses contre une qui vous prouveront que vous auriez mieux fait de ne rien demander à ce moyen imparfait, que d'avoir été la dupe de la sottise humaine, et de compromettre ainsi des études aussi sérieuses et aussi sacrées que celles que nous proposons depuis tant d'années. Si au lieu de vous empresser d'écrire sur cette matière, vous lisiez ce qui est déjà écrit, vous joindriez vos observations à celles existantes et n'en seriez que plus éclairé. Si au lieu de vous ériger en souverains maîtres de *vos maîtres* (le monde spirituel), et de mettre si peu d'ordre dans vos besoins de connaître, vous demandiez humblement la lumière nécessaire à votre instruction; ne mêlant point ainsi les affaires de l'esprit et celles du corps, le présent au futur, le pouvoir et le non pouvoir faire pour l'homme en toutes choses; vous n'altéreriez pas votre foi comme vous le faites par les enfantillages de vos classes ou de vos séances. Ce qui fait la valeur du diamant, c'est sa limpidité. Ce qui fait la riche éducation de l'homme, c'est son humilité; méfiez-vous autant de ces médiums de toutes tables comme de ces

somnambules de toute école. Les plus éveillés dans ces sortes d'études ne sont pas fort souvent ceux qui croient l'être. Que de brocanteurs de religion et de philosophies nouvelles sont à l'état naissant en ce jour, dans tous ces petits cénacles que ne perdent pas de vue les tricornes jésuitiques, pour, en cas échéant, passer d'une table à une autre. Soyez prudents, vous dis-je, si vous avez quelque souci de votre prétendu progrès; car si vous ne marchez pas comme l'écrevisse, vous n'en faites pas moins le tour d'un cercle vicieux que vous prenez pour une ligne droite. Croyez-en un homme qui a fait quelques études sur ce sujet.

ALP. CAHAGNET.

LE MÉDIUM YOUM ET LE SAINT-SIÉGE.

Le premier, ou pour mieux dire, le plus fort médium qu'a possédé l'Amérique est arrivé en France pour rendre le public parisien témoin de ses puissantes facultés. Nous disons ses facultés, parce que ce médium possède toutes celles reconnues individuellement chez chaque médium, facultés divisées en cinq catégories qui sont : 1° Écrire par le secours d'Esprits, comme nous le remarquons chez nos médiums français ; 2° obtenir des réponses à ses questions par des coups frappés

par ces mêmes Esprits, soit sur les meubles ou sur le parquet et les murailles de l'appartement, obtenir jusqu'à des réponses orales des Esprits, réponses qui sont entendues par les consultants eux-mêmes; ce médium obtenait également, dit-on, des attouchements sentis par les personnes présentes; 3° faire tourner et obtenir à l'occasion la suspension des tables, sans aucun attouchement; 4° obtenir l'apport d'objets matériels passant, dans certains cas, à travers les plafonds ou les épaisseurs des murailles et des bois; 5° pouvant, selon certaines conditions, être suspendu lui-même et être transporté ainsi d'un endroit à un autre de l'appartement. Un tel sujet ne pouvait se présenter plus à propos à un peuple qui, loin d'étudier consciencieusement ces importantes questions, les nie au contraire avec une très-orgueilleuse persistance. Mais, comme nous l'avons déjà dit tant de fois, *l'homme propose et.... dispose;* par conséquent, le médium Youm fut à peine arrivé en France qu'il perdit de suite ses puissantes facultés. Grand fut son désappointement, car ce jeune homme ne possède aucuns moyens d'existence, ni d'éducation, capables de le tirer d'embarras. Si l'on ajouté à ce revers de la médaille qu'il ne connaît pas la langue française, on le plaindra assurément; c'est ce qu'a fait un certain prince qui, ayant entendu parler de l'arrivée en France de cette célébrité spiritualiste, courut au-devant d'elle pour lui offrir son appui, vu que ce prince est grand amateur des manifestations spirituelles de nos jours. Quel fut le désappointement de ce prince de connaître celui du médium? Mais comme un prince n'est pas un homme

semblable à un autre, il n'en persista pas moins à offrir son appui à Youm. Ce dernier se mit en prières, pria sa mère, qui, spiritualisée, l'avait guidé spirituellement jusqu'à ce jour, de prier, elle et ses amis, d'obtenir de celui qui en dispose les facultés qui lui étaient ravies. Il y eut grand mouvement parmi les Esprits agitateurs des tables; des pétitions furent adressées à qui de droit, et l'on obtint une commutation de peine réduite à quelques mois. Le médium doit recouvrer ses puissantes facultés à la fin de l'année, et d'ici-là le prince s'engage à le traiter sur le même pied que ses propres enfants. Tout le monde sait qu'un prince n'est pas un homme confiné dans quelques pieds de terre, comme la masse des travailleurs; il voyage et vit pour son plaisir. Le nôtre emmena donc notre pauvre Youm en Italie, patrie qui connut Romulus, Brutus et Constantin, patrie devenue la cité sainte depuis que Pierre a conquis le capitole avec un simple bénitier. Arrivé dans cette Babylone moderne, notre médium erre dans les salons du prince, salons qu'emplit la catholicité. Du simple curé au cardinal, du savant à l'académicien, du gentilhomme au noble de vieille souche, chacun prend place, propose et discute, sans s'apercevoir qu'un plus grand personnage que lui ne sait quelle contenance tenir à ses côtés. Youm est un simple homme sachant à peine signer son nom, n'ayant aucun dehors attrayant ni aucune manière qui puissent attirer l'attention de ce noble monde, qui, dans tout autre moment de sa grandeur passée, se serait prosterné d'admiration à ses pieds. Le parti catholique sent son infériorité

envers cet homme ; il sait que dans quelques mois ses facultés lui seront accordées de nouveau ; il sait que Pie IX n'est pas saint Pierre, quoiqu'il passe n'être qu'un avec ce vainqueur d'Appolonius de Thyame. Si Youm s'enlève en l'air, le plus puissant des arcanes de l'Église de Dieu ne pourra peut être faire redescendre à terre ce maudit Américain (je me trompe : Youm est d'origine irlandaise). Ce sera un affront. Ce coquin de médium est capable de soustraire toutes les hosties consacrées du saint tabernacle sans en ouvrir la porte. Il ne faut pas qu'un tel scandale arrive dans Rome. On entoure notre magicien moderne de tous les soins possibles ; ceux qui parlent le mieux sa langue lui font entendre qu'il doit avoir vendu son âme au diable pour opérer de telles merveilles, et que, s'il n'a recours au plus tôt à la protection du pape en personne, qu'il s'expose, dans quelques-unes de ses ascensions, de ne plus redescendre et d'être emporté par Satan même dans la *Géhenne*. Le pauvre homme est d'une très-faible intelligence ; il se voit entouré de toutes les assurances possibles et, d'un autre côté, de tous les périls possibles ; le non moins à craindre pour lui est de perdre la protection du prince, dont les salons sont si fréquentés par la sainteté catholique. Aucune menace, cependant, ne lui est faite en ce dernier genre. Nous supposons même que son protecteur est étranger à ce stratagème ; mais la réussite n'en a pas moins lieu, et notre infortuné Youm rentra dans le giron de l'Église en déclarant qu'il n'a pu opérer tant de merveilles que conduit par le diable en personne. Nous ne savons

si le maître-bourdon de la catholicité annonça ce triomphe à l'univers ; mais nous savons qu'il a été frappé de suite une médaille en l'honneur de cette victoire ; médaille représentant d'un côté l'Immaculée-Conception, et de l'autre les Esprits infernaux d'Amérique vaincus par ladite Immaculée-Conception. Youm doit donc être à jamais rayé des médiums diaboliques qui désolent en ce jour la catholicité, sans que cette dernière ait le courage de défendre à ses enfants de lier aucun rapport avec eux.

En effet, que diraient tant de prêtres qui, aujourd'hui, ne seraient pas convaincus de l'existence future de l'âme humaine, s'ils n'en avaient chacun une demi-douzaine dans leur table ou tout autre meuble commis à cet effet? Que diraient-ils, demandons-nous, quand après avoir lu tout ce que la bibliothèque du Vatican renferme de livres, démontrant la vérité de cette proposition, d'avoir été moins convaincu par tant d'affirmation que par une simple manifestation du pied de leur guéridon. C'est que tous les prêtres, comme le commun des hommes, n'ont pas fait abnégation de leur appréciation sur les marches de l'autel, qu'ils fréquentent plus par besoin que par conviction. Personne n'a été plus à même que nous de recevoir de ces confidences.

Peu importe à l'Église catholique, apostolique et romaine ; elle tient Youm dans son giron et ne le lâchera pas assurément. Que nos frères d'Amérique s'en consolent : pour un Youm de perdu, ils en trouveront cent, car le diable a la faculté d'engendrer, comme le plus pauvre roquet de notre

monde. Par conséquent, le combat n'en sera que plus compliqué et la défaite plus honteuse pour les champions vaincus.

Nous tenons ces détails de M. le comte F..., auquel Youm les a contés lui-même il y a quelque temps, en revenant à Paris, et s'informant d'un confesseur qui pût sauvegarder son âme dans la capitale voltairienne.

ALP. CAHAGNET.

30 juin 1856.

APPARITION POUR M. MORIN, SECRÉTAIRE DU JURY MAGNÉTIQUE DE PARIS.

M. Morin, lorsqu'il nous fit part, au nom du jury magnétique, du jugement avantageux rendu par ce jury à notre égard (voir le précédent numéro), manifesta à M. Lecocq l'intention de juger par lui-même, au moyen d'une apparition, de la véracité de nos propositions ; c'est pour satisfaire à ce besoin d'appréciation que cet honorable monsieur vient en ce jour, 29 juin 1856, accompagné de M. Petit Dormoy, l'épouse de ce dernier et de M..... Après une conversation préliminaire qui n'a pas duré moins d'une heure et demie, conversation dans laquelle nous avons abordé à notre aise et avec la plus parfaite entente des questions psycologiques et métaphysiques, il est convenu que j'endormirai Adèle, afin de faire l'apparition sollicitée.

Lorsque Adèle est en sommeil, le nom de la personne spiritualisée m'est donné et je l'appelle. La lucide ne tarde pas à la dire présente. Le signalement qu'elle en donne n'a aucun rapport

avec celui qu'on demande. L'Esprit apparu est un jeune homme de dix-huit ans, signalement de cet âge, et l'Esprit demandé est un vieillard de soixante et quelques années. On demande à nouveau cette personne. Un vieillard se présente, et la même difficulté de reconnaître le signalement demandé dans celui de l'Esprit apparu se fait sentir. Pendant cet intervalle, le signalement donné par Adèle du jeune homme apparut en premier lieu, est reconnu être bien celui du petit-fils du vieillard demandé, petit-fils portant les mêmes nom et prénom; mais non spiritualisé, puisqu'il est encore sur la terre. Ce qui nous étonne le plus, c'est que ce jeune homme ne s'est pas en allé lorsque le vieillard non reconnu est apparu, et qu'ils restent tous les deux auprès de la lucide. Nous demandons, pour la troisième fois, le spiritualisé, et pour le coup il apparaît dans toutes les conditions nécessaires à ne laisser aucun doute dans l'esprit des demandeurs. Adèle entre en plus parfait rapport avec le spiritualisé, au fur et à mesure qu'elle voit qu'on approuve les détails nouveaux qu'elle donne, tant sur la cause de sa mort que sur son *caractère* et principalemeut sur ses affections. M. Morin et les personnes présentes se disent satisfaits, et me prient de réveiller Adèle. Je ne crois pas devoir le faire avant de lui demander quelques nouveaux renseignements sur le jeune homme apparu en premier lieu, jeune homme qui persistait à rester auprès d'elle. Nous obtenons alors un complément de détails, tant sur la santé, sur le caractère et les affections de ce jeune homme, ce qui fait dire à M. Morin : Cela est surprenant

d'exactitude. Adèle fait observer que le vieillard non reconnu est un parent portant le même prénom, vu que dans cette famille on ava.t l'habitude de donner les mêmes prénoms aux enfants, ce qui est reconnu vrai.

Obs. Il ressort de cette triple apparition trois faits, que M. Morin (homme qui, par son rang d'avocat et sa profonde instruction), a pu mieux apprécier que personne : 1° lors de notre entretien préliminaire, je demandai à ce monsieur si c'était l'apparition d'une personne spiritualisée qu'il désirait que fît la lucide, ou celle d'une personne terrestre ; ce monsieur, ne comprenant pas très bien notre proposition, semblait croire que pour voir ainsi les personnes terrestres, c'était le lucide qui allait vers elles au lieu que celles-ci vinssent auprès d'elle. Je détrompai ce monsieur, en lui affirmant que l'un et l'autre se pouvait faire ; mais, me répliqua M. Morin, que fait le corps duquel l'esprit est ainsi absent, pendant que ce dernier cause avec le lucide ?... Il continue d'agir et de penser comme si cela n'avait pas lieu, je le suppose, lui répondis-je. — Cela est très étonnant. — Oui, mais cela est ainsi que je vous le dis. On doit penser combien je fus content de l'apparition du jeune homme au nom et place de son grand-père. Cette apparition prouvait à M. Morin que notre proposition était vraie, et, en plus, elle lui prouvait que ce genre de communication somnambulique n'est pas une communication de pensée entre le demandeur et le lucide, puisque personne n'avait pensé à ce jeune homme, qu'il avait même fallu faire quelque efforts de mémoire pour le

reconnaître dans le signalement donné par la lucide. Ces deux faits ne furent pas sans importance pour M. Morin. Le troisième fait est la possibilité de l'apparition des spiritualisés aux lucides, puisque celle-ci en offre une preuve irrécusable. Il ressort donc de ces études que notre esprit peut quitter notre corps, emportant avec lui, *en apparence*, des os à la chair, puisque la lucide a vu en celui-ci les troubles organiques que ressent bien ce jeune homme, et en même temps être couvert de ses habits, puisque cet Esprit n'était pas nu. Cet Esprit n'en parlait pas moins à la lucide d'une voix douce, dont les sons affectaient autant son ouïe spirituelle que sont ouïe matérielle le serait des sons matériels. Je demandai à la lucide ce que faisait le corps d'un Esprit qui le quitte ainsi selon sa volonté ; elle nous répondit que le corps ne pouvait s'en apercevoir qu'au manque de régularité dans ses pensées, qu'à une espèce d'absence momentanée du besoin de penser et d'agir, comme nous le remarquons dans certains moments où nous sommes absents par l'observation des lieux ou de la conversation qui se tient à nos côtés; mais que cette séparation n'était dangereuse ni pour l'un ni pour l'autre.

Cette nouvelle expérience nous conduit forcément à toutes les propositions que nous avons faites sous dix formes différentes, dans nos ouvrages qui se réduisent à admettre que c'est l'Esprit du lucide qui franchit les espaces pour entrer en communication avec les êtres et les lieux qu'il désire fréquenter, ou que ce sont ces êtres et ces lieux qui viennent à lui. Comme l'un et l'autre ne peut se

faire matériellement, il faut donc bien que ce soit l'Esprit de ces êtres et de ces lieux qui le fasse ; ou, en troisième hypothèse, il faudrait que ce soit une extension de la vue, de l'audition et de tous les sens du lucide, ce qui serait non moins merveilleux, comme nous l'avons prouvé dans le tome 3me des *Arcanes de la vie future dévoilés*. Que les esprits studieux s'exercent, il y a matière assurément. Ce qui ressort de non moins assuré de ces études, c'est qu'il y a plus de difficultés à les comprendre qu'à les proposer, et que les nier c'est faire abnégation de ses facultés mentales.

ALP. CAHAGNET.

RECTIFICATION.

Dans notre 18e livraison, article *Mystification* (page 173 de ce volume), nous disons que M. Jules Chabassière, mis en sommeil par M. l'Hérault, fruitier, devint ou fit le fou pendant plusieurs heures. Nous aurions dû ajouter que ce n'était pas M. l'Hérault qui l'endormait alors, ce lucide se faisant endormir en cachette par d'autres personnes. La croyance de M. l'Hérault dans la loyauté de ce petit fourbe a été celle que nous aurions eue nous-même ; par conséquent cette mystification ne peut en rien diminuer la confiance qu'on doit avoir dans la pratique de ce magnétiste.

ERRATUM.

19e livraison (page 165 de ce volume), dans notre réponse à M. G., nous paraissons confondre Jean-Baptiste avec Jean l'Évangéliste, en attribuant l'Apocalypse au premier, quand on l'attribue au dernier. Nous n'avons fait cette citation qu'après nous être renseigné auprès de l'Esprit de Jean-Baptiste lui-même, qui est bien l'auteur de cet ouvrage, et non Jean l'Évangéliste, auquel les prétendus livres de vérité l'attribuent. Nous n'aurions point fait cet *erratum* si nous n'y avions pas été engagé par notre estimable F.... en Dieu, M. Mathieu. ALP. CAHAGNET.

IMMORTALITÉ (*Suite*).

A MONSIEUR CLEVER DE MALDIGNY, EX-CHIRURGIEN-MAJOR DE LA GENDARMERIE D'ÉLITE DE PARIS.

Cher monsieur,

Pour traiter avec vous aujourd'hui de l'immortalité individualisée de l'âme humaine par le secours de celle du règne végétal, il était nécessaire que je m'en rapprochasse en quittant Paris, comme je l'ai fait, pour habiter la campagne. Paris! la chère capitale des savantes et des sottes conceptions de l'espèce humaine!... Oui, j'ai laissé votre magnifique palais des Tuileries, agrégation minérale de laquelle ne peut sortir aucune production de fraternelle et sage épuration qu'après des siècles de combinaisons plus ou moins personnelles... J'ai quitté votre vieille, grande et noire Notre-Dame, vaste entrepôt des expéditions religieuses de toute la catholicité parisienne, et vaste livre ouvert à tous les alchimistes de l'univers... J'ai quitté votre Palais-de-Justice, dont la gente chicaneuse ne me sourit guère mieux que les arguments de nos antagonistes... J'ai quitté votre rendez-vous des agioteurs honnêtes du siècle, le

palais de la Bourse de quelques-uns, dans lequel s'engouffre la bourse de tous... J'ai quitté jusqu'à votre Arc-de-Triomphe, porte sublime par laquelle n'a jamais passé l'amour fraternel... Je suis allé m'enfermer dans les échalats d'Argenteuil, admirer la vigne pousser, les arbres fleurir, les fleurs s'épanouir, et les insectes se réjouir aux rayons du soleil, qui protège et ne leur ravit pas leur liberté.

A quelle graine, à quel ognon ou à quelle rebouture vais-je m'adresser pour connaître son passé, son présent, son futur? Ma foi, je n'ai que l'embarras du choix... Je vois directement sur le bord de ce chemin une jeune et jolie créature qui me paraît être tout absorbée par une attention inquiète. Lirait-elle quelque billet doux dont les termes causeraient sa stupéfaction?... Approchons. Mais non pas, elle enlève un à un les pétales argentés d'une pauvre petite paquerette qui, encore tout humide de la rosée du matin, croyait pouvoir recevoir, elle aussi, aujourd'hui, quelques tendres propos d'amour d'un frère. Blanche fleur de la bonne aventure, pauvre martyre de la curiosité des cœurs aimants; que dis-je, des cœurs aimants? Ils sont généreux ces cœurs qui ne peuvent être heureux qu'aux dépens du repos des autres!

Que t'a fait cette fleur, belle enfant, pour venir l'arracher aussi brutalement que tu le fais à son

sol, à sa tige, à sa famille, et détruire ainsi, sans nul souci pour elle, les éléments de son être, les charmes de ses amours, le chef-d'œuvre de sa forme? Sais-tu ce que lui a coûté de combinaisons, d'études, de travaux, la superposition, la blancheur et les constituants de ce pétale qui vient, selon toi, de te répondre *non, il ne m'aime pas?* Baisse donc un peu tes regards, et vois avec moi combien cette production tient peu à la terre qu'elle foule plus qu'elle ne la pénètre de ses courtes racines. C'est qu'elle sait, sans doute, que son existence est dépendante du moindre caprice du premier passant, et que la stabilité de ses amours n'est pas de ce monde. Regarde avec moi ce beau sanctuaire d'or qu'elle enfermait le soir dans cette blanche colerette que tu viens de détruire, de crainte que quelque insecte des ténèbres vienne en maculer la couleur. Vois avec quelle symétrie cette quantité d'étamines, qui sont autant d'adorateurs de son cœur, sont agencées ; ne te semble-t-il pas voir nos âmes sortant ainsi toutes lumineuses du grand foyer divin, projetées par demi-courbes opposées dans les espaces des espaces, ce qui fait qu'elles ne peuvent jamais produire la sphère complète de ces deux parties créées l'une pour l'autre, aspirant l'une après l'autre, et ne se rejoignant que dans le sanctuaire de celui qui seul possède la puissance de cette union?

Vois à côté de ta victime sa sœur, dont l'existence paisible est écoulée. Sais-tu ce que contient cette pyramide qui remplace ce beau cœur dont je te parle? eh bien, elle contient autant de germes de créatures semblables auxquelles elle va faciliter dans un instant de rejoindre le sol sur lequel elles vont dormir du sommeil de la tranquillité jusqu'au printemps prochain. Elle a su prévoir à l'avance tous les besoins et les risques de ce sommeil, en emmaillottant chacun de ses enfants dans des langes convenables, qui défient, plus que les nôtres, les intempéries du temps. Je t'effraie, sans doute, en te contant ces choses par lesquelles tu vois que les fleurs pensent, aiment et prévoient; mais ne demandais-tu pas à cette pauvrette *s'il t'aimait?* Pour rendre ta question conséquente avec elle-même, il est donc naturel d'admettre que cette fleur sait ce que tu ne sais pas savoir. Elle sait plus encore, puisqu'elle sait enfermer dans le cœur de ses enfants tout ce qu'il leur est utile de connaître et de faire pour vivre de la vie des paquerettes des champs. Elle ne fait que de faire, en cette circonstance, ce qu'ont su faire toutes les paquerettes desquelles elle est sortie, et ce que sauront faire toutes celles que contient cette simple petite graine que peuvent à peine distinguer tes yeux. Oui, chère et belle enfant, toutes les paquerettes de la vie éternelle sont dans ce pauvre petit point que tu vois à peine.

Vois avec moi une autre merveille dans ce svelte bleuet qui a pris demeure dans ce riche champ de blé, sublime substance coulante de la chair de l'homme. Ne représente-t-il pas à ton cœur ce bel autel au sept lampes bleues, contenant chacune une stalle destinée, sans doute, à quelque ange en méditation sur les éthers des sphères spirituelles? Ses neuf étamines qui semblent porter le deuil de la lumière céleste, si j'en juge à l'obscurité de leur manteau noir, ne paraissent guère être disposées à déposer leur espèce dans ce pistil, sanctuaire d'amour, qu'ils regardent avec plus de dédain que de volupté. Peut-être savent-ils mieux que nous que plus les races s'étendent, plus elles se divisent et moins elles s'aiment. Ah! un bleuet doit aimer tendrement, puisqu'il est la parure favorite des premiers ans, et par conséquent des premières amours de l'homme. Sais-tu qu'on accorde à ces jolies fleurs la vertu de guérir et d'éclaircir la vue de l'homme? Sais-tu quand et comment on leur accorde cette vertu? Eh bien, c'est quand elles sont mortes selon les hommes, et doublement mortes selon la chimie; c'est en ayant passé par la distillation, c'est-à-dire en ayant subi l'action du feu matériel, qui, si elles n'étaient pas totalement mortes après leur défloraison, les tuerait à coup sûr, car le feu est un brutal dissolvant de toutes choses. N'est-ce pas que les hommes sont

plus incompréhensibles dans leurs propositions que moi dans les simples révélations que je leur fais sur ces choses? Oui, belle enfant, les corpuscules qui ont formé cette belle couronne bleue qu'admirent tes beaux yeux, seront un jour les meilleurs oculistes que tu puisses connaître, et dans ces immensités de circulation que présente le corps humain, sauront bien trouver les obstructions ou les puissances qui troublent ces globes si nécessaires à l'homme pour admirer ce qu'il méprise, et détruire par leur savoir ces agents de trouble, comme savent le faire si bien les rois dans leur royaume. Tout en proposant de telles puissances aux choses après leur mort, ces hommes nient l'existence de ces choses. N'est-ce pas que les hommes sont drôles?

Que fait auprès de ce bleuet cet ardent coquelicot, ce Morphée, ce dieu du sommeil, ce narcotique des pensées humaines, ce harem nombreux d'aspirants à l'amour d'une sœur, ce rendez-vous symbolique des couleurs de la terre? car ce rouge ardent qui décore ses pétales est peut-être le foyer d'où sort le bleu céleste sous la figure de flamme fluidique, passant au jaune lumineux par la macération, et par un changement d'état formant le vert, quatre couleurs pouvant, par des combinaisons diverses, engendrer celles du prisme. Je t'ai dit que cette plante était le narcotique des pensées

humaines; c'est encore lorsqu'elle ne manifeste plus son existence d'apparat à nos yeux, qu'elle manifeste à notre esprit sa puissance de domination. Ce n'est pas aux pieds que cette puissance s'adresse jamais, mais bien aux centres nerveux du cerveau pour y produire cette stupéfaction voisine de la mort, si elle n'y conduit pas. Si cette jolie fleur était bien morte, elle ne ferait pas de telles merveilles, et si elle produit de telles merveilles selon les hommes, c'est qu'elle sait faire autre chose que de se parer de belles couleurs; c'est qu'après être morte, elle est encore plus forte que l'intelligence humaine, puisqu'elle annule cette dernière par sa puissance narcotique. Oui, les hommes soutiennent de fameux contresens.

Comme compagne du même sillon, je vois auprès de cette fleur une délicate nesle, la coquette des champs, à la forme gracieuse, aux couleurs attrayantes. Vois ses cinq pétales violacés parsemés chacun de quatre petites nervures : c'est dans elles, à n'en pouvoir douter, qu'elle renferme les douces et les pénibles émotions de son cœur; car qui donc sur la terre ne subit pas ces deux compléments de toute existence? Cette fleur ne te paraît-elle pas sublime de couleur et de correction? Regarde cet imperceptible velouté qui décore ses frêles pétales. Duvet naissant au menton du roi de la création peut-il le disputer, par le soyeux et la

souplesse, à cet idéal assemblage de je ne sais quelle substance qui le forme? Eh bien, sache, belle enfant, que chacun de ces linéaments imperceptibles, vacillants au moindre souffle du zéphir, est un assemblage innombrable d'êtres pensant et agissant avec plus de précision cent fois que toutes ces armées d'êtres humains, assez civilisés tout juste pour tourner la tête du côté du commandement et la baisser du côté de la sottise, comme tu le vois faire dans toutes ces revues qui t'émerveillent. Oui, chacun de ces poils imperceptibles est toute une nation qui était contenue dans une graine grosse comme la pointe d'une épingle, avec mille nations semblables qui forment de sa racine au pollen de sa reproduction. Chacun de ces poils est composé d'autant d'aspérités vivantes, d'autant d'artères que ton noble estomac, et tapissé de villosités dont les hommes ignorent les sublimes fonctions. C'est à cet imbécile ou capricieux hasard (que les savants opposent à Dieu) qu'est dû un aussi merveilleux ensemble de choses. Je t'ai dit que ces linéaments étaient un composé d'êtres pensants et agissants, c'est d'abord pour être d'accord avec les études que nous faisons, et, en second lieu, pour soutenir la thèse des savants botanistes; car si nous n'accordions pas de savoir-faire à toutes ces plantes lorsqu'elles ont passé par la mort du foyer matériel, ce serait nier la néces-

sité de la nourriture et des drogues dans la conservation de l'être, vu que la mort ne peut alimenter la vie, je le pense. Tu vois donc que pour être d'accord avec ceux qui nient la vie après la mort, il faut que nous acceptions l'activité après l'anéantissement, ce qui est tout un, mais ce qui est un palliatif pour les argumentateurs contre l'immortalité individualisée des espèces. Je dis individualisée, car j'y suis encore autorisé par les propositions de ces mêmes contradicteurs de nos études, en ce qu'ils n'admettent pas que les vertus du coquelicot égalent celles de l'émétique; par conséquent chacun opérant éternellement selon son espèce et ses puissances, c'est que chacun reste éternellement ce qu'il est. Nous devenons logiques sans forcer la question.

A ton regard candide, je devine que mon langage sourit moins à ton jeune cœur que quelque fait qui distrairait ta vue s'il n'éclairait ton esprit. Viens avec moi, belle enfant, je vais te faire voir une autre merveille de l'immortalité des espèces. J'ai dans ma pauvre serre, sur une planche, un ognon que je ne destine pas à la casserole, sois-en assurée, mais que je destine au creuset du grand chimiste de l'univers. Viens le déposer dans la terre avec moi; tes mains sont plus blanches et plus délicates que les miennes; ton haleine est plus suave, envoie sur lui un des soupirs de ton cœur,

et place-le dans le berceau terrestre, avec toute la douceur que tu mettrais si tu veillais au coucher de ta jeune sœur... Attendons un moment, ce qui veut dire, pour la nature, quelques mois... Que de vents du nord et d'ouest ébranleront le globe qui le contient! que de douleurs et que de larmes verra verser la terre par les êtres qu'elle supporte! que de vœux à exaucer feront les êtres qui le frôleront de leurs pieds d'ici son éclosion! Mais sache que chaque chose est soumise à la loi de succession. Les globes sont où ils doivent être, et les heures du temps matériel sonnent quand elles doivent sonner. Chaque brin d'herbe, chaque arbuste, chaque fleur, chaque graine, chaque ognon, chaque rebouture a sa seconde de réveil, son heure d'éclosion, son jour de reproduction et son temps de repos!... Oui, chaque seconde, *remarque-le bien*, est un coup de rappel frappé par le tambour-maître de l'univers, qui invite tant d'innombrables êtres à se placer dans leurs rangs, sous les armes. Excuse si je me sers d'une figure aussi impropre pour démontrer à ton entendement une aussi grande question, en accolant l'harmonieux classement des constituants d'une tendre fleur à la figure allégorique des bouchers de notre espèce. L'Éternel me pardonnera, je l'espère, de me servir de la fange des conceptions humaines pour prouver la divinité de son harmonie. Oui,

chère enfant, chaque brin d'herbe comme chaque fleur ont leur seconde pour s'épanouir au soleil de notre globe, et pour se fermer aux ténèbres de ce même globe. C'est ainsi que l'ognon de lis, que ta blanche main a déposé en terre, commence déjà à ouvrir son sein, pour en laisser sortir *ou y appeler* les corpuscules qui doivent l'élever sous peu de cet état abject à l'état de grandeur et de pureté où tes yeux le verront... Regarde cette petite pointe verte qui soulève avec peine ce petit tas de terre qui la recouvre... pense, soulever! *pense bien à ce mot*, la force nécessaire à cette action est dedans, dessous, au-dessus cette pointe verte. Le coup de pied newtonien me semblerait bien brutal pour produire ce lent et délicat travail; et encore admettre le pied, il faudrait admettre la jambe, le corps, la volonté, enfin un être formé de toutes pièces, ce que ne veulent pas admettre ceux qui nient tout ce qu'ils ne proposent pas... Mais je ne veux pas te parler métaphysique; tendre et confiante en mes paroles, je ne dois t'instruire que sur ce que tu veux et dois comprendre. Tu vois donc cette pointe verte, qui a vaincu les résistances de la pesanteur, s'ouvrir, s'allonger, s'élargir, se colorer, se parfumer, je ne sais avec qui ou avec quoi, ni par la puissance de qui ou de quoi; mais toute semblable à toi, belle enfant, qui as quitté le sein de ta mère pour admirer le tien

naître, notre enfant végétal quitte ses langes pour s'élever majestueusement. Jusqu'où? Je l'ignore; mais je pense que c'est jusqu'au besoin de remercier Dieu, son père, de sa tendre sollicitude envers lui, et par l'acte de la procréation qui lui a été permis d'accomplir, appeler au chœur de cet hymne de reconnaissance le plus d'êtres qu'il pourra, afin que le Seigneur en soit mieux glorifié. Le lis, comme toi, belle enfant, n'est pas une fleur aussi commune que les autres. Vois la hardiesse de sa tige, le tendre vert de ses feuilles, le blanc de ses pétales qui forment cette corole, ce lit nuptial dans lequel l'or brillant de ses six étamines a su assez tenter les rois pour en faire leur fleur favorite. Ils ont vu dans ces trois couleurs qui le décorent des allégories qu'ils ne savent guère mettre à profit. Le tendre vert de ses feuilles représente la douce espérance, qui élève l'âme vers des affections meilleures et vers des lieux plus purs; le blanc de ses pétales est l'image de la pureté et de la justice céleste, et l'or de ses étamines est le symbole de la lumière, de l'intelligence qui conduit à l'admiration. Oh! rois souillés de sang et de larmes, qui avez osé orner vos blasons de cette fleur du ciel, vous rendrez compte aux anges, un jour, d'avoir ainsi maculé le symbole de la pureté de leur âme!

L'heure de la pleine existence de cette fleur est sonnée, chère enfant; vois ses six pétales s'ouvrir

à l'aurore de ce beau jour de juin; avec quelle souplesse se volutent-ils au souffle du zéphyr qui balance leur tige. Est-ce pour mieux offrir à notre regard ce berceau de ses amours qu'ils couvraient il n'y a qu'un moment? Je l'ignore; mais ce que j'ai à te faire remarquer au milieu de ces six étamines, c'est ce pudique pistil, tout semblable à toi ce matin, effeuillant un à un les pétales de cette blanche marguerite, pour savoir *s'il t'aimait.* Ce pistil est la vierge de ce blanc sanctuaire. Son langage et ses amours doivent t'être inconnus : sache seulement que dans un instant le bonheur après lequel ton cœur aspire va combler le sien.

Si en Europe, bel ange terrestre que tu es, tu crains tant de remonter aux cieux sans avoir échangé les soupirs de ton cœur avec un ami; si généralement, dans les autres parties de ce globe de douleurs, la chance est encore moindre, vu que chaque frère n'offre qu'un cœur à un nombre plus grand de cœurs de sœurs, Dieu a voulu, sans doute, qu'il en fût autrement dans le règne végétal, en offrant à chaque vierge de ce règne autant d'adorateurs qu'elle en peut désirer. Que cette connaissance ne t'inspire aucun désir lascif; qu'elle double, au contraire, ta pudeur et ton amour pour le seul cœur qu'il te convient d'aimer.

As-tu compris, plus que moi, comment ce sublime phénomène s'est opéré? comment d'un point

si petit est sorti un arbuste aussi grand et aussi beau? Ne crois pas que s'est borné là tout le travail de cet ognon ; ce qu'il a produit au-dessus de la terre n'est pas plus merveilleux que ce qu'il a produit dans cette même terre. Malgré l'obscurité apparente de cette dernière, elle n'est pas moins assez éclairée dans l'opacité de ses agrégats pour produire des beautés égales, si elles ne dépassent celles qu'admirent tes yeux. Cet ognon que nous avons déposé dans son sein n'est plus isolé maintenant ; le produit de l'acte d'amour sur lequel j'ai prié ta pudeur d'étendre un voile s'est introduit dans cet arbuste, et est venu se déposer dans le sein de ce même ognon dont il est sorti, produit qui s'est divisé en autant de lui-même dans tous ces petits ognons que tu lui vois accolés : ce sont autant d'enfants dans lesquels il a déposé ce qui avait été déposé en lui, ce germe de vie, ce moi de son espèce, cette immortelle existence qui s'est ainsi manifestée du premier ognon créé jusqu'à celui que nous voyons, et jusqu'à ceux qui lui succéderont. Les savants disent que ce n'est pas là une immortalité individualisée, prouvée. Pense-tu comme eux? Non, tu as su trop bien voir, et tu es trop lucide pour nier une aussi puissante proposition. La nature a destiné ces ognons à se manifester à nos yeux en temps et heure, comme tu les as vus, sans jamais changer de forme ni de

manière d'être. Une aussi persévérante manifestation de la production des espèces devrait bien nous prouver que ce qui est doit toujours être. Mais les savants ont dit, eux, qu'il n'en était pas ainsi, et que l'ognon que je te montre n'est pas l'ognon premier. N'est-ce pas que c'est pour le plaisir d'argumenter qu'ils parlent ainsi? car s'il n'est pas l'ognon premier, il n'en est pas moins une partie possédant la propriété du tout, car, autrement, il n'aurait pas besoin de se diviser ainsi pour appeler ou étendre les agrégats de sa forme. Ces agrégats, qui forment son habit, pourraient tout aussi bien se joindre entre eux pour produire ce qu'ils produisent autour de la partie de cet ognon, que de s'agréger à cette partie. Si cette partie leur est utile comme point ordonnateur, c'est donc qu'elle contient en elle toute la puissance agrégeante de cet habillement; par conséquent ce travail prouve, au contraire, l'immortalité de la moindre des parties comme celle du tout; et j'ose te dire *tout bas* que ce travail prouve que le tout est en toutes les parties de son être, ce qui loin de l'anéantir le centuple au contraire. J'ose plus encore, en t'affirmant que toute une famille humaine est renfermée dans le dernier rejeton de cette famille; ce rejeton est la dernière manifestation de cette famille sur la terre, comme le dernier bourgeon d'une branche d'arbuste est

le contenant et la fin de cette branche. L'un et l'autre se retrouvent dans le sanctuaire spirituel de leur manifestation ce qu'ils ont été et ce qu'ils doivent être éternellement. Crois cette proposition, mais n'en parle pas aux savants.

Sache encore que cet ognon que tu as déposé dans la terre pouvait manifester à tes yeux des puissances non moins grandes que celles que tu as vues, et cela sans le secours de la terre. Si un jour il arrivait que tes doigts si blancs et si effilés fussent attaqués par un de ces maux qu'on nomme mal d'aventure, panaris, tournioles, etc., tu n'aurais qu'à le prendre et l'ensevelir sous la cendre rouge du foyer, le laisser bien cuire, ce qui est dire en bonne physique bien mourir, puis tu l'appliquerais ainsi sur ton mal, et tu sentirais peu de temps après un grand soulagement qui te conduirait à la guérison. Tu me demanderas encore comment la mort de cet ognon, *ainsi bien établie*, peut avoir quelque puissance sur l'excès de vie du mal qui te tourmente? En ce que la mort représente bien le néant de l'activité, et que cette dernière, au contraire, représente la vie. Tu ajouteras, peut-être, à ta question : comment, après sa mort, cet ognon devient un aussi studieux médecin, lui qui était destiné en apparence à n'être qu'une belle et légère fleur? Ce sont des mystères, mon enfant, que les savants éludent au lieu de les

étudier, et dont ils nient les beautés pour ne pas avoir la suggestion de les expliquer. Pour ce qui me concerne, je ne peux que te montrer ce contre-sens de l'esprit humain, et répéter encore : N'est-ce pas que les hommes sont drôles?

Si j'ai pris cet ognon pour sujet d'études, c'est que je voulais offrir à tes yeux un moyen d'étudier l'éclosion de ce qui est assez facile à saisir, pour m'éviter de te faire recourir à des instruments d'optique ou à des propositions qui n'ont pas le mérite brutal du fait... Je pouvais appeler ton attention sur ces graines imperceptibles à l'œil humain qui produisent des êtres géants; je pouvais avoir recours à un grain de chènevis qui produit un arbre capable, en cas échéant d'orage, d'offrir un abri à ta svelte corpulence... qui, par les puissances que contient sa fleur, peut influencer les plus fortes intelligences, au point d'en faire des hommes méchants ou bons, religieux ou athées, sages ou fous ; que sais-je? leur faire croire créer des globes, des soleils, des espaces, des êtres, des amours sans fin!... Oui, tout cela est renfermé dans ce petit grain de chènevis que béquette insouciamment le chardonneret de nos bois... Je pouvais t'offrir un grain de blé recueilli dans un sarcophage égyptien, qui, après avoir sommeillé auprès de quelque vierge de ton espèce peut-être, pendant dix-huit siècles, dans cette nuit profonde

du tombeau, revoit un jour en Angleterre, à Londres, le beau soleil d'Europe, et reproduit aux hommes du dix-neuvième siècle le même froment que leurs frères ont mangé au premier siècle de notre ère; mais je t'aurais effrayée, sans doute; je ne cite ce fait qu'à ceux qui nient l'immortalité individualisée des espèces, car une telle préexistence de dix-huit siècles prouve à coup sûr une immortalité ultérieure, puisqu'elle est l'une et l'autre. La veille qui contient le lendemain est l'immortalité de ce lendemain. Il en est ainsi de ce grain de blé qui a contenu en lui dix-huit siècles d'immortalité, et qui dans sa nouvelle manifestation en contient peut-être des millions.

J'aurais pu également te dire un mot des amours de telles plantes ou de tels arbres, amours que connaît seul le calme des éléments, amours de prévision et non de vision, de distance et non d'attouchement; mais à quoi me servirait d'étendre celui qui dévore déjà ton jeune cœur par des récits de cet ordre? Les savants qui livrent combat à nos propositions savent ces choses, mais ils ne veulent pas que le commun des hommes les connaissent; ils ne seraient plus aussi savants si tous les hommes l'étaient un peu plus. Oui, belle et tendre enfant, les savants nient l'immortalité individualisée des êtres devant de telles études, et surtout devant toi dont il est si pénible de voir les

beaux yeux inondés de larmes au souvenir de ta bonne mère. N'est-ce pas qu'ils n'ont pas sondé les pulsations de ton cœur à cette proposition? Tiens, ces hommes sont trop grands pour nos petites intelligences. Viens souvent auprès de moi te nourrir de mes études, te calmer de mes espoirs, et aimer la vie éternelle de mes amours. Laissons-là ces puits à larmes, y noyer ceux qui préfèrent la désolation à l'espoir. Crois-en l'immortalité individualisée de ta belle âme, chère enfant; mais surtout ne touche plus de tes blanches mains les marguerites des champs.

Conclusion. Par les observations qui précèdent, nous pouvons donc affimer aux panthéistes, *gens d'esprit* qui nient la vitalité immortelle individualisée des pensées de Dieu, *pensées qui sont l'âme et l'esprit de toutes choses;* gens qui affirment qu'ils doivent perdre la connaissance de leur moi à leur rentrée dans ce panthée, comme s'ils avaient pu en sortir, et *être* hors l'*être* qu'ils disent ÊTRE tout ce qui EST... gens qui ne comprennent pas qu'être individualisé présentement, c'est admettre l'être éternellement... c'est admettre que ce tout est ce qu'il doit être, sauf les manières de voir et de sentir de chacune des parties de cet être; c'est admettre que, s'il en était autrement, ce serait rentrer dans le creuset primitif pour en ressortir plus pur par effet d'affinage, et non pour y changer

sa nature typique ; que s'il en était autrement, ce serait admettre l'anéantissement de ce qui est en faveur de ce qui n'est pas ; ce serait faire de ce qui n'est pas ce qui est, et *vice versâ ;* proposition tournant la question, mais ne disant pas où serait pris ce qui sera, et où sera placé ce qui est ; proposition qui ferait de l'être le plus parfait un capricieux créateur, manifestant continuellement des êtres négatifs ; car ce qui ne reste pas ce qu'il est, équivaut à n'être pas.

Nous voulons donc affirmer, disons-nous à notre tour à nos antagonistes, que ce *tout*, *cet un*, qu'ils font *du grand pluriel des existences*, est singulièrement plus ténébreux à la compréhension de l'intelligence humaine, que d'admettre la conservation, sous d'autres manières d'être, des agents typiques, des moi, des âmes, enfin, de tout ce qui est, et de leur accorder de pouvoir venir trouver (en cas échéant) les êtres parmi lesquels elles ont vécu matériellement, comme les agrégats des règnes dont nous avons parlé savent venir, en temps opportun, trouver les points attractifs autour desquels ils doivent se grouper pour un temps quelconque.

En effet, si nous avons vu de freluquets têtards sur les blanches épaules du chef-d'œuvre présumé de la création, afin de produire un pluriel infini. . . si nous avons vu de sexagones ou d'octogones cri-

taux offrir leurs appas à des affinités, à des êtres de leur nature, afin de perpétuer l'individualité de leur espèce... si nous avons vu des corpuscules tenant de la matière de l'éther et de l'arome échanger des baisers d'amour sur les ailes du plus léger zéphyr, en vue de perpétuer l'immortalité individualisée de leur être, nous devons admettre que ce grand panthée, qui peut être ainsi divisé, connu et défini par une partie de lui-même... que ce grand créateur qui peut se présenter à son gré sous toutes les formes, à tous les yeux, et raisonner individuellement dans toutes les individualités, a donc voulu et pu se diviser ainsi dans le but de n'être pas un *bloc inerte* continuellement *bloc*, tout et rien, puisque le tout qui ne peut dire éternellement MOI, faute d'un VIS-A-VIS éternellement LUI, équivaut au rien, qui seul n'est pas... Si ce tout a trouvé bon, répétons-nous, de se diviser ainsi en autant de fractions de lui-même, c'est qu'il aime la division, et qui aime une chose la conserve, à n'en pouvoir douter, afin de se conserver lui-même. La conservation des choses, c'est les laisser telles qu'elles sont. C'est directement ce que nous admettons et soutenons depuis que nous soutenons la thèse de l'immortalité des êtres et des choses. L'individualité des êtres et des choses étant ainsi établie, ne peut l'être, comme nous l'avons vu, à l'état matériel que par des points d'attraits qui

sont les moi propres des êtres et des choses auxquels s'agrègent les autres moi invisibles à notre œil, mais irrécusables pour notre intelligence.

Nous sommes donc arrivés, de cette manière, à trouver des individualités préexistantes et surexistantes dans des états différents... nous sommes également arrivés, par la preuve qu'il nous est impossible d'anéantir quoi que ce soit, à conserver la division de ce *tout panthée*, qui ne peut exister, comme nous l'avons déjà dit, sans un vis-à-vis qui représente les fragments de son être... S'il en est ainsi, il est à présumer que ce tout jouit de pensées semblables aux nôtres, puisque ces dernières ne peuvent provenir d'une autre source que de la sienne... si ces pensées sont pendant toute notre existence terrestre en nous et présentes sans cesse à notre mémoire; si, plus est, elles sont transmissibles chez autrui à perpétuité, en les retrouvant chacune ce qu'elles sont et ce qu'elles ont été sur la page immortelle de l'histoire vivante du corps humain, c'est que ces pensées sont éternellement séparées et non confondues dans le tout... Si ces pensées sont ce que j'avance (le somnambulisme en est la preuve irréfutable), elles sont entourées de toutes celles qui ont concouru à leur manifestation; par conséquent l'existence future de l'une prouve celle de l'autre.

Si ce *tout panthée* sent par de semblables pensées,

ces dernières doivent produire à coup sûr à son moi les mêmes sensations qu'elles produisent au nôtre, hors cependant les inharmonies de nos assemblages en ce genre. Nous arrivons donc à conclure forcément que la conservation de cette division est la *loi des lois*, la vie et la seule *dépendance* qui commandent à ce panthée d'être éternellement ce qu'il a choisi et voulu être, sous peine de redevenir tout; *être sans espaces, sans formes, sans pensées et sans division aucune, par conséquent sans action*; ÊTRE *enfin sans* ÊTRE, ni sans STABILITÉ. Niant l'immortalité individualisée des êtres, on nie l'immortalité de Dieu, puisque admettre que ce qui est sorti de ce grand être est susceptible d'anéantissement, c'est admettre l'anéantissement même de cet être; forcer ce même être de retoucher à son tout, en en changeant les divisions, c'est nier sa prescience, sa perfection et son savoir-faire : il faut donc nier Dieu dans la négation de l'homme, si on tient à la logique d'un raisonnement momentané.

Nous avons fait la part, aussi généreusement que nous l'avons pu, à nos antagonistes, en ne traitant de cette importante question qu'à leur point de vue, que d'après les notions scientifico-officielles admises, et surtout sans le secours de notre cabinet de nécromancie. Nous liront-ils? nous comprendront-ils? Je ne le sais; mais, dans

le cas contraire, je ne vois qu'une manière de prouver à ces hommes qu'ils sont et savent quelque chose, c'est de leur laisser dire, c'est de leur laisser le soin de l'enseignement. Soyez assuré, cher monsieur, qu'ils crieront alors jusque sur les toits qu'eux seuls connaissent la loi, qu'eux seuls possèdent la force vitale individuelle et éternelle, et que l'immortalité individualisée de l'âme humaine leur est aussi prouvée que celle de Dieu même.

Daignez, cher monsieur, leur donner pour moi le salut d'admiration ou de compassion, à votre choix, et recevez pour vous la franche poignée de main fraternelle bien *individualisée* de celui qui est et sera éternellement, comme vous, UNE UNITÉ DANS LE TOUT.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

BIBLIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE, FAITS PSYCHIQUES.

Angers, le 22 août 1856.

Mon cher monsieur,

Je vous envoie les faits suivants, prix dans mes diverses traductions :

Dans l'œuvre de sir Robert Hare, professeur de

chimie à Philadelphie, je trouve, page 308 : MM. Tallmadge, gouverneur de Wisconsin, et trois autres personnes voulaient soulever une table d'un poids peu lourd, et la faisaient craquer, car elle était comme adhérente au plancher. M. Tallmadge, voyant que leurs efforts étaient *inutiles*, dit : « Les Esprits veulent-ils me permettre d'enlever cette table » ? Aussitôt il l'enlève sans difficulté.

Même auteur, page 185. La mère spiritualisée de Mme Gourlay se présente à elle et lui dit dans le cercle où elle se trouve. « Ta petite enfant Emilie va *bientôt* me rejoindre, car je reconnais qu'une maladie a profondément son principe dans son économie animale, une maladie tout à fait incurable. Prépare-toi donc, ma chère fille à cet événement. Prépare-toi à voir l'office de la mort, mais avec calme et fermeté. Pour toi, je te dirai que la mort ne doit causer aucune *terreur*, puisqu'elle n'est qu'une *transition* de l'*Esprit* à un état *beaucoup plus élevé* et *perfectionné ;* une séparation *définitive* des principes impérissables de l'âme et de l'Esprit de leur demeure *temporaire* dans la matière organisée.

» Ta mère, Lydia. »

Trois semaines se passèrent sans qu'on reconnût la moindre apparence de désordre dans l'état hygiénique de l'enfant. Mon mari était appelé à

Philadelphie pour affaires ; il me pressa de l'accompagner. Nous laissâmes nos petits enfants à la garde d'une amie, très-dévouée dans les soins d'une infirmière. Dix jours après notre départ, j'eus un *pressentiment* très-*vif* qu'il fallait retourner au domicile, et que ma présence allait être bientôt nécessaire. Nous partîmes le lendemain matin, et nous trouvâmes toute notre petite famille bien portante. On se moqua de mon impression spirituelle, qu'on attribua à l'imagination. Cependant le jour qui suivit notre arrivée, notre chère petite fille tomba *malade*, et, au bout de trois jours, son Esprit délivré de ses entraves passa de la *terre* au *ciel*.

Même auteur, page 90. Son père se présente et lui dit : « Pour de bonnes et sages raisons qui, en un *autre* temps, seront expliquées, nous ne sommes point *autorisés* à *révéler* à ceux d'ici bas tous ce que nous *savons*, les conséquences d'informations *intempestives* devant *compromettre* le *bonheur* de tous, et être *subversives* de l'*ordre*.»

On trouve dans *Astounding facts*, de Gridlay, page 66 : Le fait suivant se rapporte à un individu dont je crois n'avoir jamais entendu parler, mais qui fut connu de quelques personnes du cercle lorsqu'il était jeune. Voici ce qu'il écrivit par la main d'un médium : « Moi, Dorus de R. Frary, je quittai Springfield, en Massachussets, il y a

treize ans, pour m'embarquer. Je fus assassiné à Hudersfield, en Angleterre, en 1844. Mes assassins étaient en partie mes compagnons de navigation et d'autres qui leur étaient étrangers. Je tombai leur victime, en partie à cause de mon argent, en partie par vengeance. Ils me prirent entre 160 et 170 dollars. Mon cou fut coupé ; mon corps fut dépouillé de tous ses vêtements, traîné au loin et enterré dans une cave.

Nous avons appris qu'il partit, en effet, de Springfield à l'époque *donnée* par *lui*, et que, depuis l'an 1844, on n'a plus entendu parler de lui.

Le même auteur, page 78. « L'Inanicole Albert casse une bouteille, et explique à une dame par quel moyen il l'a fait. Cette dame étant persuadée que c'était Albert qui avait cassé cette bouteille, dit : Je le lui demandai, et, sur sa réponse affirmative, je lui dis :

— Pourquoi, dans quel but avez-vous cassé cette bouteille?

— Pour convaincre cet homme que, sous le rapport du pouvoir que nous exerçons, nous ne sommes nullement dans la dépendance du docteur Gridley.

— Eh! comment avez-vous fait cela?

— Au moyen d'un courant électrique.

— Mais, dit le docteur, la puissance d'explosion était dans la bouteille, cela est clair, et ce-

pendant l'électricité ne pénètre ni le verre ni le liége.

— L'électricité dont nous faisons usage traverse l'un et l'autre.

— Quel nom peut, parmi les hommes, exprimer ce subtil et puissant agent avec lequel les Esprits semblent badiner si familièrement?

— Electro-magnétisme.

— Y a-t-il autant de différence entre la puissance subtile et pénétrante d'un courant pur de magnétisme qu'il y a entre l'électricité et la lumière ?

— A peu près.

— Alors ni le verre, ni le liége ne sont non-conducteurs du magnétisme ?

— Non, et quand l'électricité et le fluide magnétique sont mêlés, ils traversent sur-le-champ ces substances. (En effet, lorsque le docteur Séguin a magnétisé des carafes pour en faire deviner le contenu à sa lucide, il s'est toujours hâté de les présenter, parce que, a-t-il dit, le fluide magnétique aurait bientôt disparu.)

— Les sons produits dans les murs sont-ils plutôt magnétiques qu'électriques?

— Oui, car nous devons naturellement nous servir de la substance que nous avons le plus à notre portée ou dont nous sommes composés, c'est-à-dire les 4/5es de magnétisme.

— L'électricité forme-t-elle l'autre 5° ?

— Oui, l'électricité forme les parties *solides* de nos corps, répondant aux *os* des vôtres, tandis que le magnétisme constitue les *fluides* par lesquels les *solides* sont pénétrés et entretenus.

— Pouvez-vous passer facilement au travers des vitres de nos fenêtres?

— Oui, mais il nous est plus aisé de passer au travers des murs et des portes.

— Pouvez-vous voir au travers des fluides?

— Oui, quand ils sont sans mouvement ; mais, s'ils sont agités, nous ne pouvons guère plus que vous les pénétrer.

— Pourquoi?

— Parce que nous voyons d'après les mêmes lois que vous. Ainsi, lorsque les lignes de radiation sont troublées dans une confusion d'angles, elle ne nous apportent aucune image claire des objets que nous désirons voir.

— Le même auteur, page 173. Un incident : Depuis que des rubans et même des canifs ont été transportés au travers de l'*Atlantique* par des agents spiritualisés, dans l'espace d'UNE heure, partis d'un cerle de New-York pour un cercle d'Angleterre, d'où ils sont REVENUS dans CE LAPS DE TEMPS, je me sens disposé à ajouter un petit incident de cette nature et qui m'est particulier. La

première semaine de novembre 1853, j'avais perdu mes gants à une lieue de chez moi. Je les cherchai avec soin sur moi et dans ma voiture sans résultats, et je pensai que je les avais laissés dans quelque localité des environs où j'étais passé. Je poussai jusqu'à deux lieues, et j'examinais quelques troncs dans la cour d'un fermier. Étant là, à six rods de ma voiture et à la même distance de la route, j'aperçus une paire de gants à huit pieds environ devant moi. Ils étaient *étalés*, *ajustés* et *unis* avec autant de goût qu'il est possible de le concevoir, étant exactement *parallèles* l'un à l'autre, sans que l'un *recouvrît* l'autre, et également *parallèles* au chemin dans lequel je devais passer, et à quelques pouces de distance. Je doutai très-sérieusement qu'ils fussent les miens, bien qu'ils leur ressemblassent parfaitement, jusqu'au moment où, les ayant retournés, j'y lus mon nom que j'avais écrit de ma main quelques mois avant. Eh bien! lecteur, je *sais* que ces gants ont été *transportés à six milles* (deux lieues) *sans aucune participation humaine à ce transport*, comme je *sais* que je suis un homme plein de vie.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, mes amis spiritualisés m'ont *informé* qu'ils ont trouvé *mes gants* sur la *grande route;* qu'ils les ont *portés* à un quart de mille, et placés sur ma voiture, où ils les ont *retenus* jusqu'au moment où elle s'arrêta,

et qu'alors ils les ont *transportés* à l'endroit où je les ai retrouvés.

Dans Hare, page 348. — Un jour M. Phelps écrivait sur un pupitre sans quitter sa chaise, il se retourna pour répondre à quelqu'un ; mais ayant de nouveau fait face à son papier, il y trouva écrit en gros caractères : « Papier très-fin, encre très-bonne pour le diable.» L'encre n'était pas encore sèche, son pupitre n'était pas à deux pieds de lui et et il n'y avait personne dans la chambre.

Même auteur, page 350. — Dans une maison, des Esprits taquins s'amusaient un jour, pendant le déjeuner, à pousser la table et à la soulever d'un côté à ce point de faire répandre le café. Une personne de la table leur parla d'un ton d'autorité, et leur commanda de cesser ; mais le mouvement fut recommencé, et chaque fois la secousse devint plus forte. Enfin une autre personne dit : « *Je vous prie très-poliment de vouloir bien cesser de nous troubler et de nous laisser prendre notre déjeuner tranquillement.* » De ce moment on n'eut plus à se plaindre de rien. De ce jour, et en maintes occasions, il a été reconnu que la politesse produisait le même effet sur les Esprits que sur les hommes en général.

— Même page. — Une dame, lorsqu'elle avait égaré quelques petits objets, comme dé, ciseaux, etc., était dans l'usage de dire : « Je serai

très-reconnaissante aux Esprits qui voudront bien me rendre mon dé, mes ciseaux, » et aussitôt, en moins d'une minute, ces objets tombaient à ses côtés.

Agréez mes salutations.

SALGUES.

Angers, le 12 septembre 1856.

Mon cher monsieur,

J'ai remarqué avec infiniment de plaisir que le jury magnétique et M. Dupotet, dont on aime la louable persévérance à dévoiler toutes les merveilles du magnétisme, vous ont aujourd'hui rendu justice. Personne ne méritait plus que vous la distinction dont vous avez été l'objet au milieu d'eux, car vos œuvres, qui n'ont rien de commun avec d'autres, en dehors de tout ce qui se publie sur les manifestations spirituelles, sont appelées à produire une révolution morale. En effet, quoi de plus puissant pour ramener les hommes égarés, pour combattre le dégoûtant athéisme derrière lequel peuvent s'abriter le crime et tous les travers humains? Point de Dieu, ou seulement point de retour à la vie après notre décès, et alors liberté entière donnée aux instincts, si l'on croit pouvoir échapper à la vigilance de la justice. Avec la conviction d'une

existence continuée et éternelle, quel bonheur pour les personnes affectueuses de pouvoir se dire : mon père, ma tendre mère, ma chère épouse, mes frères et sœurs bien-aimés, mes enfants adorés, mes amis ne seront pas séparés de moi pour toujours ; un jour viendra où je pourrai les serrer de nouveau dans mes bras, pour ne plus jamais m'en séparer ! ! ! Cette certitude sera l'*effroi* du méchant. Plus d'espoir d'ensevelir tous ses crimes dans la mort, d'en dissimuler un seul, en présence de ces phénomènes des Esprits qui nous prouvent. qu'ils nous voient, qu'ils nous entendent à tout instant du jour ou de la *nuit ;* qui nous prouvent que toutes nos actions présentes ou dans le lointain du passé leur sont parfaitement connues, et qui nous en rappellent même que nous avons oubliées ! Que penser alors de la puissance du grand juge à cet égard, qui doit nous soumettre à son examen minutieux, si de simples Inanicoles, nos frères, peuvent plonger ainsi la sonde dans notre passé pour en exhumer une à une toutes nos actions, bonnes ou mauvaises ? Cette seule réflexion ne suffit-elle pas pour changer la face du monde ? C'est donc à la nature particulière de vos publications que la société devra le développement de la sagesse humaine, de la moralité ; qu'elle devra de voir la mort impuissante à inspirer des terreurs, et de voir les mauvaises passions s'effrayer de l'im-

mortalité de l'âme individuellement. Et moi aussi, quoique né sans mauvaises passions, j'étais sintoïste avant l'apparition de ces phénomènes : je croyais que l'âme, principe général de la vie, détachée d'une masse aromale, se séparant de la matière à la mort, retournait s'agréger à la masse éthérée d'où elle était sortie. Mais j'ai voulu m'assurer si je n'étais pas dans l'erreur. J'ai cherché la vérité dans les études de la nature, depuis la terre jusqu'aux cieux, depuis l'histoire naturelle et la géologie jusqu'à l'astronomie ; j'ai mis en présence les traditions avec la science et la philosophie, et il en est ressorti pour moi la conviction de l'existence d'un Dieu sublime, enveloppé d'un voile mystérieux, mais j'étais resté sceptique à l'égard de l'*individualité* de l'âme dans la vie céleste, ne trouvant rien de *probatoire matériellement* dans toutes les instructions religieuses du monde, les traditions ne pouvant être des preuves qu'avec la docilité de la foi, et je croyais alors que lorsque la pierre tumulaire s'abaissait sur nos individus inertes, elle frappait pour nous le sceau du silence éternel. Mais un flambeau est venu tomber inopinément au milieu de nous, comme un météore, pour y répandre une lumière longtemps désirée. Les phénomènes métapneumatiques, répondant à la psycopompie, nous ont ouvert à cette individualité les portes du mystère et nous ont jeté à profu-

sion ces preuves matérielles, évidentes, souvent palpables, de cette individualité de l'âme dans le monde des sphères.

Continuez donc, pour l'année prochaine, votre précieuse *Encyclopédie*, dans l'intérêt du monde entier, œuvre qui sera appréciée de plus en plus, à mesure qu'elle se répandra, et ne craignez pas les critiques des Zoïles, les adversaires des manifestations spirituelles, fussent-ils des grands hommes académiciens. Ils peuvent être aujourd'hui plus instruits que vous, mais le savoir n'est pas le génie. Vous pouvez un jour être aussi savant qu'eux. Pourquoi pas, puisqu'on s'instruit dans le monde céleste? Mais vous avez peut-être donné plus de preuves d'esprit qu'eux. Avec les mêmes études que ceux qui vous combattent, vous les eussiez éclipsés. Continuez donc votre œuvre, car vous avez pour vous la droiture par excellence, et vous trouverez en son temps la récompense. Un Esprit a écrit en Amérique : « *Slight is the task, but immense is the reward of those who labor to imitate God.* (Légère est la tâche, mais immense est la récompense de ceux qui s'appliquent à imiter Dieu.) » Je serai toujours heureux de contribuer à répandre la lumière sur les manifestations modernes, si vous voulez bien donner une place dans votre *Encyclopédie* aux extraits, que je me ferai toujours un plaisir de vous envoyer, d'ouvrages américains, anglais

ou allemands, ou à mes propres expériences.

Je vous ai parlé d'un *Te Deum* que j'ai reçu de Genève, qu'on m'a dit avoir été dicté entièrement en vision à M. Emile Bret par un Esprit qui s'est dit l'ange Gabriel. C'est un cahier de vingt-deux pages ; je l'ai mis entre les mains de plusieurs musiciens habiles sur le piano ; ils l'ont trouvé admirable, d'une facture surhumaine, céleste. J'avais prié M. X... de le faire circuler le plus possible et de ne le garder qu'une dizaine de jours, et il m'avait promis de le remettre à ses connaissances sous peu de jours. Dans une séance du 22 août, avec une dame veuve et une jeune demoiselle, l'Esprit se déclara le mari de cette dame et lui signa ses noms, et lui dit des choses qu'elle seule savait. Je lui demandai s'il avait entendu parler de mon *Te Deum* en ville, il dit :

— Oui.

— Je l'ai prêté à M. X... avec prière de le mettre entre les mains de quelque autre organiste ou pianiste après quelques jours, ce qu'il m'a promis de faire. Pourriez-vous me dire chez qui est cette musique maintenant ?

— Elle est encore chez lui ; il l'étudie.

Je suis allé chez lui le lendemain, elle y était en effet. Sa veuve lui a demandé mentalement le nom de l'Esprit qui en était l'auteur :

— L'ange Gabriel.

Un ouvrage intitulé : *Révélations du Sauveur*, qui m'a été envoyé avec ce *Te Deum*, m'a été annoncé pour avoir été dicté en partie par le Christ dans un cercle de Genève. Croyez-vous que ce soit exact ?

— Sans nul doute.

Cinq Esprits accompagnaient souvent le Christ ; en connaissez-vous ?

— Oui, Jérémie.

J'ai trouvé, en effet, ce nom dans cet ouvrage que je n'ai fait que parcourir. J'aurais à rapporter ici beaucoup de réponses de cet Esprit sur cet ouvrage, mais je ne le puis maintenant.

M. Emile Bret dit à M. Bort : « Parmi les cinq anges qui accompagnent le Christ, je crois bien avoir vu Mme Bort. — Comment l'auriez-vous reconnue, vous ne la connaissiez pas ? — Non, dit M. Bret, mais les traits de Mlle Amélie, votre fille, sont exactement les siens. » Alors M. Bort alla chercher un portrait d'elle qu'il lui montra, et M. Bret dit : — C'est exactement elle que j'ai vue, mais elle avait l'éclat qu'elle ne pouvait pas avoir sur la terre.

Révélations du monde invisible, par le docteur Kesner, professeur à Wissenberg, ouvrage allemand non traduit en français.— Apparition. Le pasteur Lindner, nouvellement dans son presbytère, était couché dans une chambre ayant une porte de

communication avec son cabinet, par laquelle, de son lit, il pouvait voir son pupitre couvert d'une bible toute grande ouverte. S'étant éveillé dans le milieu de la nuit, par un beau clair de lune, il crut voir un ministre dans sa *robe cléricale*, se tenant debout devant ce pupitre et feuilletant la bible. Il tenait *un enfant* sur son bras ; *un autre*, plus gros, se tenait derrière lui, mais lui tournant le dos. Ce pasteur, qui s'était tenu sur son séant, se frottait les yeux, se demandait s'il n'était pas dupe de ses sens et s'il ne rêvait pas. Mais assuré qu'il était bien éveillé, il regarda avec attention la place occupée par son pupitre, il s'écria : Que Dieu soit loué ! Aussitôt le spectre s'approcha de lui et lui *tendit la main*, que cependant il ne voulait pas prendre. Trois fois de suite, ce spectre répéta en *vain* cette invitation, et alors il disparut. Ses *traits* se *gravèrent profondément* dans la mémoire du pasteur, mais peu à peu ce fait cessa d'occuper ses souvenirs, et il l'avait à peu près oublié lorsqu'un jour, devant attendre dans l'église pour un acte de son ministère, il alla regarder des *portraits* dans le chœur ; mais quelle ne fut pas sa *surprise* lorsqu'il reconnut dans l'*un* d'*eux* les *traits* du *spectre* dans le *même* costume qu'il paraissait porter ! Après avoir pris des informations sur ce portrait, il acquit la *certitude* que c'était celui de l'un de ses *prédécesseurs* qui avait habité le presbytère *qua-*

rante ou *cinquante* ans avant lui. Il n'y avait personne dans la paroisse qui pût donner des renseignements sur ce ministre à l'exception d'un vieillard qui, ayant fait partie de son troupeau, le représenta comme un pasteur éloquent; mais il ajouta qu'on lui *soupçonnait* des *intelligences illicites* avec sa *servante*, et qu'il passa pour avoir *eu* avec elle des *enfants illégitimes* dont le *sort* n'a *jamais* été *connu*. A quelque temps de là, le pasteur Lindner faisant démolir l'étuve de son cabinet (poële emmuraillé en usage en Allemagne), le maçon remarqua au-dessous un *creux* dans lequel il y avait des *ossements d'enfants*. Ce pasteur, qui trouva là le témoignage des crimes de son prédécesseur, fit enlever ces restes de jeunes victimes. De ce moment, il ne fut plus constaté aucune apparition.

J'ai trouvé bien des faits analogues dans mes ouvrages étrangers, les Esprits disant que leurs peines sont *diminuées* quand il ont pu réussir à faire disparaître du lieu du crime les dépouilles de ceux qu'ils ont assassinés, et à leur donner une sépulture convenable. Ne serait-ce pas là le secret de ces *revenants* des châteaux où jadis tant de jeunes filles étaient entraînées pour n'en jamais sortir? Jadis, comme d'autres, je n'y serais allé à minuit qu'avec des armes, sans doute de la plus complète *inutilité*. Mais aujourd'hui, convaincu que

ces revenants, dont je me moquais autrefois, seraient des Esprits qui n'auraient pas d'autre désir que d'être compris, j'irais avec du papier, un crayon et ma corbeille, avec deux ou trois personnes pour faire la chaîne magnétique, et je leur dirais que je me mets à leur service, en leur proposant de m'écrire ce qu'ils voudraient qui fût fait. Quelquefois la cause de ces retours d'Esprits dans leur ancienne demeure se trouve dans leur avarice ; ils ont enfoui des trésors et éprouvent de l'inquiétude qu'on vienne à les découvrir. D'autres fois des Esprits veulent faire comprendre qu'ils voudraient que leurs ossements fussent transportés dans un cimetière.

A Angers, chez M. de P..., des bruits se font entendre depuis fort longtemps à tous les étages, et plusieurs domestiques ont quitté la maison. Un de ces ouvriers a été reconnu lucide. Endormi au second étage, il y a vu l'apparence d'un homme de grande taille, ayant une épée au côté, et qui lui a semblé un sergent-de-ville. Il l'a vu descendre jusqu'à la cave, et là, dans un coin, s'abaisser et regarder attentivement. Le lucide a fixé là son attention, et a vu à trois pieds en terre de grandes pierres d'ardoise, et au-dessous un grand squelette, que des fouilles ont fait *reconnaître*. Mais on l'y a laissé et le bruit a continué.

Autre apparition. *Facts and Fantasies*, page

102, ouvrage anglais. Madame Webb. Dans le village de Barby, le 3 mars 1851, mourut Mme Webb, très-avare, âgée de 67 ans. Pendant sa maladie, son neveu, M. Hart, fermier, et les dames Holding et Griffin lui donnèrent des soins. L'avarice exerçait un tel empire sur elle, qu'elle se disait toujours dans la détresse, et elle pria M. Holding, son voisin, d'emprunter six sous pour acheter de l'eau-de-vie; mais sa maladie eut son terme au bout de six semaines, à 2 heures du *matin,* le 3 mars. Par testament, elle avait laissé son héritage à son neveu Hart. Sa maison était restée fermée. Environ un mois après ses funérailles, Mme Holding et son oncle, demeurant dans la maison contiguë, entendirent avec étonnement comme des *coups de poing* donnés dans le *mur mitoyen* et sur la porte d'un *petit placard,* dans le même mur, et en même temps des portes *battant à volée* et des bruits comme de *meubles violemment tirés, dérangés* et *jetés çà et là.* Cette dernière circonstance fut la plus remarquable; car grands et petits objets avaient été *déplacés* et *transportés* d'*une chambre* dans l'*autre.* Lorsqu'on entrait dans cette maison, le plus grand calme régnait. Le tapage ne commençait généralement que vers 2 heures du matin, instant de *son décès,* quelquefois plus tôt, et il causait tant d'effroi aux voisins qu'ils ne se couchaient que fort tard. Une nuit, le

tintamare fut si formidable que Mme Holding alla chercher son oncle, qui était absent, et dont la consolante explication était : « Eh bien ! madame, je demeure convaincu que c'est Mme Webb qui *revient.* » Le 9 avril, une famille respectable, du nom d'Accleton, vint s'établir dans cette maison par nécessité. Mme Accleton me dit qu'elle occupait la chambre où mourut cette vieille femme, ayant au plafond une ouverture apparente fermée avec une trappe, conduisant dans une espèce de grenier. M. Accleton faisait souvent des absences. La plus âgée des enfants, une fille de dix ans, était couchée dans un petit lit, dans un coin de la chambre de sa mère, à trois pas d'elle. Une nuit, Mme Accleton fut éveillée vers 2 heures du matin par un effroyable fracas dans la chambre au-dessous, comme si toutes les *chaises* et les *tables* avaient été réunies en un *monceau* et *violemment culbutées*. Pensant que c'était son mari qui revenait un peu échauffé de la fête d'Hillmorton, elle dit : « Ah ! il paraît que tu es enfin revenu ! » Elle ne reçut aucune réponse, et l'horrible tapage recommença jusqu'à quatre heures du matin, par intervalles. Il était sept heures quand son mari rentra. De pareils remue-ménages furent entendus toutes les nuits ; mais on ne vit rien, et l'on ne put pas se les expliquer. Enfin, une nuit, toujours à 2 heures du ma-

tin, M. et Mme Accleton furent éveillés par les grands cris que poussait leur enfant : « Maman ! maman ! je vois près de mon lit une femme debout, me faisant des signes de tête. » Les parents ne voyaient rien ; mais l'enfant continuait de crier, et disait : « C'est une très-grande femme, portant un bonnet blanc et une robe *bigarrée*. » (Mme Webb avait 5 pieds 11 pouces.) De ce moment on ne vit et n'entendit plus rien jusqu'à quatre heures du matin, lorsque la jeune fille, qui s'était tournée du côté du mur, cria encore : « Maman ! Maman! voilà encore cette femme ! » Les apparitions se répétèrent sept fois, en différentes nuits. Je questionnai la jeune fille sur l'aspect et les manières de ce prétendu spectre. Elle dit qu'il se présenta avec un rire contenu, ou une voix chantante, environné d'une *lumière brune*, se tenant debout, quelquefois avec ses mains fermées, et la fixant d'une manière hardie. Mme Accleton, qui avait engagé sa mère à coucher avec elle, en l'absence de son mari, fut éveillée un matin, à l'heure *ordinaire*, par une *lumière* qui s'était manifestée dans la chambre. Tout d'abord elle eut la pensée qu'elle était due au spectre. Elle ferma les yeux, bien résolue de ne rien regarder ; mais elle reprit un peu de courage, et revint contre cette intention. Elle me dit : « Je me dis en moi-même : Que la volonté de Dieu

soit faite ! Je ne lui ai jamais fait de mal, je veux la regarder. Je levai donc ma tête de dessus mon oreiller, et je la vis debout *devant moi*, *au pied de mon lit*. Je la regardai pendant cinq minutes. Ma mère étant éveillée, je lui dis : Voilà Mme Webb ! Mais elle répondit : Seigneur, *venez à notre secours*. » Mme Accleton me dit que cette femme se présenta à elle avec des manières *gracieuses* et *avenantes*, et même, dit cette dame, elle pressa légèrement mon oreiller comme pour dire : parle. La figure et l'ensemble du corps étaient très-distinctement *visibles* par la *lumière brumeuse* qui l'*environnait*, et qui sortait évidemment de sa personne, *représentation exacte* de la *défunte*. Le second témoin oculaire fut une dame Radburn, d'un esprit fort et déterminé, âgée de 60 ans, et qui avait partagé la couche de Mme Accleton dans cette occurence. Elle me dit qu'elle avait été éveillée une nuit par une pression de son coude, que la chambre était *éclairée*, et que, pensant que c'était le point du jour, elle se préparait à se lever lorsqu'elle entendit l'horloge sonner 2 heures. Alors elle reconnut qu'elle était en présence du spectre. Il était entre elle et la fenêtre. La chambre était à peu près aussi *éclairée* que dans le *jour*, à ce point qu'elle pouvait *distinguer* au *travers* du *rideau* le *plomb* qui *encadrait* les *vitres*. Il me semblait, dit-elle, que des *parcelles*

de *lumière* comme des *étincelles* étaient *répandues* dans la chambre. C'était une espèce de lueur comme dans toutes circonstances semblables. Un autre témoin, d'une parfaite intelligence, fut Mme Griffin, qui, avec Mme Holding, avait soigné la défunte pendant sa maladie. Elle fut aussi éveillée à 2 heures, et connut aussitôt la cause de ce réveil. Elle avait plus de fermeté que ses voisines. Elle lui cria : « *Vieille sorcière*, si je te *vois*, tu n'en sauras rien. » C'est qu'elle ne faisait que clignoter. Quelque chose, cependant, la força à ouvrir les yeux tout à fait, et alors, comme précédemment, le spectre parut *debout*, en *la fixant* aussi effrontément que possible. Il portait une *robe brune* et un bonnet à *double garniture*, telle que Mme Webb a été *habillée* lorsque nous l'avons *mise dans son cercueil*. Elle était, comme de *coutume*, accompagnée d'une *lueur brune*, et des rayons, ayant *plus* d'éclat, *traversant* la chambre, se *réunissaient* vers cette portion du *plafond* où une *trappe* avait été pratiquée, comme pour *diriger* l'attention. La lumière répandue par l'Esprit empêcha Mme Griffin de le regarder *au-delà* de *quelques instants*, et semblait, comme elle le dit elle-même, *remplir* ses yeux de *feu*.

Toutes ces personnes affirment avoir entendu fréquemment des bruits plaintifs de la part de

l'Esprit avant qu'il fût visible. Ils étaient continués pendant *des heures*, et ressemblaient à *celui* que fit la défunte pendant les jours d'agonie qui ont précédé son décès.

La circonstance des rayons de lumière, *toujours dirigés* vers la trappe, coïncidait avec les soupçons qu'amenaient les habitudes d'avarice de cette vieille femme, et donna à Mme Accleton la pensée d'avertir une de ses amies que de l'argent pouvait être caché par là, dans le grenier au-dessus, et ceci ayant été répété au neveu et l'exécuteur testamentaire Hart, ce dernier alla aussitôt dans cette maison, et requit Mme Accleton, qui l'occupait encore, de l'accompagner dans les recherches qu'il se proposait de faire. Elle y consentit, et comme elle me l'a dit elle-même, elle tint l'échelle avec laquelle il parvint dans le grenier par la trappe. Ce grenier était complétement obscur, et la chandelle dont se servait M. Hart fut *soufflée* trois fois avant qu'il put procéder à ses vérifications. M. Hart trouva d'abord quelques vieux papiers, puis un *grand* sac, lié par le *milieu*, couvert de *poussière* et de *toiles d'araignées*. Il contenait de l'*or*, montant à une somme *considérable*.

M. Hart fut désappointé dans son attente quand les bruits et apparitions allaient *cesser*. Trois jours se passèrent dans le plus grand calme ;

mais le quatrième, le *tapage*, les *gémissements* recommencèrent *plus fort* que jamais. Alors Hart fit un examen sérieux de tous les papiers de la défunte, et y trouva des *dettes* qui n'avaient pas été acquittées : il se mit en devoir de les payer, et, *depuis ce temps*, aucun fait *insolite* n'a été remarqué dans cette maison.

Ces personnes sont respectables et religieuses, ayant beaucoup de révérence pour les choses divines et de confiance dans la protection de Dieu. Questionnées séparément, leurs réponses étaient exactement les mêmes dans les moindres détails, et la petite fille a été longtemps malade de la frayeur qu'elle a éprouvée. Ajoutez à cela la coïncidence de la découverte du trésor, qu'on eût jamais cherché dans la maison d'une femme qui, au moment de la mort, a demandé, comme une charité, six sous à une voisine.

(On le voit encore : voilà une femme qui, poussée sans doute par un remords de conscience, peut-être par des reproches d'en haut, à acquitter ses dettes sur la terre, y revient avec l'espoir qu'elle sera devinée, comprise. Par ses rayons lumineux, dirigés sur la trappe, elle semble vouloir indiquer qu'il y a dans le grenier un trésor; mais on reconnaît un combat entre cet entraînement forcé pour faire un acte de justice et d'honnêteté et son avarice qui la poussait à souffler trois fois

la chandelle. C'était tout à la fois vouloir et ne pas vouloir ; montrer le désespoir d'être contrainte de faire un acte de conscience.)

Comptez sur moi pour vous entretenir de faits divers des pays étrangers, et de nature à intéresser vos lecteurs, qui me croiront d'autant mieux dans tout ce que je pourrai garantir que c'est, de ma part, sans aucune spéculation, mais le simple plaisir de contribuer à lever le rideau devant nos frères pour leur faire voir la vraie perspective de leur avenir et à les rendre heureux quant ils ne seront pas en guerre avec leur conscience.

Recevez l'assurance de mon vif intérêt.

SALGUES.

LA PLUME D'ISAAC.

Un jour, à Florence, au sein d'un cercle de médiums de choix, dans lequel assistait le fameux Youm, médium vaincu par l'Immaculée-Conception, comme nous l'avons dit précédemment, une jeune lady du nom de K..., née K..., famille des plus distinguée d'Angleterre, obtint la faveur de recevoir un apport. Quel est cet apport? — C'est une plume. — En quoi est cette plume? — C'est une simple et franche plume d'oie... S'il n'y avait que des apports de ce genre, diront les incrédules, nous n'en discuterions pas la possibilité, vu que,

par la légèreté de l'objet, un simple coup de vent pourrait en être le merveilleux porteur; mais lorsqu'on nous parle d'apports d'objets pesants, de transports d'hommes d'un lieu dans un autre, on nous assomme, si on ne fait que cela... Vous avez raison, dirons-nous, l'un paraît être plus possible que l'autre; mais cette plume était toute taillée, et les barbes mêmes en étaient coupées par échelons, comme les écoliers s'amusent à le faire dans des moments de passe-temps. Raison de plus pour que cela soit une farce de quelque gamin présent, qui aura glissé sa plume sur les genoux de cette médium, qui l'aura crue tombée des cieux... Le possible d'une supercherie ne doit pas faire supposer qu'il est impossible aux Esprits de faire des apports, leur puissance en ce genre est trop bien constatée en nos jours, cette puissance n'est pas à l'état de doute pour nous; mais ce qui nous semble être très-suspect, c'est la puissance *talismantique*, dirons-nous, qui est attachée à ces objets. C'est ainsi que la dame dont nous parlons croit ne pas pouvoir écrire d'erreurs, ni être influencée par aucun mauvais Esprit, lorsque sa belle main blanche écrit avec cette plume de matérielle origine juive, à n'en pouvoir douter. Cependant cette dame est *catholique, apostolique* et *romaine*, comme elle le dit avec effusion de cœur, ce qui, pour nous, équivaut à n'être pas plus qu'un quaker,

et, par un contresens incroyable, elle vient prier Adèle de la regarder écrire avec cette plume bénie, afin de voir si quelque mauvais Esprit ne lui fait pas des farces, qu'elle a reconnu exister depuis près de deux ans dans ses rapports avec eux. Adèle voit un jeune Esprit, âgé à peine de seize années, qui, pendant que notre belle médium écrit un mot, ne touche pas à la plume d'Isaac, il est vrai, mais lui pousse le coude, ce qui lui fait faire des figures baroques que cette dame nomme des hiéroglyphes, figures qui, par conséquent, changent totalement la forme et le sens des mots qu'elle écrit. La médium très-enthousiaste de son état, très-croyante dans la protection d'Isaac, ne peut se rendre compte qu'être catholique, si apostolique et romaine soit-elle, ce n'est pas être juive... Nous accordons beaucoup de générosité et de bienveillance à la nation juive, mais nous ne les étendons pas jusqu'à voir les héros du talmud protéger ainsi ceux qui, s'ils le pouvaient, crucifieraient le dernier d'entre eux pour sauver leur âme et mettre leurs richesses matérielles en lieu de sécurité ; ceux qui se souviennent assez peu de ce qu'ils doivent aux juifs pour avoir crucifié leur Dieu, qui avait choisi ces derniers à cet effet pour être de moitié dans le prétendu rachat qu'il se proposait de faire de l'espèce humaine au moyen de son sang.

Mais que voulez-vous? la dualité des choses terrestres exige l'alliance de la sottise au savoir et de l'exploitation à la docilité. Cette dame ne peut aller jusqu'à se dire : *Une aussi puissante plume, donnée par un aussi puissant personnage, qui écrit de si puissantes bêtises, n'est bien qu'une puissante plume d'oie*, par conséquent n'ayant que le mérite de son apport et non de sa supériorité. Non, cette dame porte un respect, une espèce de culte à cette plume, que nous placerions au premier coin venu sans plus nous en occuper, ni même en parler que pour faire l'historique de son apport. Que de personnes se trouvent aujourd'hui dans le même état d'esprit, ne possèdant plus assez d'observation pour disjoindre le recevable, le logique, de l'inacceptable et de l'erreur, mêlent, confondent, soudent les faits ensemble au lieu de les séparer, de les classer chacun selon leur mérite. Que peut-il découler d'une telle manière de procéder? Des ténèbres de plus en plus épaisses, et des arguments de plus en plus puissants; par conséquent, comme résultat, être aussi instruit et convaincu demain qu'on l'était hier. Les argumentateurs athées ou positivistes engloberont les étudiants consciencieux et studieux avec ceux enthousiastes et crédules, en concluant que le tout demande les soins du médecin.

Les partisans de l'Immaculée-Conception s'é-

crieront : « Ne voyez-vous pas la queue du Diable sous ces manifestations spirituelles? queue que notre immaculée mère saura bien réduire à néant. » Nous répondrons aux athées et aux positivistes : « Discutez publiquement la question avec nous, et remettons-en le jugement à la majorité des lecteurs. » Nous répondrons également aux partisans de l'Immaculée-Conception : « Accordez-nous *légalement* la même somme de liberté de discussion sur vos œuvres que celle que vous prenez de discuter les nôtres, et surtout les mêmes moyens de propagande ; vous ne tarderez pas à connaître le résultat de cette étude à la désertion de vos États religieux par les béats qui vous grandissent de leur faible intelligence, et vous nourrissent de leur sueur. »

Nous regrettons (comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois) plus l'enthousiasme irréfléchi des nôtres, que les arguments de ceux qui sont contre nous. Nous avertissons nos lecteurs de ces écarts du jugement humain, afin de les prémunir contre eux.

Alp. Cahagnet.

APPARITION D'UN ECCLÉSIASTIQUE PAR DES ECCLÉSIASTIQUES.

Le 12 mars 1855, je reçus un petit mot de M. l'abbé Almignana, par lequel ce vénérable ami me prévenait que deux Ecclésiastiques, ayant lu sa dernière brochure ayant pour titre : *Du Somnambulisme, des Tables tournantes et des Médiums*, etc., avaient désiré entrer en rapport avec lui, et qu'à cet effet, il leur avait promis qu'il ferait son possible pour obtenir d'Adèle une séance d'apparition, il leur avait même donné jour et heure pour le 14 courant, me laissant tout juste la faculté d'accepter et non de refuser cette expérience. Je comptai sur ceux qui nous conduisent et nous éclairent dans ces études. Si j'avais été à même de conseiller M. Almignana, à l'égard de ce genre de preuves à donner à des personnes qui, pour la plupart, y sont très-hostiles, je l'aurais prié de ne pas disposer de moi ; mais il en fut autrement que je le supposais, les deux ecclésiastiques qui étaient accompagnés par le digne abbé, me parurent être des personnages d'une instruction au-dessus de celle ordinaire, et placés dans une position qui pouvait en temps opportun être une autorité dans cette grave question.

Après les préliminaires d'usage, afin de nous

bien entendre sur les questions que nous allions traiter, je crus devoir appeler Adèle *d'après l'état de mon esprit*. Je dis d'après l'état de mon esprit, vu que, sensitif à un très-haut degré, *je sens assez juste* où je suis, et avec qui je suis ; comme toute la force et le calme d'un lucide paraissent dépendre *absolument* de l'état de son magnétiseur, ce dernier ne doit jamais répondre aux doutes de son esprit par un sentiment de crainte ; tout le succès d'une étude quelconque réside dans la confiance et dans l'ardeur qu'on met à la faire.

Adèle entra en sommeil très à son aise, quoique paraissant être dans une sacristie, à en juger par les longues soutanes et les douillettes qui décoraient notre petit réduit.

Ce fut M. l'abbé ..... qui eut l'honneur de la première apparition : ce monsieur demanda madame sa mère. Adèle lui en donna un signalement si détaillé et si exact, que ce monsieur ne désira plus que de s'entretenir par l'intermédiaire de la lucide, avec cette mère chérie. Plus d'une confidence de cette dernière mouillèrent les yeux de ce bon fils d'une larme d'amour. L'étonnement et les exclamations ne manquèrent pas. Adèle dit : cette dame avait l'oreille un peu dure, et un timbre de voix remarquable par le son et la douceur, aimait beaucoup les fleurs, cultivait même les pensées avec amour, et, qui plus est, leur parlait

comme à des être animés. Cette révélation étant exacte, enlevait instantanément l'idée que ce n'était qu'une image qui était devant elle, car une image ne parlant pas, ne peut faire apprécier le son de la voix de la personne qu'elle représenterait. M. l'abbé demanda à sa mère combien elle avait eu d'enfants ? Adèle répondit *quatre*. Erreur. — Avait-elle des filles et des garçons ? — Elle n'avait qu'une fille. — Vous faites encore erreur, car elle n'eût jamais de filles. — Est-ce cette dame qui te fait cette réponse là ? demandai-je à Adèle. — Non, mais je vois bien les enfants de cette dame, et il y a auprès d'elle en ce moment une jeune fille âgée de 13 à 15 ans au plus, qu'elle a dû perdre à cet âge, (suit un commencement de signalement, que M. l'abbé interrompt en reconnaissant cette jeune fille pour la sœur de sa mère, sœur de laquelle elle parlait toujours, et qu'elle regrettait beaucoup.) Il lui demanda alors combien elle avait eu de garçons ? — Trois, répondit Adèle, qui, avec cette jeune fille, fait les quatre enfants que j'ai cru qu'elle avait eus. — Il est vrai qu'elle a eu trois fils, mais sont-ils morts ou vivants, où sont-ils, et que font-ils, le sait-elle ? — Ils sont encore sur la terre, deux sont dans une position avantageuse ; mais le troisième est dans une position précaire. — Où sont-ils ? — Il y en a un ici qui est vous-même. — Je dois faire

observer que jusqu'à présent ce monsieur n'avait rien dit qui put le faire supposer être le fils de la dame demandée, au contraire, il avait à dessein je le pense, cherché à déguiser sa pensée à cet égard, Adèle continua par plusieurs révélations sur l'intimité qui pouvait régner entre les trois frères, le caractère de chacun et leurs affections. Puis cessa cette séance après une heure de recherches diverses.

L'ecclésiastique qui accompagnait M. l'abbé, curé lui-même dans une grande ville près de Paris, désira soumettre à Adèle quelques questions au nom d'une dame qui possède les arcanes, et désirait une apparition, ainsi que quelques conseils sur son état présent. Adèle, très-fatiguée, doutait de ses forces, je la magnétisai à nouveau, et nous demandâmes l'apparition de la personne dont on nous donna les noms. Le signalement fut aussi minutieux et exact que le premier : par conséquent, la lucide entra en rapport avec le spiritualisé présent, et une conversation d'une heure en fut le résultat. Je ne peux répéter ici les choses intimes qui s'y dirent, vu que mes oreilles ne doivent retenir que les choses utiles à tous, et non celles qui pourraient troubler en quoi que ce soit les intéressés au silence de ces choses.

M. le curé ne fut pas moins content que M. l'abbé, et M. Almignana, caché derrière ces

messieurs, riait sous cape de leur étonnement, étonnement qu'il se souvenait avoir éprouvé comme eux à la première séance d'apparition que je lui donnai. Tout avait été à merveille, mais au sujet de la cause de la spiritualisation de la personne demandée, Adèle avait vu faux. Faible de la poitrine, convulsions d'estomac, palpitations de cœur, inflammations d'intestins, dépérissement général, étaient plus que suffisants pour amener la mort; mais ne l'avaient pas amenée. Tous les détails d'Adèle étaient exacts; mais l'homme était mort d'une suite d'accident, qui n'avait pu offrir aucun doute à cet égard. Adèle, très-fatiguée, faisait des efforts inouïs pour voir cette cause de mort et ne pouvait y parvenir; elle dit : je sais qu'il est mort à la suite d'une chute; mais je ne vois pas cette chute. — Regardez bien, lui répondit le curé, est-ce de dessus un toit ou par une fenêtre? — Je vois bien une maison, des arbres, un perron, une chaise, je sais qu'il n'est pas tombé de haut, mais je ne le vois pas tomber. — Priez-le de vous le faire voir? — Oh! je vois un cheval.., puis une voiture... tiens! tiens! voilà... c'est la voiture qui verse, c'est cela! c'est cela! — Oui, c'est bien cela, reprit le curé, mais était-il seul dans cette voiture? — Non, ils étaient trois. — Que sont devenus les deux autres? — L'un a eu l'épaule fracturée, l'autre la tête contusionnée. —

Et le troisième ? — Et le troisième un coup intérieur duquel il est mort quelque temps après. — Oui, cela est exact. — Est-il heureux? — Bien plus heureux que sur la terre. — Pourquoi ? — Parce qu'on lui avait fait embrasser une profession qui n'était pas de son goût.— Quelle était cette profession ? — Celle de prêtre. — Qui l'avait forcé de prendre cette profession? — Son père et sa mère ; non, cette femme était sa belle-mère. — En êtes-vous sûre? — Très-sûre, puisqu'il me le dit. — Comment le voyez-vous vêtu ? — En prêtre; il me dit qu'il a bien souffert, ce qui le rendait très-triste et rêveur. Regardez, me dit-il dans l'état où ils m'ont mis, ils voulaient que je fasse maigre, comme si je ne l'étais pas assez comme cela. — Qu'était cet homme à l'égard de la personne qui l'a fait demander? — — Il était son parent. — Oui, il était son cousin, mais n'était-il que cela ? — Oh ! il était pour elle un frère, sans les bons soins de cette dame, il aurait trouvé la vie encore plus insupportable. — Cette dame est malade, pourrait-il lui donner quelques conseils sur sa santé? — Il lui conseille de la distraction, car tout son mal est moral. — En sa qualité d'Esprit, ne pourrait-il pas lui dire si une ordonnance qu'on lui a envoyé de Paris est bonne à suivre? — Il n'en sait rien, mais si on lui avait laissé suivre sa première vocation, il pourrait

mieux le dire. —Quelle était cette vocation ?— — La médecine, vu qu'il a été étudiant en médecine avant d'être prêtre. — L'entourage de cette dame lui convient-il ? — Oui. — Quel est cet entourage ? — Vous en premier lieu, puis une femme plus jeune, puis un vieux monsieur. — Que suis-je pour cette dame ? — Un consolateur. — Qu'est-elle pour moi ? — Une personne toute dévouée. — Qu'est ce vieux monsieur pour cette dame ? — Un digne homme, mais un peu grognon. — Se trouve-t-elle bien dans sa société ? — Oui, par rapport à l'affection. — Et autrement ? — Oh ! il n'y a rien à craindre, son temps est passé, et il l'a assez bien employé. — Que se propose de faire ce monsieur à l'égard de cette dame ? — Un voyage.— Où ?—A Argenteuil. — Qu'y faire ?— Me consulter pour elle. — Doit-il venir seul ? — Non, vous devez l'accompagner, du moins telle est son intention. — Si cette dame recouvre la santé, pourra-t-elle reprendre sa profession ? — *Dites-lui qu'elle a assez mis d'enfants au monde comme ça, et qu'elle laisse aux autres cette besogne.* Cette dame était sage-femme.

Si je suis entré dans ces quelques détails, c'est moins pour être indiscret, vu que je ne nomme personne, que pour mettre le lecteur au courant de ces conversations longues et intimes qui s'établissent souvent entre les consultants et la lucide,

consultations qui, à n'en pouvoir douter, transportent les premiers du doute à une certitude inébranlable. C'est ce qui arriva à la suite de cette causerie de deux heures et demie. Ces deux ecclésiastiques n'exprimaient qu'un seul regret, qui est celui d'être forcés, par leur position, de garder le silence sur des faits de cette nature, et me promirent de revenir me voir, et de faire une étude approfondie de cette question. M. l'abbé Almignana, 16, rue Bernard, à Batignolles, peut certifier l'entière exactitude de ce procès-verbal.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION TIERCE.

M. Tildeman (1), studieux et riche étranger, très-amateur des phénomènes spirituels, ayant lu tout ce que nous avons écrit sur cette question, désirant se convaincre par lui-même de la véracité de nos récits, vient, accompagné de son épouse et d'une jeune dame américaine, solliciter d'Adèle une apparition pour cette dame. Cette dernière, quoique habitant au sein des manifestations spi-

(1) Demeurant 4, rue de l'Arcade, à Paris.

rituelles les plus curieuses qui aient existé sur la terre, ne paraît pas être au courant de ces phénomènes, aussi semble-t-elle être indifférente aux détails que lui donne la lucide sur la personne demandée par elle : mais comme en tout ce que nous faisons nous n'en conduisons pas les phases différentes, l'intérêt de cette dame augmente au fur et à mesure que les détails se succèdent. Le signalement est très-exactement décrit par la lucide, ainsi que les curieuses particularités que nous devons taire; mais ce qui devient plus intéressant encore, c'est qu'à côté de la dame apparue, la lucide voit une jeune fille âgée d'une quinzaine d'années, qu'elle prend pour être la fille de cette dame, cette dernière n'ayant point de fille de spiritualisée. La personne pour laquelle elle apparaît sans *être demandée*, ne peut la reconnaître au signalement détaillé que lui en fait la lucide; plus heureuse, après un moment, elle reconnaît très-parfaitement cet Esprit pour être la sœur de la spiritualisée, au lieu d'être sa fille... Pendant ces recherches, un jeune officier, *étudiant militaire*, se présente à son tour auprès de la spiritualisée, sans avoir été demandé par personne, bien entendu, et se fait reconnaître pour être son fils... La consultante prie la lucide de lui décrire la maladie qui avait occasionné la spiritualisation de ce jeune homme; la lucide dit aussitôt : Je ne

vois aucune maladie... Attendez... Oh! que c'est drôle... voilà qui est drôle...

— Eh! quoi est drôle? demandai-je à Adèle.

— En voilà une manière de se spiritualiser!... Imagine-toi que je le visitais tout en le suivant par derrière, car il marchait d'un bon pas; ne voilà-t-il pas qu'au moment où je m'y attendais le moins, son corps s'affaisse sur lui-même et son âme s'élève... Il n'y est plus... Je ne vois plus rien... A ce récit, la dame fut très-émotionnée, et nous dit : Mon frère est mort noyé!...

Je pensai qu'on avait voulu éviter à la lucide de voir ce triste spectacle, et qu'on lui en avait fait voir assez pour qu'elle sût que c'était un accident, une cause imprévue qui avait occasionné cette spiritualisation. On doit penser que grand fut l'étonnement de cette dame, et qu'en un seul instant elle fut aussi convaincue de la possibilité de communiquer avec les spiritualisés qu'elle avait pu en douter avant.

Adèle avait un peu fatigué dans cette séance, ce qui fait qu'elle était peu disposée à tenter une autre apparition pour M. Tildeman lui-même; cependant elle en essaya, et la personne demandée n'apparut pas dans les conditions à être reconnue. C'est une tentative manquée; cependant la lucide a été très-explicite, et les détails ne manquent pas.

M. Tildeman fait quelque effort de mémoire pour appliquer ce signalement à quelque membre de sa famille... Une lueur l'éclaire soudain, il demande à Adèle si l'Esprit apparu porte bien les noms sous lesquels on l'a demandé ?

— Oui, répond la lucide, hors qu'il en portait un troisième qui était le premier des trois.

— J'y suis, s'écrie ce monsieur, c'est un cousin que j'ai eu aux Indes, où il se spiritualisa à l'âge, de la manière et dans les conditions que vous venez de me décrire..

La conversation devint alors plus familière entre le spiritualisé et la lucide, et d'une séance supposée manquée, nous obtîmes une très-instructive séance qui, a elle seule, éloigne encore une fois de plus l'argument de la lecture des pensées.

Alp. Cahagnet.

FAITS EXTRA-NATURELS.

PAINS CHANGÉS EN PIERRES, JETS DE TUILES, DE BRIQUES, POSSESSION, etc.

Rambouillet, 26 novembre 1856.

Mon bon et cher F.... en Dieu,

Je m'empresse de vous envoyer le récit de faits surnaturels qui ont eu lieu à Rambouillet ces jours derniers. Voici :

M. Drouard, blanchisseur, rue de l'Hôpital, à Rambouillet, arrive vers les sept heures du matin, le 19 novembre, à la maison de son beau-frère, M. Forestier, menuisier, mon voisin, et lui dit : Frère, frère, on nous assassine ; ta femme a reçu un coup, elle est quasi morte, lève-toi vite, vite, nous sommes morts. M. Forestier, sous l'impression d'un tel récit, faisait comme le bon Dagobert, il pouvait à peine trouver ses habits. M. son fils, qui est clerc chez M. Constant Delamotte, fut aussi requis de se lever... Dès six heures et demie, M. Drouard avait été assailli de pierres, briques, tuiles, etc. La cour, les greniers et autres appartements en recevaient sans cesse. Mme Forestier en avait reçu deux ; la deuxième l'avait renversée

et l'avait blessée assez pour qu'elle saignât beaucoup. Mme ..... en avait reçu une sur le dos.

La gendarmerie et le commissaire de police arrivèrent sur les lieux. Le commissaire apercevant une petite fille, âgée de quatorze ans, entrée chez Mme Drouard depuis trois ou quatre jours, en reconnut le signalement qui lui avait été transmis de Dourdan, où elle avait été dans un moulin, et avait présidé aux mêmes farces. Un matin où la meunière avait *boulangé*, la petite fille lui dit : Vous ne savez pas faire le pain ; que vos pains sont drôles ! On fut voir au four ; près de la moitié des pains étaient remplacée par des pierres.

En prison, un médecin l'en fit sortir pour la guérir, disait-il ; mais au bout de quelques jours, effrayé, il lui donna un certificat pour s'en défaire.

En prison, à Rambouillet, elle commet des malices noires ; deux prisonnières de sa chambrée, ayant besoin de repos, se couchèrent; quand elles les vit endormies, elle alla avec ses sabots et les frappa sur la tête.

Dimanche dernier, 25 courant, pendant l'office, elle marmottait des paroles bizarres. Après que tout le monde fut retiré, elle rentra à la chapelle, ouvrit un des battants de la grille qui sépare l'autel des assistants, elle jeta alors son bas sur

ledit autel et s'enfuit. Je tiens ce fait du garçon de M. Gatineau, bottier, jeune homme qui est enfant de chœur.

Une ordonnance, dont le capitaine au train de la garde logeait chez M. Drouard, aperçut un jour cette jeune fille étendant du linge, disant : Laisse-moi donc tranquille, et se démenait comme si quelqu'un la harcelait. L'ordonnance fut à elle et lui dit : De qui vous plaignez-vous? je ne vois personne auprès de vous. Elle lui répondit : *Ce n'est rien.*

Ainsi, voilà des jets de pierres qui ont lieu publiquement, en plein jour et à diverses reprises. On dit que cette jeune fille porte un air *effaré*, sans doute comme la plupart des épileptiques ; il est probable que cette jeune fille est possédée, le récit de l'ordonnance le prouverait. Cette variété du *scopélisme magique* est encore assez connue ; depuis plusieurs années, des manifestations en ont eu lieu dans plusieurs endroits ; il serait à désirer qu'un *magigraphe* en dévoilât les moyens ; en les livrant à la publicité, le danger disparaîtrait. Depuis la publication des toxicologies chimiques et botaniques, les empoisonnements ont-ils été plus fréquents? au contraire. Pourquoi la police fait-elle publier les nouveaux *trucs* des escrocs, c'est pour que le public, en en ayant connaissance, s'en garantisse. Les procédés du scopélisme mis à jour,

il disparaîtrait. Un procédé ignoble dévoilé perd sa valeur.

Je vous salue,

CH. RENARD,

OBS. — Nous nous sommes empressé de publier la lettre précédente de notre ami, lettre sur laquelle nous reviendrons, car nous avons à cœur de bien établir et de bien poser les choses. Il faut avant tout que nous ayons des détails complémentaires, que M. Renard nous fournira, nous en sommes assuré, puis nous entrerons dans la question *magigraphe*, comme le dit notre studieux ami, afin de prouver à nos lecteurs que nous faisons continuellement des efforts pour être éclairé et éclairer à notre tour ceux qui nous demandent des lumières. C'est donc dans ce but que nous tenons notre bon ami, M. Brice de Beauregard, débiteur envers nous du fameux arcane de Cagliostro, et notre bon ami M. Charles Renard, débiteur des arcanes du *scopélisme* et du sens caché *ou sous-entendu* des énoncés du bon Swedenborg. Nous avons tenu jusqu'à ce jour, et nous tiendrons tant que nous le pourrons, notre recueil libre pour y insérer les savoir de nos amis. Nous leurs devons d'autant plus cette attention, que nous avons nié *net la loi magique*, non en tant que loi, mais en tant que relevant du savoir, du pouvoir humain. Nous avons été franc dans nos propositions de

nécromancie, en ne reculant devant quoi que ce soit ; partisans ou incrédules, nous admettons et professons avec tous. Voilà ce nous semble un aperçu de loi, mais non une loi, puisque nous ne sommes pas aussi heureux avec les uns qu'avec les autres. Que chacun nous imite, habit bas et poitrine nue ; voilà l'homme que nous désirons être, et comme nous désirons voir tous nos frères.

La parole reste à nos amis Brice de Beauregard et Charles Renard.

ALP. CAHAGNET.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMP. BLONDEAU, RUE DU PETIT-CARREAU, 26.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54. 3 forts vol. in-12................ 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtements, de sortiléges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 1854. 1 vol. grand in-18.......................... 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, enseignant les moyens d'entrer en extase à toute personne, à volonté. 1 fort vol. in-12. 1850......... 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de la société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris*, traitant des faits les plus curieux d'apparitions, de possessions, de questions psychologiques, etc., etc., sous la gérance de l'auteur, formant environ 2 vol. grand in-8. 1849-51............ .... 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Epuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-12. 1851 .... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-12. 1851................ 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, traitant spécialement de faits PSYCHOLOGIQUES, MAGIE-MAGNÉTIQUE, SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE, MAGIE-CÉLESTE, etc., 1 fort vol. in-18, tome 1er, 1854-1855 .... 4 fr.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIXe siècle..... 5 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853................ 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L. A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18............................ 3 fr. 50 c.

(Ajouter 1 fr. au prix coté de chaque volume pour la Province.)